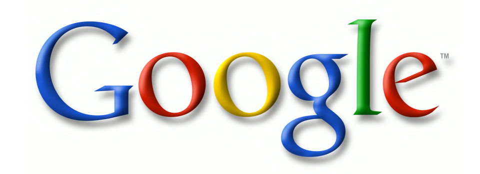


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

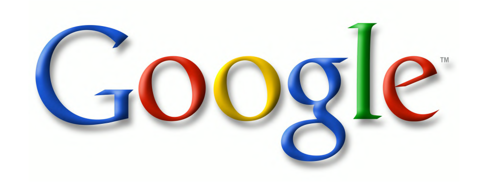
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

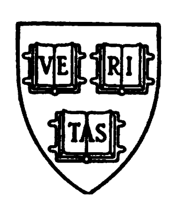
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 2044 103 201 034



HARVARD LAW SCHOOL
LIBRARY

HISTOIRE
DE LA GUERRE
DES PAYSANS

(SEIZIÈME SIÈCLE)

PAR

M. LE VICOMTE DE BUSSIERRE.

TOME PREMIER.

Trois Portraits & une Carte de la Guerre des Paysans seront donnés avec le second Volume.

PLANCY,
SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.
ARRAS, MÊME MAISON, rue de la Pomme-d'Or, 289.
PARIS, SAGNIER & BRAY, Libraires, rue des Saints-Pères, 64.
1852.

n

M

erhaus

Allstad

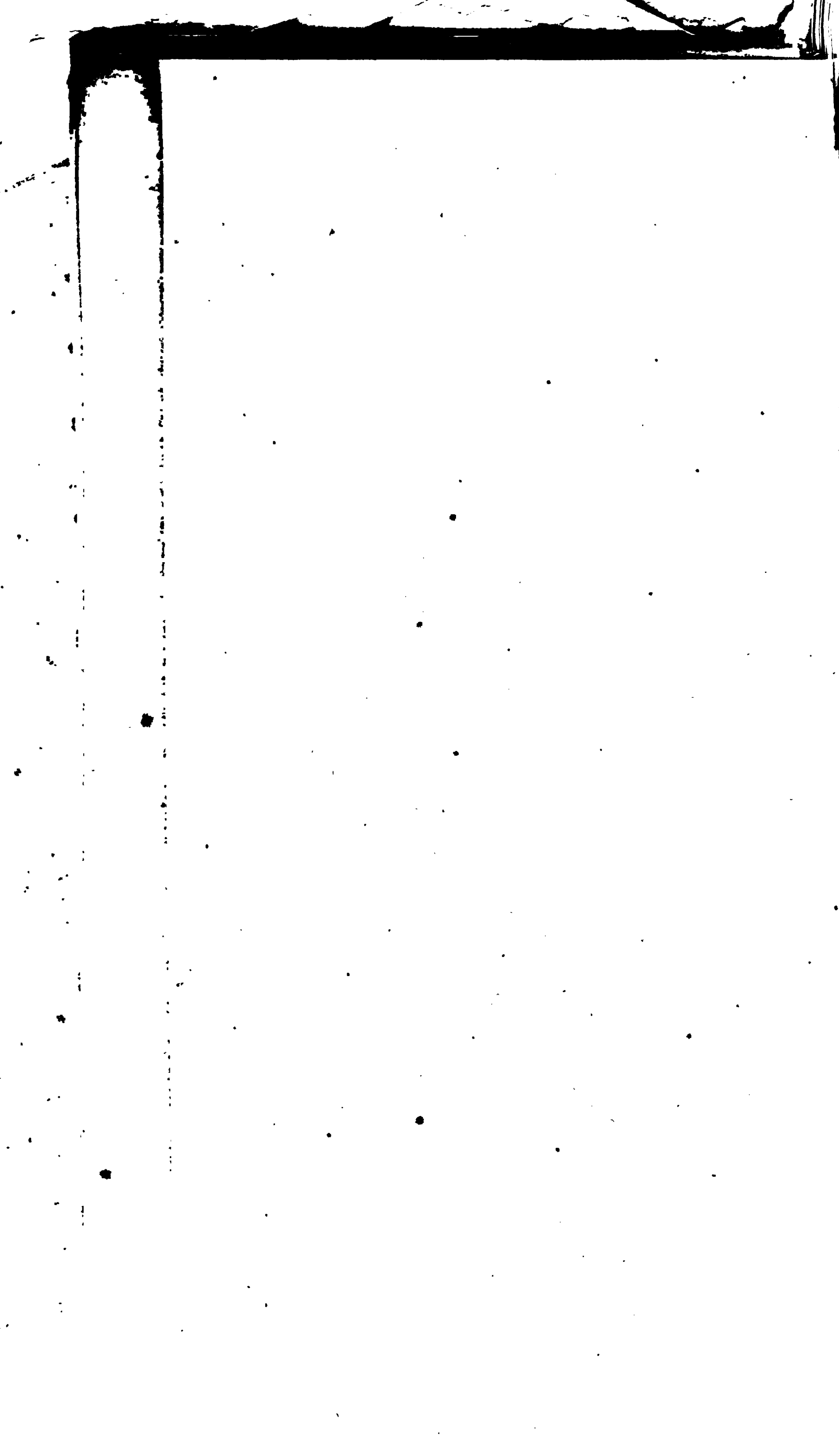
Mellert

en

WE

Saalfe

n
Ma
erhaus
Allstadt
Mellerb
en
WE
Saalfe
M



Société de Saint-Victor pour la Propagation des Bons Livres.

LA GUERRE
DES
PAYSANS.

I.

APPROBATION.

Evêché d'Arras.

Nous avons fait lire et examiner un livre ayant pour titre : *la Guerre des Paysans*, par M. le vicomte de Bussierre. Du rapport qui nous a été fait, il résulte que ce livre, aussi recommandable par le style que par l'exactitude des faits qui y sont racontés, mérite notre approbation. Nous la lui donnons volontiers et nous en recommandons la lecture. Les fidèles y puiseront de nouveaux motifs de s'attacher à l'Eglise catholique ; et ceux qui sont séparés de cette Eglise ouvriront peut-être les yeux en apprenant combien furent funestes à l'ordre social les conséquences de la réforme du seizième siècle.

Donné à Arras, le 12 août 1851.

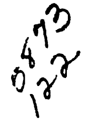
WALLON-CAPELLE,

Vicaire-Capitulaire.

Par Mandement :

TERNINCK, Chanoine,

Secrétaire-général.


5873
122



Typ. Cardon. Troyes

Fr. de Sickingen,

D'après une miniature contemporaine.

HISTOIRE

DE LA GUERRE

DES PAYSANS,

(SEIZIÈME SIÈCLE)

PAR

Marie Théodore Renouard

M. le Vicomte DE BUSSIERRE.

TOME PREMIER.



PLANCY,

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

ARRAS, MÊME MAISON, rue de la Pomme-d'Or, 289.

PARIS, SAGNIER & BRAY, Libraires, rue des Saints-Pères, 64.

1852.

Germany 965.5

Troyes. — Typographie Cardon.

A Monsieur le Comte de Sugny, père.

MONSIEUR LE COMTE,

Vous avez paru lire mes ouvrages avec quelque plaisir ; veuillez me permettre de vous dédier celui-ci, et de donner par là un témoignage public de vénération au second père de ma fille.

Destiné à paraître, il y a déjà plus de six mois, ce livre a été écrit dans un temps où tout nous faisait croire au retour des scènes que je raconte.

770411

Les prières et les œuvres des hommes qui vous ressemblent, Monsieur le Comte, ont désarmé le bras de Dieu. — Notre Seigneur n'a pas pu permettre d'ailleurs, que la France, fille aînée de l'Eglise, devînt le théâtre d'une sanglante et monstrueuse orgie, au moment où elle venait de ramener à Rome l'immortel Pie IX.

Puisse notre patrie comprendre cette manifestation d'une miséricorde infinie et en mériter la continuation!

Vicomte DE BUSSIERRE.

AVANT-PROPOS.

La révolution religieuse du XVIe siècle peut être considérée comme la cause principale et le point de départ des dangers qui nous menacent aujourd'hui, des désordres et des maux qui nous accablent. Luther, en se séparant de l'Eglise et en se déclarant indépendant de sa divine autorité, jeta dans la société les éléments de l'affreuse dissolution où nous la voyons tomber de nos jours.

Tôt ou tard les peuples arrivent aux conséquences dernières des principes qu'on leur a fait admettre.

Le moine apostat avait, au nom de la liberté, ouvert les voies à la plus épouvantable licence. Ses disciples ne devaient, ne pouvaient pas s'arrêter en chemin; séparés de l'Eglise, qui jusqu'alors avait guidé seule le monde, ils suivirent tous les chefs qui se présentèrent et qui, sous prétexte de les délivrer du joug tutélaire de la mystique épouse de Jésus-Christ, les conduisirent aux plus monstrueux excès. Des milliers de prétendus réformateurs et révélateurs, s'appuyant sur la souveraineté de la raison

individuelle, succédèrent à ceux qui avaient donné, les premiers, le signal de la révolte, renversèrent l'édifice ruineux bâti par leur orgueil, et arrachèrent chaque jour quelque lambeau au symbole déjà si restreint des protestants; les impies et les athées vinrent un peu plus tard et étendirent leurs funestes enseignements dans les pays même ou la réforme n'avait pu prendre racine et ne s'était point établie sous la forme d'église.

Les peuples ayant appris à mépriser la plus auguste de toutes les autorités, quel respect pouvaient-ils conserver pour les autorités civiles et politiques?

Les principes qui consolident les sociétés et leur donnent la vie et la durée, n'existent que par le Catholicisme. Ces principes sacrés ayant été audacieusement foulés aux pieds, les doctrines les plus folles, les plus impies et les plus contraires à notre destinée dans la vie présente et dans la vie future, se développèrent avec une force et une puissance qui prenaient leur source dans les plus mauvais instincts du cœur humain.

Elles semblaient avoir atteint leur point culminant à la fin du XVIII[e] siècle. Toutefois, elles continuèrent à miner sourdement le monde, même après que l'or-

dre extérieur eût été rétabli, grâce au sceptre de fer et à la puissante épée de Napoléon. Peut-être la France eût-elle été sauvée, et l'Europe avec elle, si les Bourbons en revenant de l'exil s'étaient montrés les véritables successeurs de saint Louis, le plus grand de leurs ancêtres parce qu'il en était le plus saint. Malheureusement Louis XVIII, imbu des prétendues lumières de son époque, avait conservé dans un âge avancé les déplorables préjugés de sa jeunesse; il ne comprit pas le rôle que lui assignait la Providence, et crut faire merveille en octroyant, au royaume très-chrétien, une fausse, plate et pâle copie de la constitution de l'hérétique Angleterre.

C'était rouvrir la lice à toutes les mauvaises passions, et leur offrir l'occasion si désirée de déployer leur activité.

Le pouvoir, qui n'avait fait avec l'Église qu'une alliance hypocrite et qui tenait avant tout à la dominer et à l'asservir, le pouvoir, affaibli d'ailleurs par la constitution même en vertu de laquelle il régnait, était incapable d'opposer une digue suffisante aux faux principes qu'une orgueilleuse philosophie avait répandus. L'impiété en profita pour recommencer ses manœuvres. Elle dut ses succès à la presse et

au nom sonore de *libéralisme* qu'elle prit alors; car malgré l'abus étrange qu'on en a fait, les mots exercent toujours un prestige magique non seulement sur les masses, mais même sur une nombreuse classe de gens ayant des prétentions aux lumières et à l'honnêteté. Le libéralisme, puisqu'il nous faut adopter l'expression admise, le libéralisme reprit avec chaleur le projet voltairien d'*écraser l'infâme*, et dans ce but il organisa les sociétés secrètes.

La révolution de 1830 s'accomplit. Ceux qui l'avaient préparée se glorifièrent d'avoir conspiré pendant quinze ans. Satisfaits en partie des résultats obtenus, des places, des honneurs et des richesses qu'ils avaient accumulés, ils n'en ont pas moins continué leur travail désorganisateur, et se sont efforcés de substituer de plus en plus une prétendue philosophie à l'Évangile, et d'attirer de nombreux adhérents à la secte impie qui travaillait sans relâche à la ruine de la société en travaillant à celle de la religion.

Le gouvernement issu des barricades a été leur constant auxiliaire. Cherchant ses moyens d'existence et de stabilité dans la prospérité matérielle, il s'est écroulé d'un instant à l'autre comme tout ce qui n'est

pas fondé en Dieu, et il a fini au milieu du bien-être, comme Sardanapale au milieu de ses trésors.

Toutefois, la catastrophe de 1848, de déplorable et honteuse mémoire, ne nous a pas fait arriver encore aux dernières conséquences logiques de la révolte religieuse du XVI[e] siècle. Les enseignements de Luther et de ses successeurs, *suivis dans tous leurs développements*, amènent chaque individu à se considérer comme *souverain absolu*, pour tout ce qui tient à la conscience, au pouvoir, au bonheur; impossible d'échapper à cette conclusion finale, après avoir admis les prémisses posées par les réformateurs. Or la souveraineté individuelle que nous venons de définir trouve sa complète expression dans le socialisme, et elle se manifestera tôt ou tard dans l'Europe entière, en y allumant les feux de la guerre civile. J'ignore si Dieu nous réserve dans sa colère le malheur de tomber entre les mains insensées qui prétendent reconstruire l'édifice social d'après leurs plans et leurs systèmes, mais ce qui est incontestable, c'est que, battus, vaincus, écrasés cent fois, ils recommenceront cent fois aussi la guerre qu'ils ont déclarée à tout ce qui existe, à moins qu'on ne parvienne à les convertir et à les engager à se soumettre *volontaire-*

ment à l'autorité tutélaire de l'Eglise. Les idées, même les plus extravagantes, ne sont vaincues que par d'autres idées, — disait Napoleon, si je ne me trompe ; — jamais on ne les tranche à coups de sabre. Rien n'est plus vrai, et jamais aussi on ne les déracine par ces misérables demi-mesures, par ces concessions et ces précautions sur lesquelles tant de gens fondent aujourd'hui leur espoir.

Le monde, qu'on le sache bien, n'a plus qu'une seule ancre de salut ; il peut être sauvé encore en se plaçant à l'abri de l'arche sainte que Dieu nous a donnée dans sa miséricorde et dont nous nous sommes follement éloignés ; la morale, la paix, l'ordre, la sécurité, le bonheur véritable n'existent pas ailleurs, et de même que hors de l'Eglise il n'y a point de salut pour les âmes, de même aussi hors de son sein il n'y a pas de salut pour les peuples [1].

Jamais le grand parti des conservateurs et des amis

[1] Si l'on m'objecte ici l'exemple de l'Angleterre, je répondrai que l'Angleterre redeviendra catholique ; déjà ses plus nobles enfants se hâtent de chercher dans l'unité un remède à leurs doutes et à leurs anxiétés ; j'ajouterai que si, en punition de ses crimes et de ses prévarications, elle fermait les yeux à la lumière et les oreilles à la vérité, pour rester dans l'hérésie, elle serait infailliblement perdue ; la grandeur de sa ruine égalerait alors celle de la puissance factice dont elle est si fière !

de l'ordre matériel ne résoudra les difficultés de la position actuelle. Bien des membres de ce parti ont travaillé à la ruine de l'idée chrétienne. Nous les avons vus à l'œuvre avant 1848, et l'expérience nous a prouvé qu'ils sont impuissants pour le bien; tout ce qu'ils pourront faire, peut-être, sera de retarder le moment de la chute pour la rendre plus terrible et plus complète.

Un intérêt vivant et douloureux se rattache à tout ce qui peut jeter du jour sur les périls qui menacent l'humanité. Il faut qu'elle connaisse ce qui l'attend, si elle s'obstine à marcher dans la voie où elle s'est engagée. Cette considération nous décide à publier l'ouvrage qu'on va lire. C'est un simple fragment de l'histoire contemporaine de Luther, fragment dans lequel on trouve, appliqués à la société civile, les principes qui ont présidé à la réforme de la société religieuse, et le développement anticipé des idées que de modernes utopistes s'efforcent de répandre dans le monde. Le socialisme était déjà à l'œuvre dans la guerre des rustauds.

Mais il ne faut point perdre de vue que cette première manifestation était infiniment moins hideuse qu'elle ne le serait de nos jours.

Au XVI[e] siècle c'était, sous de certains rapports,

un germe éclos avant le temps. La foi des rustauds était égarée plutôt que morte ; il y avait encore dans leurs têtes quelques obscures notions de justice et de droit, que la tourbe immonde de nos démolisseurs modernes ne connaît plus.

Les maux que la désorganisation sociale entraîne à sa suite grandissent en proportion du vide que l'absence de la foi a produit dans les âmes. Que l'on juge d'après cela du sort qui nous attend, si nous devons être un jour livrés aux ambitieux dépravés qui ébranlent le sol de l'Europe pour se vautrer dans la fange des jouissances matérielles, et qui ont appris à leurs adeptes à mettre leur gloire dans le mépris, orgueilleux et hautement avoué, de toutes les lois religieuses et civiles ! Vainqueurs, leur domination ne saurait être longue, à la vérité ; ils seraient bien vite étouffés eux-mêmes dans le sang et dans la boue ; mais un triomphe de quelques semaines leur suffirait pour faire subir à l'humanité d'inguérissables douleurs, et pour jeter l'Europe expirante aux pieds du plus odieux despotisme qui ait jamais pesé sur le monde !

Il est un fait historique que nous devons soumettre à l'appréciation de nos lecteurs, avant d'entrer en

matière. Les paysans allemands contemporains de la réforme avaient de justes sujets de plainte, qui constituent, en quelque sorte, une circonstance atténuante de leur révolte; cette circonstance est loin d'exister au même degré, de nos jours.

Nous chercherons à faire connaître leur situation dans notre introduction. Nous y tracerons également un aperçu sommaire des évènements qui ont précédé et amené le soulèvement.

Les travaux de plusieurs historiens sur les symptômes précurseurs de la révolution religieuse, ne nous dispensent pas de rappeler ces symptômes, dont la connaissance donnera à notre récit un caractère d'unité et d'ensemble. Lorsqu'on veut apprécier et juger un évènement, il est indispensable d'avoir une idée parfaitement nette des causes qui l'ont produit.

INDICATION DES SOURCES.

Nous avons recueilli avec un soin extrême les matériaux du travail qu'on va lire. Comparant les chroniqueurs et les historiens, vérifiant les uns par les autres, étudiant ce que les deux partis ont écrit, nous croyons avoir évité toute assertion hasardée.

Malheureusement il est parfois bien difficile de démêler le vrai dans les récits publiés sur les faits qui touchent de près ou de loin à la réforme. Les auteurs protestants allemands ont plus écrit que les catholiques sur ces évènements; beaucoup d'entre eux se sont occupés en particulier de la guerre des rustauds, et ont cherché, par tous les moyens possibles, à la présenter sous un faux jour, et à faire admettre à ce sujet quelques-uns de ces grands mensonges historiques qui circulent encore aujourd'hui dans le monde des demi-savants. Cette guerre a évidemment été une guerre à la fois religieuse et politique, produite par le protestantisme; les historiens hérétiques ayant conscience du stygmate indélébile qui en résulte pour ce qu'ils nomment leur *Eglise*, ont mis leurs soins et leurs talents à supprimer certains détails qui lui donnent son cachet particulier, à la représenter comme le résultat de la tyrannie de la noblesse et plus encore du clergé, à soutenir en un mot qu'elle n'a rien de commun avec la réforme. Pour arriver à ce but, ils ont forgé des faits et en ont omis d'autres; ils ont tantôt embelli, tantôt calomnié certains personnages; tout a été dénaturé par leurs plumes, les hommes et les choses. Cependant on trouve un fil pour sortir de ce laby-

rinthe, en consultant les écrits émanant des catholiques et les actes authentiques du temps, et surtout en comparant les derniers auteurs protestants avec ceux des siècles précédents.

Les écrivains luthériens contemporains de la guerre des rustauds se sont abstenus d'en rechercher ou d'en indiquer les causes ; tout en se montrant haineux à l'excès envers l'Eglise et les catholiques, ils sont à peu d'exceptions près, assez véridiques dans l'exposition des faits et se bornent, en général, à donner une nomenclature un peu sèche des lieux et des personnages qui ont pris part à l'insurrection, des châteaux et des couvents qui ont été détruits, et à indiquer les mouvements des troupes insurgées et des corps d'armée qui les ont combattus. La fausseté et la calomnie, ont prudemment attendu pour commencer leur œuvre, que les témoins occulaires eussent disparu ; alors elles ont agi ; d'abord avec timidité, avec une sorte de retenue, en essayant de faire passer les assertions les plus hasardées au moyen d'une forme dubitative, d'un : *on dit*, d'un *on assure*....; plus tard elles ont adopté des allures plus franches ; enfin elles ont atteint leur complet développement. De nos jours certains historiens allemands ont fait de la guerre des rustauds de magnifiques tableaux de fantaisie, dans lesquels le faux est habilement mêlé au vrai ; ils ont effrontément publié, comme vérités incontestables, des choses qu'aucun contemporain ne mentionne. Ces historiens accordent presque tous leurs sympathies aux cannibales qui ont mis l'empire à deux doigts de sa perte, et réservent leur fiel, leurs injures et leurs outrages, pour ceux qui l'ont sauvé du joug le plus dégradant qui pût être imposé à une nation.

Nous ne parlons pas ici des ouvrages que nous avons consultés simplement pour quelques faits particuliers, ce serait une longue et fastidieuse énumération ; ils seront d'ailleurs cités en note dans le corps de notre travail.

Nous nous bornons à indiquer les écrits dans lesquels nous avons trouvé nos principaux renseignements ; ce sont les suivants :

Gnodalius. Seditio repentina vulgi, præcipue rusticorum, anno 1525, tempore verno, per universam fere Germaniam orta, etc., imprimé à Bâle en 1580.

Petri Criniti (vulgo : Haarer), historia Rusticorum Tumultuum. — Chez Struvius, rerum germanicarum scriptores. Ed. de Strasbourg de 1717; t. III, p. 234 et seq s. — Il existe une édition allemande de cette même chronique, nous ne l'avons pas eue à notre disposition.

Huberti Thomæ Leodii historia seditionis Rusticanæ (apud Struv. ; t. III, p. 282 et seq s.).

(Haarer et Léodius étaient tous les deux secrétaires du comte palatin Louis.)

Chronick der Truchsessen von Waldburg, von Matthæus, von Pappenheim (édition de Memmingen, de 1771), ouvrage indispensable à qui veut faire une étude approfondie de la guerre des paysans.

Luther, édition d'Altenbourg, t. III, p. 106 à 138 (à consulter pour les évènements de la Thuringe et la personne de Munzer).

Goetz de Berlichingen : histoire de sa vie écrite par lui-même, et publiée par Pistorius (Nuremberg 1731). Cette biographie fait connaître la physionomie de l'insurrection et les mœurs du temps. Mais le chevalier présente sous de fausses couleurs tout ce qui le concerne personnellement,

et fait un beau portrait d'un vilain original, lorsqu'il parle de lui-même.

Johann Reinhardt. *Fortsetzung der Wurtzburgischen Chronick von Lorenz Fries, in Peter Ludwigs Geschichtsschreibern vom Bischoffthum Würtzburg.* (Ed. de Francfort, 1713), à consulter pour la guerre de Franconie).

Historia Salisburgensis, Josephi, Francisci et Pauli Metzger (éd. de Salzbourg, de 1692), à consulter p. 530 et suiv., pour la rebellion dans l'évêché.

Quant à l'histoire de la Guerre des Paysans en Alsace, il faut étudier :

Nicole Wollzyr, sieur de Séronville, histoire et recueil de la triomphante et glorieuse victoire obtenue contre les séduicts et abusés luthériens, par très-haut et très-puissant prince et seigneur Anthoine, par la grâce de Dieu, duc de Calabre, Lorraine et Bar, etc. Wollzyr, secrétaire et confident du duc Anthoine, a suivi ce prince dans la fameuse expédition d'Alsace, et rend compte jour par jour de ce dont il est témoin [1].

Sleidan. Commentaria de statu religionis sub Carolo V.

Les quatre chroniques alsaciennes de Herzog, Trausch, Wenker et Speckle. Les trois dernières sont manuscrites et se conservent à la bibliothèque de Strasbourg. Celle de Trausch forme trois gros in-quarto; elle est un des ouvrages de ce genre les plus complets et les plus curieux qui se puissent lire. Malheureusement la qualité de protestant place l'auteur à un point de vue absolument faux dès qu'il est question de religion.

[1] Les récits de Wollzyr sont pleinement confirmés par ceux d'Edmond du Boulay et de Nicolas Boucher.

Dom Calmet. Histoire de Lorraine (édition de Nancy, 1752, p 495 et suiv.).

Laguille. Histoire de la province d'Alsace, etc. Strasbourg, 1757. (Résumé rapide mais très-bien fait de la guerre des rustauds dans ce pays.)

Les principaux ouvrages allemands modernes sur la guerre des paysans, sont les suivants :

Baurenkrieg. Von Georg Sartorius, professor in Goettingen. — Ce livre, écrit à la fin du dernier siècle, a été publié à Frankenthal en 1814. Il est bien conçu dans son ensemble et présente un tableau assez exact de la marche générale de l'insurrection. Mais l'auteur est un de ceux qui se sont efforcés, avec le plus de zèle, de trancher la filiation entre la réforme et la guerre des rustauds. Il formule d'une manière absolue et présente comme vérités incontestables, les faits controuvés et calomnieux qui ont pris place dans le domaine de l'histoire. On doit donc le lire avec défiance et n'adopter ses jugements et ses affirmations qu'après un sérieux examen.

On en peut dire autant d'Oechsle, dont l'écrit a été publié en 1830 à Heilbronn sous le titre de : *Oechsle Beytrage zur Geschichte der Frankischen Grænzlandern, mit einer Vorrede von Johann Gottfried Pahl.* L'auteur de la préface met tous ses soins à démontrer que la guerre des paysans doit être attribuée uniquement à la noblesse et au clergé. Oechsle poursuit le même système, toutefois son travail a sous plusieurs rapports le mérite de la nouveauté ; l'écrivain a examiné avec soin les archives de divers lieux où la révolte a sévi, et son livre renferme une nombreuse collection d'actes contemporains fort curieux, précédemment inconnus.

Allegmeine Geschichte des grossen Bauren-Kriegs nach handschriftlichen und gedruckten Quellen von doctor W. Zimmermann. (Stuttgard. Ed. de 1847, 3 vol.). Cet ouvrage ayant fait quelque bruit parmi les démagogues allemands, nous devons essayer de le faire connaître à nos lecteurs. L'auteur a fait d'immenses travaux et paraît avoir mis plusieurs années de labeur à produire une des œuvres les plus détestables et les plus empoisonnées de notre époque. Il a écrit avec le but constant de prôner et de célébrer le mal, le vice, le mensonge et l'impiété...., en les décorant des beaux noms de justice, de vertu et de vérité. On a de la peine à le suivre; la recherche et l'affectation nauséabonde de son style font souvent tomber le volume des mains; habituellement il est confus à force d'entrer dans les détails, d'entasser les noms propres, de s'arrêter pour faire le panégyrique des drôles les plus obscurs de l'époque, et de suivre amoureusement chaque petit corps d'insurgés, avec la pédanterie lourde et fatiguante de certains savants tudesques. Impossible de saisir l'ensemble du mouvement lorsqu'on le prend pour guide.

Le livre de Zimmermann peut passer pour un échantillon modèle de certaine branche de notre littérature contemporaine, à laquelle tout honnête homme doit imprimer lorsqu'il en a l'occasion, un stygmate indélébile, et qui, sous prétexte de liberté des opinions, travaille incessamment à pervertir les cœurs et les esprits. Toute âme droite sera profondément révoltée des appréciations et des jugements cyniques de l'auteur, à moins cependant qu'un sens aussi complètement perverti n'excite la pitié de préférence à tout autre sentiment. Jamais libre penseur d'outre-Rhin n'a

aussi impudemment travesti l'histoire, n'a eu autant de haine et de fiel. L'infame Hutten, Florian de Geyer, Hipler, Weigand, Rohrbach et d'autres scélérats du même acabit sont ses héros. — Le mensonge, l'horreur de l'Eglise, et de toutes les institutions les plus respectables, percent à chaque page dans les trois volumes. La tendance rationaliste, socialiste et communiste de l'ouvrage n'est pas même dissimulée; il abonde en déclamations dignes des sorties les plus furibondes de nos montagnards. Cependant il faut le lire, ne fût-ce qu'à cause de sa réputation et de la masse de documents que Zimmermann a été à même d'examiner. L'auteur ne se contente pas d'énumérer les justes sujets de plaintes des paysans, il dépasse à ce propos toutes les limites connues de l'exagération, puis il excuse leurs excès les plus hideux; c'est à peine s'il leur inflige en passant, de très-loin en très-loin, un blâme léger, s'il trouve une parole quelque peu désapprobatrice lorsqu'il s'agit de l'incendie ou du pillage des couvents et des châteaux, de la profanation des églises, du massacre des prêtres et des moines. Il qualifie au contraire de monstres et de tigres tous les adversaires des rustauds, et quand il parle d'un évêque ou d'un chef de communauté religieuse, son horreur se traduit par les épithètes les plus énergiques et les plus outrageantes. Dans ce cas il a soin aussi de citer ses autorités de façon à rendre les vérifications impossibles; il prétend être cru sur parole.

Zimmermann, au reste, paraît avoir une haute opinion de lui-même et de son mérite; il déclare dans sa préface (t. III, p. 7) que tout homme sensé admirera la science et la dignité de son œuvre, et quelques lignes plus bas il daigne affirmer du ton le plus condescendant que les

écrits de quelques-uns de ses devanciers pourront continuer à exister à côté du sien !

Nous avons puisé enfin de nombreux et très-précieux renseignements dans un volume intitulé : *Studien und Skizzen zur Geschichte der Reformation* (Schaffhouse, 1846). On a rassemblé sous ce nom une série d'articles admirablement bien faits, pleins de vérité et d'intérêt, qui ont paru dans les feuilles historico politiques pour l'Allemagne catholique, de 1838 à 1841. Ils sont dus à la plume du docteur Jarke. Il est impossible de réunir des vues plus justes, plus larges, plus conformes aux règles d'une saine critique, à un récit plus rapide et plus saisissant. Ces articles, si remarquables sous tous les rapports, sont incontestablement ce que nous avons trouvé de mieux sur la question que nous nous proposons de traiter.

INTRODUCTION.

§ Ier.

Considérations générales.

La vraie civilisation repose essentiellement sur les rapports de la créature avec le Créateur, de l'homme avec son Dieu. Sans la religion, il n'y a a pas de civilisation possible.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir accompli l'œuvre de notre Rédemption, a laissé son pouvoir et son esprit à l'Eglise son épouse, au sein de laquelle il veut rester autorité vivante pour nous. Cette Eglise ne se borne pas à nous offrir le type de la perfection, elle nous aide encore, par les moyens puissants qu'elle met à notre disposition, à le réaliser en nous et à remonter vers l'état sublime dont nous sommes déchus par le péché de notre premier père. Humainement parlant, le moindre choc semblait suffisant pour renverser l'édifice mystique fondé par

Jésus-Christ. Il a reposé pendant plusieurs siècles sur une dynastie de vieillards persécutés, siégeant dans les catacombes. Cependant l'Eglise catholique, essentiellement militante, a brisé les entraves dont on a voulu la charger; elle a surmonté tous les obstacles que l'on a prétendu lui opposer, elle a vaincu le paganisme, la barbarie et l'erreur.

Obligée de combattre tantôt l'ignorance, tantôt les passions les plus désordonnées, elle n'a pas été découragée par la longueur de la lutte, car elle avait conscience de son immortalité.

En dépit de résistances en apparence insurmontables, elle avait établi l'unité sur la terre et inspiré à l'humanité l'amour du bien et du beau moral; elle avait fait peu à peu, de l'Europe, une grande famille chrétienne, dont le chef spirituel était le Pape, juge suprême des peuples et des rois.

Cet essor admirable fut arrêté vers le quatorzième siècle; les souverains Pontifes perdirent une grande partie de leur influence sur les événements politiques. La translation du Saint-Siége à Avignon, le grand schisme d'Occident, les allures tantôt mondaines, tantôt belliqueuses de certains papes, et surtout les déplorables conséquences des conciles de Pise, de Constance et de Bâle, avaient ébranlé l'immense et antique autorité de la chaire

de saint Pierre. Dans ces assemblées, on avait tenté de donner à l'Eglise une constitution qui compromettait les droits de la papauté, en déclarant les conciles supérieurs aux vicaires de Jésus-Christ. Cette idée folle et dangereuse, qui n'existe plus aujourd'hui que dans les cerveaux de quelques-uns de nos gallicans, menaçait de devenir générale au quinzième siècle, comptait même de nombreux adhérents dans le clergé, et devait mener infailliblement à la ruine de l'Eglise [1].

En même temps aussi, de graves abus existaient et une partie considérable du clergé, en Allemagne surtout, était tombée dans la mollesse, dans la soif des richesses et l'avarice, dans la négligence et l'oubli de ses devoirs. Il n'en pouvait être autrement. D'une part, les erreurs de Wicleff, en pénétrant dans les universités, avaient altéré la foi et porté atteinte à la simplicité de l'obéissance envers les pasteurs de l'Eglise. D'un autre côté, les évêques avaient forcément négligé le gouvernement de leurs diocèses pendant le schisme.

[1] L'auteur des *Studien und Skizzen* remarque avec beaucoup de justesse que ce faux libéralisme du clergé d'alors fut tué par le sans-culotisme radical des hérésies du seizième siècle, qui en fit comprendre le danger. Sous ce rapport, le protestantisme a été un remède héroïque employé par la divine Providence pour sauver l'Eglise. Dès-lors les plus aveugles ont senti ce que devait être le Pape. Les hérésiarques déclaraient le souverain pontife l'Antéchrist; les catholiques ont pris nécessairement le contre-pied absolu de cette assertion.

Mêlés aux discussions et aux négociations de l'époque, ils avaient été obligés à de longues et fréquentes absences : un déplorable relâchement s'en était suivi.

Toutefois, ces aveux n'impliquent en aucune façon que l'Eglise elle-même ait erré, qu'elle ait été indigne ou corrompue, comme on a voulu le prétendre. Fille du Ciel, elle est restée sans taches au milieu de l'agitation des passions humaines et elle a conservé sa doctrine dans toute sa pureté, conformément aux promesses de Jésus-Christ. Notre-Seigneur, en lui donnant l'infaillibilité, n'a pas donné l'impeccabilité à ses ministres; leurs fautes n'ont pu rejaillir sur elle. Il y a eu un Judas parmi les Apôtres. Les enseignements et le baptême, prêchés et donnés par le traître, n'en restaient pas moins les enseignements et le baptême du Sauveur des hommes; jamais aussi on n'a eu l'idée de déclarer que la loi autorise le crime, parce que certains magistrats l'éludent ou la violent.

L'Eglise travaillait d'ailleurs à porter remède aux désordres. Jamais on ne vit s'élever de plaintes aussi fréquentes sur la dissolution du clergé que dans les synodes et les conciles du quinzième siècle, et jamais on ne fit des règlements aussi nombreux pour guérir et prévenir le mal. Et

en effet, de l'Église seule pouvait venir une réforme salutaire, procédant avec maturité et consistant à ramener toutes choses aux principes purs du Catholicisme, sans raisonner sur la révélation, sans renverser les dogmes même du Christianisme. Cette réforme sainte et juste s'est faite, mais plus tard ; elle a été opérée par les décisions du concile de Trente, par les exemples, les écrits et les actes des saints illustres que le seizième et le dix-septième siècles ont vu naître. Elle place en face des noms de Luther, de Calvin, de Zwingle, de Mélanchton, d'Œcolampade, de Carlostadt, de Munzer, etc., ceux de saint Pie V, de saint Ignace de Loyola, de saint François-Xavier, de saint Vincent-de-Paul, de saint François Régis, de saint François de Sales, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, de sainte Jeanne de Chantal, etc., etc.; d'un côté la destruction de l'idée chrétienne, le désordre, le dévergondage, le fractionnement en une foule de sectes hostiles entre elles; de l'autre l'unité, la grandeur, la science, la vertu, la morale la plus sublime et la charité la plus active, le dévouement le plus complet pour porter remède à toutes les misères morales et physiques.

Dieu, souverainement fidèle à ses promesses, a prouvé ainsi, une fois encore, qu'il n'abandonne-

rait pas, jusqu'à la consommation des siècles, sa mystique épouse, et que les attaques folles et passionnées des hommes ne pourraient jamais l'abattre ni même l'ébranler. Malheureusement, la situation dans laquelle se trouvait alors l'Europe, a retardé l'avénement de cette véritable réforme.

De tristes symptômes se manifestaient à la fin du quinzième siècle ; l'alliance du sacerdoce et de l'empire, qui avait hâté jadis les progrès de la civilisation , n'existait plus ; à mesure que la vie religieuse et la discipline s'étaient affaiblies, l'antique lien des nations chrétiennes s'était relâché. Une politique étroite, mesquine et égoïste avait succédé à la glorieuse époque des mouvements généreux, des nobles élans, de l'enthousiasme pour ce qui est vraiment grand ; la pensée religieuse n'était plus la pensée dominante des princes et des peuples. Tout annonçait l'approche de jours mauvais, tout faisait présager une immense catastrophe dont l'Allemagne serait le principal théâtre. La division de ce pays en une foule de petits états, les fréquentes guerres privées, l'avaient plongé dans le désordre et l'anarchie. L'empereur Maximilien chercha à la vérité à y remédier, en établissant la paix publique de 1495 et le tribunal impérial chargé d'en garantir l'observation ; mais l'autorité souveraine avait été trop abaissée, trop

souvent méconnue, pour permettre au prince d'agir efficacement en cas de nécessité.

La guerre étrangère vint compliquer la situation. Charles, petit-fils de l'empereur Maximilien et roi d'Espagne, fut appelé bientôt aussi au trône impérial. La grandeur de la maison de Habsbourg inspirait peut-être plus de jalousie encore que de crainte à François I[er], roi de France; il n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, celui d'humilier son rival. En même temps, les progrès gigantesques de la domination turque menaçaient, du côté de l'Orient, la Hongrie, la Pologne, l'Autriche et l'Allemagne entière.

Dans des conjonctures religieuses et politiques si difficiles, il eût fallu, pour sauver le monde, qu'un nouveau Charlemagne, dévoué à la fois à l'Eglise et à l'Etat, vînt conjurer le péril, par une intelligence assez vaste pour répondre aux besoins du moment[1].

[1] Charles-Quint était un habile politique et rien de plus; le grand homme devine et comprend les vrais besoins de l'humanité, et travaille à les satisfaire sans jamais se laisser détourner de son but par des instincts ou des désirs égoïstes.

Le grand mal c'est que les monarques chrétiens, qui ne doivent leur puissance qu'à l'Eglise, au lieu de se servir de cette puissance pour défendre et protéger l'Eglise, n'en ont fait usage que pour l'humilier et l'asservir.

Les trônes ne se raffermiront, les peuples ne rentreront dans l'ordre, que lorsque l'Eglise pourra en toute liberté exercer son salutaire empire sur l'humanité.

A défaut d'un semblable génie, on pouvait s'attendre à ce qu'une étincelle suffirait pour allumer un incendie, que des flots de sang ne parviendraient pas à éteindre.

§ II.

Luther et la réforme.

Martin Luther fut l'homme qui mit le feu à l'édifice religieux et social.

Il était né à Eisleben, le 10 novembre 1483. Son père, qui travaillait aux mines, le destinait à la jurisprudence et le fit étudier à Magdebourg, à Eisenach et à Erfurth. Toutefois, l'étude du droit et de la littérature ne convenait point au caractère de Luther; il entra au couvent des Augustins d'Erfurth le 17 juillet 1505, y fit profession contre la volonté de sa famille et y devint prêtre dès l'année 1507. On trouve, dans les études historiques précédemment citées [1], un portrait de Luther, admirable de vérité et qui donne la clé du triste et terrible rôle que cet homme a joué dans le monde. L'auteur, se fondant sur les autorités les plus irrécusables et en grande partie sur les écrits du soi-disant réformateur, prouve que Lu-

[1] *Studien und Skizzen*, etc., p. 19, et seq. s.

ther, à son entrée dans le cloître, était un esprit doué de facultés remarquables, mais dévoré de scrupules et plein d'orgueil. Il cherchait sa justification dans ses propres œuvres; il prétendait se sauver par son travail, par son ascétisme, par la stricte observance de sa règle, et par une sévérité pharisaïque à laquelle la charité était absolument étrangère.

Toujours mécontent de lui-même, ses moindres fautes blessaient sa vanité et ses folles espérances, parce qu'elles lui démontraient son néant et l'inutilité de ses efforts. Aucun confesseur ne parvenait à le calmer, à lui faire comprendre que, d'après l'enseignement de l'Eglise, nous sommes, quoique nous fassions, des serviteurs inutiles et que nos œuvres n'acquièrent de valeur que par leur union aux mérites infinis de Jésus-Christ. En un mot, Luther était en contradiction manifeste avec la doctrine catholique.

Plus tard, ainsi que nous le verrons, il comprit qu'il avait suivi une fausse direction; il tomba alors dans l'excès opposé, sans abjurer pour cela la profonde et terrible cause de son mal, son orgueil démesuré. N'ayant rien pu faire par ses propres forces, il se prit à nier, de la façon la plus absolue, la liberté de l'homme et la possibilité des bonnes œuvres, et à soutenir que nous sommes justifiés

par Jésus-Christ, sans aucune coopération de notre part, sans pénitence ni amendement. Moine, il avait été Pélagien ; apostat, il accusa l'Eglise de l'être, lâcha la bride à toutes les passions en proclamant l'impossibilité de les dompter, et jeta ainsi dans le monde l'élément de dissolution le plus épouvantable. L'auteur que nous citions ci-dessus fait à ce propos une observation pleine de justesse. Un grand saint, dit-il [1], recommande de faire les œuvres comme si la grâce n'existait pas, et de compter sur la grâce comme si nous ne pouvions accomplir aucune œuvre ; — Luther n'observa d'abord que la première moitié de cette règle, il n'en suivit plus que la seconde après sa rupture avec l'Eglise.

Quoi qu'il en soit, tandis qu'il se trouvait dans son couvent, il menait un genre de vie sévère et mortifié; sa conduite extérieure était celle d'un religieux se livrant aux exercices de la pénitence et de la vie ascétique. L'Ecriture-Sainte, et les commentaires de Nicolas de Lyre, étaient alors ses lectures favorites. En 1508 le prince électeur de Saxe l'appela en qualité de professeur à l'université de Wittemberg; il y enseigna la dialectique et la théologie et y prêcha.

[1] Ibid., p. 81

Des affaires de son ordre obligèrent Luther de se rendre à *Rome la Sainte,* — c'est ainsi qu'il la nommait alors. Il en parcourut les sanctuaires avec la plus profonde dévotion; il ressort de ses propres écrits qu'en dépit des affirmations contraires de certains auteurs protestants, ce voyage n'a contribué en rien à son apostasie. Il reprit ses fonctions de professeur de théologie à son retour en Allemagne, et se tint tranquille pendant quelque temps encore; mais en l'année 1516 il fit soutenir des thèses publiques, dans lesquelles on trouve déjà le germe des erreurs qu'il enseigna depuis.

L'indulgence plénière, publiée par Léon X et prêchée par ses ordres, fournit au docteur Martin un prétexte de lever ouvertement l'étendard de la révolte contre l'autorité pontificale. On devrait supposer que Luther, au moment où il entrait en lice, savait au moins ce dont il était question; mais il déclare lui-même le contraire avec la plus rare impudence : « Aussi vrai que le Seigneur Jésus-Christ m'a racheté, dit-il [1], j'ignorais complétement ce qu'est l'indulgence; au reste personne n'était plus avancé que moi là dessus [2]. »

[1] Wals'che Ausgabe, t. XVII, p. 1704.

[2] Cet aveu ne prouve pas en faveur de la science théologique du professeur de Wittemberg; mais ne lui en déplaise, il suffit de lire les écrits de ses adversaires, pour demeurer convaincu qu'ils savaient parfaitement ce qu'est l'indulgence.

Cette *ignorance complète* n'empêcha point le docteur Martin d'afficher, le 31 octobre 1517, ses fameuses quatre-vingt-quinze thèses, Il dit cependant encore dans la soixante et onzième : « Maudit et anathême soit celui qui parlera contre la vérité des indulgences pontificales. »

Les abus qui s'étaient glissés dans la publications des indulgences et dont beaucoup de savants évêques se plaignaient à juste titre, donnèrent un retentissement extrême aux thèses de Luther. Elles furent réfutées successivement par Conrad Wimpina [1], par le célèbre Tetzel, par le dominicain Sylvestre Prierias à Rome et par Hoogstraten à Cologne. Vers le même temps, le savant Jean Eck, vice-chancelier de l'université d'Ingolstadt, publia son premier écrit contre le novateur. Celui-ci répondit promptement à tous ses adversaires; il le fit en prenant déjà le style hautain, tranchant et injurieux qu'on retrouve dans ses ouvrages postérieurs. Dès-lors aussi, il commença à émettre des propositions contraires à la doctrine de l'Eglise, pour laquelle cependant il protestait encore de son respect et de sa soumission. Déjà il avait gagné à sa cause Bucer le dominicain, et le docteur Carlostadt, qui devint par la suite un de ses ennemis les plus acharnés.

[1] Professeur à Francfort sur l'Oder, p. 150.

Sur ces entrefaites (1518), Léon X avait nommé Gabriel de Venise général intérimaire des ermites de Saint-Augustin. Gabriel, qui considérait la grande affaire des indulgences comme une simple dispute de moines allemands, crut pouvoir imposer silence à Luther, au nom de son vœu d'obéissance. Luther ne se tut point ; mais il essaya de se justifier par d'hypocrites protestations. Le Pape le somma de comparaître à Rome dans un délai de soixante jours ; — toutefois, à la demande des électeurs, il le dispensa du voyage et lui enjoignit simplement d'entrer en conférence, à la diète d'Augsbourg, avec le cardinal légat Cajétan, le scolastique le plus distingué de l'époque.

Luther, qui prétendait n'avoir rien avancé dans ses thèses que de conforme à l'Ecriture-Sainte, aux décrets des Papes et à la saine raison, se refusa à une rétractation absolue. Il répondit au cardinal dans deux conférences, avec une morgue et une insolence inouies, en appela du Pape mal informé au Pape mieux informé, et craignant d'être arrêté il quitta brusquement Augsbourg. Ce fut alors que Léon X exposa dans une bulle la doctrine catholique touchant les indulgences et leur usage, et prouva ainsi que les abus dont on s'était rendu coupable et les publications de Tetzel, ne pouvaient être attribués à l'Eglise. Le Pape envoya

aussi en Allemagne son camérier, Charles de Miltitz. pour engager Luther à se tenir tranquille jusqu'au moment où les évêques auraient rendu leur jugement. Ceci se passait au commencement de l'année 1519, — et le 3 mars Luther écrivait encore au souverain Pontife, pour protester de sa soumission et de son respect envers *sa Sainte Mère l'Eglise romaine*. Toutefois, alors déjà, il disait confidentiellement à ses amis « que le Pape pourrait bien être l'Antéchrist, ou au moins son précurseur. »

Le synode qui devait réunir les évêques allemands fut précédé d'une conférence publique tenue à Leipzig, en présence du duc Georges de Saxe, par Luther et Carlostadt d'un côté, par le docteur Eck, de l'autre. Elle dura depuis le 27 juin jusqu'au 16 juillet 1519. Eck réfuta ses adversaires de la façon la plus brillante, dans les différentes thèses qui furent soutenues et dont les principales étaient : la suprématie de l'Eglise de Rome, la grâce, la liberté de l'homme déchu, la pénitence et les indulgences. Luther était bien loin déjà de ses anciennes idées pélagiennes ; il commença dès-lors à affirmer que la foi sauve sans les œuvres et à nier la primauté des Papes et l'infaillibilité des conciles.

Toutefois, les conférences de Leipzig augmen-

tèrent la célébrité de l'apostat, bien qu'il y eût succombé; elles lui procurèrent l'occasion de se mettre en scène et d'attirer à son parti les ennemis de la paix et de l'Eglise. Dès-lors, tous ceux qui voulaient renverser ce qui existait dans l'ordre civil et dans l'ordre religieux, novateurs, perturbateurs de haut et bas-étage, se groupèrent autour de lui. Ce fut à cette époque probablement qu'il commença à se rendre compte des ferments politiques révolutionnaires compris dans son hérésie, et que la pensée lui vint d'en profiter pour atteindre son but principal, c'est-à-dire, la destruction de l'Eglise. Les conférences de Leipzig lui valurent aussi le plus zélé et le plus important de ses collaborateurs; le savant helléniste Mélanchton se déclara son disciple et l'exalta par ses éloges. Luther, gonflé de son importance et de la popularité qui s'attachait à son nom, adressa à Charles de Miltitz son traité sur la liberté chrétienne et l'accompagna d'une lettre pour le Pape, remplie de ces sales et ordurières injures dont fourmillent les écrits du prétendu réformateur.

Après cet éclat, un homme du caractère de Luther ne pouvait plus revenir sur ses pas; le sort en était jeté; il devait se séparer ouvertement, se déclarer contre la première et la plus sainte des autorités, ne plus rien respecter de ce qui se trouvait

en contradiction avec ses propres idées et ses opinions. Alors aussi il se mit à inonder le monde de ses œuvres, à exposer ce qu'il nommait son *Evangile* ou son système, à se poser en nouveau messie envoyé pour régénérer la terre, à traiter enfin de blasphémateurs et à anathématiser ceux qui se permettaient d'avoir une croyance, une pensée, un avis différents des siens.

Du reste, ce qu'on appelle le système de Luther était un ramassis d'erreurs anciennes et nouvelles, dès longtemps jugées et condamnées par l'Eglise. Il avait fouillé dans les bas-fonds des hérésies des premiers siècles, et dans les doctrines des Cathares, des Vaudois, de Wicleff et de Huss, pour en faire ce qu'il nommait la pure doctrine de la sainte Ecriture. Assurément en commençant à dogmatiser, il ne prévoyait pas la série de négations successives dans laquelle il allait se trouver engagé; il avait oublié que les vérités chrétiennes sont trop rigoureusement enchaînées les unes aux autres, pour qu'on puisse en ébranler une sans finir par les attaquer toutes.

Il suffit de suivre le développement progressif de la réforme, pour se convaincre de la vérité de notre assertion. Les abus qui s'étaient introduits dans la publication des indulgences avaient servi de prétexte immédiat à l'insurrection. Luther,

au lieu d'attaquer l'abus, attaqua la chose elle-même, sans la bien connaître ni étudier la question. Il contesta à l'Eglise le pouvoir d'absoudre le pécheur de la peine éternelle, et de le dispenser également de la peine temporelle en lui appliquant l'indulgence ; il prétendit qu'elle avait simplement droit de *déclarer* que le péché était remis. « La foi seule, dit-il, la foi seule par laquelle nous croyons fermement que Jésus-Christ est mort pour nous et que les mérites de sa mort nous sont appliqués ou imputés, nous remet nos péchés. »

Mais dès-lors, la contrition, la confession, la satisfaction deviennent superflues; dès-lors aussi, l'aumône, la pénitence et les autres œuvres que Jésus-Christ nous recommande, ne peuvent contribuer en rien à effacer le péché, à nous rendre agréables à Dieu et à nous mériter une récompense? Poussé sur ces articles, le moine rebelle affirma, d'une part, que l'homme pèche *dans toutes ses actions*; de l'autre, que l'homme justifié par la foi *n'a pas à s'inquiéter de ses péchés, parce que Dieu ne les lui impute point*. L'existence du libre-arbitre était incompatible avec cette étrange doctrine; mais Luther, qui jamais n'hésitait à rejeter ce qui ne pouvait s'accorder avec ses prémisses, franchit cette difficulté et proclama que

l'homme déchu *naît absolument serf*, sans la moindre étincelle de liberté.

Ce n'était pas tout encore. Le novateur ayant déclaré que les péchés *sont remis par la foi seule*, dut faire consister l'efficacité des sacrements uniquement en ce qu'ils sont des *cérémonies capables d'exciter la foi*, et comme il jugeait la cène et le baptême[1], seuls propres à produire un semblable effet, il les conserva et retrancha les autres signes sensibles et efficaces de la grâce, institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous sanctifier.

Dès-lors aussi, plus d'ordination des prêtres leur conférant un caractère surnaturel, plus de hiérarchie, plus de sacerdoce ; l'Eglise visible et le culte sont inutiles, l'homme n'a que faire, pour être sauvé, d'un moyen spécial de salut institué de Dieu.

Le péché, remis par la foi seule, n'a besoin d'expiation ni dans ce monde ni dans l'autre. Luther contesta donc, en termes pleins de mépris, l'existence du purgatoire et la nécessité de la prière pour les morts. De même, il détruisit l'invocation

[1] D'après ce raisonnement, on ne saurait comprendre pourquoi Luther n'admit pas avec les anabaptistes la nécessité du baptême des adultes, car assurément la foi du nouveau né qu'on baptise n'est excitée en aucune façon.

des saints, dont on a toujours fait mémoire dans les lithurgies chrétiennes. « Cette invocation, disait-il, leur suppose des mérites indépendants de ceux de Jésus-Christ. » Assurément personne avant lui n'avait tiré du culte des saints cette bizarre conclusion ; mais qu'importait à Luther, *stat pro ratione voluntas*, répondait-il orgueilleusement à ceux qui se permettaient de lui présenter quelques observations.

C'était, on le voit, sa propre autorité, et non pas celle de la raison humaine qu'il prétendait substituer à celle de l'Eglise.

Léon X lança le 15 juin 1520 la bulle d'excommunication qui condamnait quarante-trois propositions de l'hérésiarque, ordonnait la destruction de ses écrits par le feu, et l'excommuniait lui-même, s'il n'en appelait avant soixante jours révolus. La bulle conjurait en outre Luther, dans les termes les plus pathétiques, de respecter la sainte et immuable vérité, et enjoignait aux puissances chrétiennes de s'emparer du coupable, et de l'envoyer à Rome, s'il persistait dans son endurcissement après l'expiration du délai. — Luther, pour toute réponse, en appela du Pape à un concile universel, publia un libelle *contre la bulle de l'Antéchrist*, et brûla publiquement cette bulle le 10 décembre 1520, en prononçant les mots : « Puisque tu as

contristé le saint du Seigneur ; » — tel était le titre modeste que se donnait Luther, « sois consumée par le feu éternel. »

La diète de Worms s'ouvrit au commencement de l'année 1521. — Luther, muni d'un sauf-conduit de l'empereur, y arriva le 16 avril. Les admirateurs de l'apostat se sont évertués à célébrer son courage à cette occasion. Ils racontent que, lorsque ses amis voulurent le dissuader d'entrer dans la ville, il répondit « qu'il y pénétrerait, quand bien-même il s'y trouverait autant de démons que de tuiles sur les toits des maisons. » Le docteur savait parfaitement qu'il n'avait aucun danger à courir, et que l'empereur et les princes s'exposeraient à un grand péril en cherchant à lui faire violence. Une troupe nombreuse, armée et dévouée, veillait à la sécurité de Luther dans le voisinage immédiat de Worms ; elle était commandée par François de Sikingen, dont nous parlerons dans un de nos prochains paragraphes. L'empereur, au contraire, n'avait pas de forces à sa disposition. Dans des circonstances différentes, l'hérésiarque se fût bien gardé de s'exposer ; ses adhérents ont voulu le faire passer pour un héros ; loin de là il était un poltron de la pire espèce, un poltron vaniteux. Il suffit de connaître ses écrits et l'histoire de sa vie, pour savoir qu'il était dans des transes perpétuel-

les relativement à sa personne, qu'il avait le verbe fort haut et tranchant lorsqu'il se sentait en sûreté, et qu'à la moindre apparence de danger il baissait le ton et changeait de langage.

Luther, arrivé à Worms, déclara : « qu'il se soumettrait, si on pouvait le convaincre d'erreur par des témoignages positifs de l'Ecriture-Sainte, ou par des principes clairs et évidents. » L'official de Trèves lui démontra victorieusement que la prétention d'en appeler uniquement à l'Ecriture et à l'interprétation privée, avait été l'origine de toutes les hérésies qui avaient successivement désolé le monde. Mais le docteur Martin ne voulut se rendre à aucune raison, et lui qui, peu de temps auparavant en avait appelé à un concile universel, déclarait maintenant qu'il ne se soumettrait point à ses décisions.

Obligé de quitter Worms, avec un sauf-conduit de vingt-un jours, il fut enlevé en route par les ordres de l'électeur de Saxe Frédéric, et conduit au fort de la Wartbourg, où il s'occupa de sa traduction de la Bible en langue vulgaire. Dans le même temps, Mélanchton, pour populariser la nouvelle doctrine, publiait ses fameuses hypothèses théologiques, dans lesquelles il présente en beau langage le système du maître, et va jusqu'à dire : « L'adultère de David et la trahison

de Judas sont l'œuvre de Dieu tout comme la vocation de Paul. »

Le 26 mai 1521, la diète de Worms mit Luther au ban de l'empire, par un édit qui ordonnait à tous les sujets de le livrer à l'empereur, et d'anéantir ses écrits. La chambre impériale de Nuremberg fut chargée de l'exécution de l'arrêt.

Toutefois Charles-Quint avait alors trop d'affaires sur les bras pour pouvoir s'occuper énergiquement de la répression des troubles religieux d'Allemagne. Aussi l'édit de Worms resta-t-il sans effet dans la plus grande partie du pays, et ne fut-il exécuté que dans les états impériaux et dans ceux de l'archiduc Ferdinand, du duc George de Saxe, du duc de Bavière, de l'électeur de Brandebourg et de quelques princes ecclésiastiques.

Sur ces entrefaites, Adrien VI avait succédé à Léon X. L'empire était menacé d'une invasion des Turcs ; une nouvelle diète fut convoquée à Nuremberg (1522). Adrien voulut en profiter pour mettre un terme aux controverses religieuses : « La révolte contre l'autorité spirituelle, » disait-il prophétiquement, « se tournera bientôt contre l'autorité temporelle également, si l'on n'y met promptement ordre. » Mais Chieregati, légat du pape, ne trouva à la diète que de malveillantes dispositions. Les états proposèrent la convocation d'un concile

œcuménique dans une ville allemande, pour s'occuper d'abord des intérêts généraux de l'Eglise et des cent griefs (centum gravamina) que les princes avaient contre elle, puis en second lieu seulement de la querelle suscitée par Luther. Ils affirmaient n'avoir pu exécuter l'arrêt qui mettait le novateur au ban de l'empire, parce qu'une révolte populaire en eût été la conséquence immédiate; — ils promettaient cependant d'arrêter le progrès de ses enseignements et de soutenir les évêques qui voudraient prononcer les peines canoniques contre les ecclésiastiques mariés. Chieregati dut s'en tenir à cette vague assurance; il quitta Nuremberg.

Adrien VI mourut de douleur, de l'impuissance dans laquelle il se voyait de porter remède aux maux qui affligeaient la chrétienté.

Toutefois il y avait un côté vrai dans la réponse donnée à Chieregati; un soulèvement eût été la suite probable de l'exécution de l'arrêt prononcé par la diète de Worms contre Luther; la doctrine de la justification par la foi seule, sans les œuvres, cette doctrine si commode et qui lâchait la bride à toutes les passions, avait charmé la multitude et portait déjà ses fruits.

L'hérésiarque avait été le premier à la mettre en pratique. Fidèle à son axiôme fondamental,

cet homme que nous avons vu scrupuleux et sévère à l'excès, vivait en véritable pourceau. Il péchait *fortement et fréquemment* suivant sa maxime, et se déclarait justifié parce qu'il avait foi en les mérites de Jésus-Christ. Il affirmait à tout venant qu'il lui était aussi impossible de se passer de femme que de cesser d'être homme ; il approuvait le divorce, la polygamie même, en citant les exemples d'Abraham et de Jacob, il disait aux maris que lorsque leurs épouses refusaient de se rendre à leurs désirs, ils n'avaient qu'à appeler les servantes. Ce singulier apôtre était également très-grand appréciateur de la bonne chère et du vin ; souvent à la suite de ses copieux repas et de ses fréquentes libations, il était affligé de coliques et d'indigestions accompagnées de vomissements, de transpirations, etc., etc. Luther communique à ce sujet les détails les plus complets, les plus cyniques, dans les lettres que ses premiers disciples nous ont conservées, avec autant de vénération que si elles eussent été écrites par un saint Paul.

Toutefois, au lieu d'attribuer ses indispositions à ses excès, il en accusait la malice des ennemis de la vérité et de *son Évangile*[1], qui, à ce qu'il pré-

[1] Le mot Evangile dans la bouche de Luther était synonyme de Foi morte, accompagnée du rejet de toutes les œuvres.

tendait, avaient voulu se débarrasser de lui. — « Dieu, disait-il alors, Dieu a déjoué leur méchanceté ; on veut empoisonner Luther, a pensé le Seigneur, mais je changerai le venin en une purgation salutaire. » Puis le docteur criait au miracle.

De tels exemples avaient trouvé de nombreux imitateurs, une semblable lumière n'était pas faite pour demeurer célée sous le boisseau.

Luther, malgré le dévergondage dans lequel il était tombé, fut effrayé du hideux débordement qui en résulta. Sa conscience lui adressait même à ce sujet de vifs et de fréquents reproches ; il essayait de la réduire au silence en redoublant de rage et de fureur contre l'Eglise ; la lutte intérieure qu'il subissait se traduisait par ce mélange de violence excessive et de poltronnerie cauteleuse qui forme le trait saillant de son caractère. Il raconte lui-même que souvent il passait les nuits dans une agitation affreuse, et qu'alors il se repentait d'avoir rompu l'unité, d'avoir détruit et rejetté tout ce que l'humanité avait cru et vénéré jusqu'au moment de sa révolte. Mais au lieu de prêter une oreille attentive à cette voix salutaire, il s'endurcissait dans son orgueil, étouffait les remords qui eussent pu le sauver, et les déclarait une suggestion de Satan pour entraver son œuvre

divine. Il qualifiait de *colloques avec le démon* ces avertissements intérieurs auxquels il ne pouvait encore échapper. Plus tard, il devait arriver à ce terme fatal et redoutable où Dieu ne parle plus au cœur du coupable, et l'abandonne à son sens réprouvé.

Alors il se reposa tranquillement dans son crime et contempla d'un œil satisfait les ruines entassées autour de lui.

Cependant Clément VII avait été élu souverain pontife, le 9 novembre 1523. Il envoya à la diète de Nuremberg son légat Campeggio, qui, en se rendant au lieu de sa destination, eût de fréquentes occasions de se convaincre des mauvaises dispositions du peuple allemand à l'égard du Pape. Campeggio d'ailleurs n'obtint rien de la diète elle-même, que la froide promesse, déjà si souvent donnée, de faire exécuter dans chaque état, autant que possible, l'édit de Worms, et de s'opposer à la propagation d'écrits hostiles ou injurieux à l'Eglise. Les membres de l'assemblée déclarèrent en outre, que les griefs contre le Saint-Siège seraient examinés à la prochaine réunion de Spire, sur le rapport d'une commission nommée *ad hoc*. L'empereur fut aussi mécontent de ces conclusions que Clément VII; il ordonna que l'édit de Worms contre Luther fût sévèrement exécuté, sous peine,

pour les infracteurs, d'être déclarés coupables du crime de lèse-majesté.

L'hérésiarque lui-même, qui alors déjà exigeait qu'on eût pour sa personne le respect dû à un envoyé du Très-Haut, s'irrita également des résolutions prises à Nuremberg. Il se plaignit en termes acerbes du peu d'égards qu'on lui témoignait, et de l'ingratitude dont il était l'objet. La violence de ses récriminations fit sortir enfin de leur torpeur les adversaires de sa doctrine, et les poussa à prendre des mesures pour s'opposer à son extension. Grâce à l'intervention de Campeggio, une alliance fut conclue à Ratisbonne, le 15 juin 1524, entre l'archiduc Ferdinand, les ducs Guillaume et Louis de Bavière, et douze évêques de l'Allemagne méridionale. Le but de cette alliance était : de s'opposer avec vigueur à la propagation de l'hérésie, de maintenir les institutions de l'Eglise, de faire exécuter les édits de Worms et de Nuremberg, d'interdire le mariage aux prêtres, et de défendre aux jeunes gens les études à l'université de Wittemberg. Les membres de l'empire, demeurés fidèles à l'Eglise, se réunirent également dans le nord de l'Allemagne, à Dessau, afin de s'entendre sur les moyens à employer pour détruire le luthéranisme.

Mais en même temps, les princes favorables à

la nouvelle religion travaillaient à la maintenir dans leurs états, se concertaient entre eux et posaient les premières bases d'une alliance qui devait être conclue plus tard sous les auspices du landgrave Philippe de Hesse, et à laquelle adhérèrent successivement Jean le Constant de Saxe, le Mecklembourg, les pays d'Anhalt et de Mansfeld; la Prusse et les villes de Magdebourg et de Brunswick.

L'Empire perdait ainsi son unité pour se diviser en deux Allemagnes, l'une catholique, l'autre hérétique; le moment était arrivé où la doctrine prêchée par Luther devait sortir de la spéculation et entrer dans le domaine de la vie publique.

§ III.

Causes du progrès de l'hérésie luthérienne.

De prime-abord, on est tenté de s'étonner de l'extension rapide que prit le système religieux, si absurde et si contraire à l'enseignement chrétien, qui a été exposé au paragraphe précédent.

Mais il ne faut point l'oublier; des causes nombreuses favorisèrent le développement de la prétendue réforme. Ainsi que nous l'indiquions ci-dessus, elle flattait les mauvais penchants de toutes

les classes de la société, elle était une bannière autour de laquelle pouvaient se grouper toutes les ambitions, toutes les révoltes, toutes les passions, tous les mécontents. En un mot, tout ce qu'il y avait de vicieux dans le monde comptait y trouver son profit et s'empressa de grossir son armée.

Beaucoup de princes allemands voulaient se rendre indépendants de l'empereur ; le luthéranisme était l'expression la plus complète, la plus parfaite, de leur politique étroite et égoïste ; ils en firent leur étendard. D'ailleurs, les domaines du clergé étaient pour eux un appât irrésistible, les Espagnols et les Portugais venaient de découvrir un monde nouveau et d'inépuisables mines d'or ; ceux qui n'avaient pas eu le même bonheur pensèrent y suppléer en pillant les biens de l'Eglise ; de plus, la perspective d'être affranchis d'une autorité qui opposait des entraves à leurs goûts et à leurs caprices les séduisait [1].

Une grande partie du clergé, disions-nous, était tombée dans le dérèglement, l'ignorance et l'oubli de ses devoirs. La réforme arrivait à point, pour servir d'écoulement à ce que le corps sacerdotal

[1] Henri VIII d'Angleterre se fit protestant pour épouser sa maîtresse, Philippe de Hesse déclara qu'il abjurerait la réforme si elle ne lui permettait pas d'avoir deux femmes à la fois. (Voyez Œuvres de Luther *Walsch'che Ausgabe*, t. XV, p. 540.)

renfermait de plus impur. On peut dire, à ce propos, que Dieu permet souvent le mal pour en faire sortir un bien, et pour punir les prévaricateurs. Les mauvais prêtres se marièrent; au lieu de chercher à se corriger, au lieu de s'appuyer sur l'Eglise, seule capable de porter remède aux maux de l'époque, ils trouvèrent plus commode d'affirmer que les vices et les abus dont on se plaignait étaient les conséquences inévitables et nécessaires de la condition humaine. Ils adoptèrent la nouvelle religion, qui lâchait la bride à toutes leurs passions. D'indignes moines, des nonnes corrompues, fatigués de la règle et du célibat, déclarèrent nuls leurs vœux, et sortirent joyeusement de leurs couvents pour prendre des femmes et des maris. Cédant aux instincts de la chair, ils proclamèrent vraie la doctrine qui posait en théorie ce qu'ils pratiquaient depuis longtemps. Ils devinrent les apôtres de l'hérésie et s'attachèrent à fanatiser les masses, en leur inculquant leurs idées sur la liberté chrétienne et sur l'inutilité des œuvres et des macérations.

Quant à la noblesse de l'Empire et à la chevalerie, c'est dans leurs rangs, ainsi que nous le verrons au paragraphe suivant, que Luther trouva ses premiers partisans armés; il devint leur complice et leur allié dans une association dont le but était : la

guerre civile, la destruction des principautés ecclésiastiques, l'abaissement des souverains laïques et le changement de la constitution de l'Empire. La ligne de démarcation existant entre les princes et les nobles avait pris un caractère de plus en plus tranché depuis l'établissement de la paix publique de 1495. Autrefois les chevaliers, en se liguant entre eux, pouvaient tenir tête aux princes, et marcher en quelque sorte de pair avec eux; maintenant la possibilité leur en était ôtée et ils en éprouvaient une violente jalousie. D'ailleurs ils étaient indignés de se voir dans la nécessité de recourir aux tribunaux, et de ne pouvoir plus soutenir leurs prétentions, la lance et l'épée au poing comme par le passé : le droit du plus fort, celui de piller et de détrousser sur les grands chemins, leur semblait faire partie des priviléges de leur caste.

Ils formaient incessamment des projets de révolte, et ils étaient décidés à saisir la première occasion favorable pour renverser ce qui existait. Le côté politiquement révolutionnaire de la réforme leur procurait cette occasion désirée. Les opinions religieuses de Luther étaient au fond parfaitement indifférentes à la noblesse de l'Empire; la plupart des gentilshommes ne les comprenaient même pas. Mais ils comprenaient parfaitement au contraire tout ce qui, dans les doctrines de l'a-

postat, flattait leur cupidité et leurs grossières passions. C'est pourquoi ils en prirent la défense avec tant de zèle. Si Luther a montré quelque habileté, c'est en cherchant un point d'appui dans ces détestables instincts qui mettaient à sa disposition une force matérielle très-considérable.

D'autres ennemis vinrent se placer à côté de ceux que nous venons de désigner et favorisèrent les progrès de l'hérésiarque. Ces ennemis, dont pour notre malheur la race est fort nombreuse aujourd'hui encore, étaient les *humanistes-payens*. Le philosophisme impie qui avait conjuré la ruine du Christianisme et de toutes les vérités révélées, existait déjà en Allemagne. Il comptait ses principaux adeptes parmi les savants et les poètes. Ces hommes ne songeaient pas à fonder une religion, mais à détruire celle qui existait : c'était l'œuvre renouvelée de Julien l'apostat. Leur doctrine, toute païenne et matérielle, tendait à la négation absolue de la vérité révélée; elle se rattachait à celle de Luther, uniquement par une haine commune contre l'Eglise; mais elle contribua puissamment à l'extension de la réforme, à la désorganisation générale et aux malheurs de l'Empire.

Les villes, après s'être affranchies et enrichies par le commerce, voyaient déjà s'éclipser leur grande splendeur : elles regrettaient le passé et

déploraient le présent. La bourgeoisie, peu instruite et exclusivement occupée des intérêts de son négoce, était charmée d'en finir avec la confession, le jeûne, le maigre et les autres obligations que lui imposait l'Eglise. La magistrature urbaine trouvait dans les troubles religieux un moyen de s'affranchir de l'autorité des évêques, d'humilier les chapitres et les monastères, et de s'emparer d'une partie de leurs trésors et de leurs biens. De plus, dans beaucoup de villes, le corps des magistrats était composé presqu'exclusivement de familles patriciennes depuis longtemps enrichies; la petite bourgeoisie leur portait envie et était prête à profiter de toutes les chances de désordre pour dominer à son tour.

Quant au peuple des campagnes, enfin, la dépravation d'une grande partie du clergé et l'absence de bons guides spirituels l'avaient fait tomber dans l'ignorance et l'abrutissement. Il était opprimé sous divers rapports, mécontent et disposé depuis de longues années à se soulever; la réforme changea le mécontentement en haine et fit éclater la révolte[1].

On voit ainsi qu'il y avait dans toutes les classes de la société, dans les camps les plus divers, les

[1] Nous consacrerons les derniers paragraphes de notre introduction aux détails relatifs à la situation des paysans.

plus opposés, les plus hostiles entre eux, — des hommes prêts à répondre au premier appel de celui dont les doctrines offraient un vaste champ à exploiter aux passions, aux intérêts charnels, égoïstes et matériels de chacun.

§ IV.

Ulric de Hutten et François de Sikingen, alliés de Luther.

Parmi les contemporains de Luther, se trouvaient Ulric de Hutten, le champion le plus ardent et le plus redoutable de la secte des humanistes païens dont il a été question ci-dessus, — et François de Sikingen, le type du chevalier dégénéré de son époque.

Hutten, issu d'une très-ancienne famille de la Franconie et destiné d'abord à l'état ecclésiastique, avait perdu la foi et toutes les vertus qui en découlent, en s'adonnant avec passion à l'étude des classiques. Fou de l'antiquité, livré au libertinage le plus révoltant, ennemi acharné et déclaré de l'Eglise, il se brouilla avec sa famille, honteuse de ses écarts, et mena de très-bonne heure la vie la plus extravagante et la plus désordonnée. On le vit tour à tour, orateur, soldat, écrivain et poète,

composant de mordantes satyres d'une latinité irréprochable et les faisant illustrer par le célèbre Lucas de Kranach. — Il avait voué au clergé régulier et séculier une irréconciliable inimitié ; il voulait son anéantissement, la rupture des rapports de l'Allemagne avec Rome, la destruction des principautés ecclésiastiques, la médiatisation de tous les autres princes, le nivellement général. Et tout cela il le voulait, sans se faire illusion sur la portée de ses plans, sans y attacher une fausse idée de grandeur ou de générosité ; c'était par pur amour du mal, pour démoraliser de plus en plus sa patrie, par haine pour tout ce qui est noble, juste et saint ; par cette atroce monomanie du trouble, du désordre et de l'impiété que l'on trouve de nos jours encore parmi les héros des clubs et de la Montagne.

Hutten parvint à se réconcilier avec sa famille, grâce au talent remarquable qu'il déploya dans divers petits écrits publiés pour soutenir un parent lâchement assassiné. Mais il n'y eut d'amendement ni dans sa conduite, ni dans ses mœurs, bien que l'excès de la débauche la plus crapuleuse eût complètement ruiné sa santé. Il continua à signaler sa verve par une foule d'opuscules dirigés contre l'autorité infaillible de l'Eglise. — Ceci se passait avant que Luther eût levé l'étendard de la révolte.

L'Allemagne savante était alors divisée par la querelle de Jean Reuchlin avec Pfefferkorn, juif baptisé, qui avait signalé le premier à l'Eglise le danger de certains livres hébreux[1]. Ulric se mêla de la dispute, éleva Reuchlin aux nues et accabla Pfefferkorn des injures les plus atroces, en lui associant tous les ordres religieux. Dans le poème intitulé : *Triumphus Capnionis*, qu'il écrivit à ce propos, il se livre aux transports les plus frénétiques et énumère avec la férocité d'un cannibale les supplices qu'il voudrait pouvoir infliger à Pfefferkorn. Il avoue dans ce même ouvrage qu'il s'est lié avec plus de vingt libres penseurs pour conjurer la perte des moines et pour les couvrir d'infamie et de boue (*viginti amplius sumus in infamiam ac perniciem vestram conjurati*). En effet, Hutten avait organisé vers l'an 1515 une association dont le but avoué était de calomnier le clergé et de le ruiner dans l'estime publique; — elle inondait l'Allemagne d'un flot de pasquilles, d'écrits abominables et de méchantes plaisanteries, — dirigées contre le Pape, les cardinaux, les évêques et archevêques, — et contre tous les ordres de l'Eglise.

[1] Dans cette querelle figuraient d'un côté les admirateurs de l'antiquité classique, — de l'autre les adhérents sévères de la théologie scolastique.

Passons maintenant à François de Sikingen. — Ce chevalier, doué d'une énergie et d'une bravoure extraordinaires, possesseur de vastes domaines et placé à la tête de nombreux vassaux, était considéré, en quelque sorte, comme le chef de la noblesse de la Franconie, de la Souabe et des bords du Rhin. Egoïste, impérieux et se croyant tout permis, il ne ressemblait que par un indomptable courage à ces preux d'autrefois, toujours disposés à s'armer pour défendre la cause de la justice, de la religion, de la faiblesse opprimée. Lorsque Sikingen faisait sonner le boute-selle, c'était pour piller, pour rançonner. Ennemi acharné de la constitution présente de l'Empire, il ne tenait nul compte de la promulgation de la paix publique, lâchait la bride à ses passions et à ses instincts égoïstes, ravageait le pays et guerroyait sans cesse. Il éprouvait la haine la plus violente pour les princes allemands, dont la supériorité l'humiliait; pour les légistes qui, en introduisant l'usage du Droit romain, avaient été causes de l'interdit mis sur les guerres privées, interdit que cependant il n'observait en aucune façon; enfin, pour le clergé et les villes dont les sollicitations avaient provoqué le décret de Worms et dont les richesses le tentaient. Le chevalier se livrait impunément à ses actes de brigandage; la puissance impériale était trop af-

faiblie pour forcer Sikingen à rentrer dans le devoir; François Ier et Charles-Quint cherchèrent même tous deux à l'attirer à leur parti, afin de profiter de ses grands talents militaires. On le vit ainsi tour à tour mis au ban de l'empire comme perturbateur de la paix publique, et placé à la tête des troupes de son souverain. Il attaqua successivement et sous les plus frivoles prétextes, la ville de Worms et le duc Antoine de Lorraine, qui le força à la retraite. Plus tard, il se mit à la solde de ce prince, moyennant 300 florins d'or, ravagea le landgraviat de Hesse et les domaines de Francfort, et rentra dans ses châteaux gorgé de butin et chargé de sommes d'argent qu'il destinait à préparer d'autres expéditions du même genre.

Deux hommes comme Ulric de Hutten et François de Sikingen étaient faits pour s'entendre; en effet, nous verrons tout à l'heure qu'ils devinrent alliés, et que la prétendue réforme fut le terrain sur lequel ils se rencontrèrent.

Hutten avait cherché d'abord à gagner les princes, en ne leur communiquant que la partie de ses plans relative à la destruction des ordres religieux; la folle pensée lui était même venue de séduire, par la perspective de l'unité du pouvoir, le jeune empereur et l'archiduc Ferdinand; il avait fait à ce sujet, dit-on, le voyage de Bruxelles.

Déçu dans ses espérances, il se mit en quête de nouveaux alliés, avec un redoublement d'ardeur.

Lors des débuts de Luther, Hutten avait montré fort peu de penchant pour l'hérésie, à laquelle il ne pouvait pardonner les vestiges de Christianisme qu'elle conservait. Toutefois il comprit bientôt qu'elle serait utile à ses projets, comme principe de destruction en politique et en religion; il se déclara donc pour elle et chercha à y attirer Sikingen. — Il démontra à ce dernier que le moment d'agir était venu, que la révolte de Luther lui fournissait l'occasion, depuis si longtemps désirée, d'écraser ses ennemis en suscitant une guerre religieuse dans l'Empire. Le chevalier ne prenait aucun intérêt aux opinions du novateur; mais Hutten avait touché la corde sensible : François entra dans ses idées. Dès-lors Ulric se mit en correspondance avec le docteur Martin, se posa en admirateur de cet homme pour lequel il professait en réalité le plus profond mépris, à cause de son pitoyable latin, et il lui offrit ses services. Luther eût repoussé cette proposition avec horreur, s'il avait eu encore dans le cœur l'ombre d'un sentiment honnête; mais aveuglé par la passion, il accepta. L'on vit alors se former une monstrueuse alliance entre l'hérésie et l'athéisme, recherchant l'appui matériel d'un troi-

sième élément politico-révolutionnaire ; alliance sacrilège par laquelle l'un des contractants espérait arriver à la destruction de l'Eglise, l'autre à l'anéantissement de toute morale et de toute religion ; le troisième à une haute position personnelle et au bouleversement complet de la constitution de l'Empire.

Au reste, la peur entra pour beaucoup dans la détermination de Luther. Les événements dont nous venons de rendre un compte sommaire se passaient à l'époque de la célèbre conférence de Leipzig [1].

L'électeur Frédéric de Saxe, ce triste et faible personnage dont les protestants ont voulu faire un grand homme et un héros, l'électeur Frédéric, qui ne pensait pas encore alors à une rupture formelle avec l'Eglise, avait ordonné au novateur de sortir de ses Etats. Luther et sa doctrine se trouvaient ainsi à la merci de quiconque leur offrirait asile et protection. L'hérésiarque, accablé de ce coup, songea à se retirer chez les Hussites de Bohême, qui l'engageaient à venir auprès d'eux. Ce fut précisément au moment où il était dans cet abandon et cette perplexité qu'il reçut les lettres de Hutten et de Sikingen, et les propositions des che-

[1] Voir ci-dessus § II.

valiers de la Franconie. Il passa subitement de l'abattement le plus complet à l'insolence la plus présomptueuse. Les conférences de Leipzig, en lui faisant perdre l'un de ses protecteurs, lui en amenaient une foule de nouveaux. Sûr maintenant de l'appui d'une puissance révolutionnaire qui armait en secret, il donna un libre cours à ses fureurs. « François de Sikingen m'a délivré de la crainte des hommes (*ab hominum timore*), » écrivait-il d'un ton triomphant à son ami Spalatin; et dans une autre lettre adressée au même, il allait jusqu'à déclarer « que si on le poussait à bout, il se retirerait parmi les chevaliers, ne ménagerait pas plus les princes que Rome, jetterait tout au feu et en finirait à jamais avec l'humilité[1]. »

De leur côté, Hutten et Sikingen, ayant trouvé dans Luther un instrument favorable à l'exécution de leurs desseins, arrêtèrent définitivement leurs plans. Leur programme était : d'exciter la guerre dans toute l'Allemagne, de massacrer le clergé en masse et de renverser la constitution.

Ulric, impatient de voir la lutte s'engager, recommença à publier une foule de pamphlets et de satyres, pour prêcher « au nom de la liberté la

[1] V. Walsch 'che Ausgabe des écrits de Luther. T. 15, Anhang, p. 123.

guerre contre Rome et les princes. » Jusqu'alors il avait toujours écrit en latin; maintenant la plupart de ses opuscules furent rédigés en langue vulgaire; car il importait de soulever les masses, de les exciter à la haine de l'Eglise, à la convoitise des biens du clergé. Hutten qui, dans cette guerre de plume, déployait une activité prodigieuse, trouvait moyen de faire colporter ses petits livres jusqu'au fond des vallées les plus solitaires.

Il avait soin toujours de s'y représenter comme associé de Luther, comme travaillant à la même œuvre que lui; et Luther, loin de protester contre cette abominable solidarité, approuvait tout ce qui se faisait, était le complice et le confident intime d'hommes coupables de haute trahison, d'ignobles et pillards révolutionnaires, — parce qu'il en espérait la ruine de l'Eglise et la chute de la Papauté. Il y a plus encore, — nous devons appeler sur ce fait l'attention de nos lecteurs, pour dévoiler la profonde perversité d'un misérable que tant de gens considèrent encore comme un apôtre, — Luther a été à cette époque le plagiaire des écrits les plus incendiaires de son associé, il les a reproduits comme siens, en y imprimant le cachet de turpitude et d'ignominie dont il a souillé toutes ses œuvres; sa correspondance avec Spalatin et Hutten lui-même prouve d'ailleurs qu'en toute occasion

il attisait le feu, excitait à la guerre civile et religieuse en la déclarant nécessaire pour arriver au règne de la *vérité et du pur Evangile*.

Ulric poussait François de Sikingen à commencer la guerre, dès la seconde moitié de l'année 1520. Le chevalier ne jugeait pas le moment opportun et temporisait encore ; cependant, cédant aux sollicitations de Hutten, il résolut d'enlever les deux légats du pape, Marini et Alexandre, qui devaient passer dans le voisinage du fort d'Ebernbourg, où il résidait habituellement. Toutefois, le coup manqua ; Luther, écrivant à un de ses amis, approuve le projet de cet exploit de grand chemin et regrette qu'il n'ait pas réussi. « *Gaudeo Huttenum prodiisse*, dit-il, *atque utinam Marinum aut Alexandrum intercepisset* : » — je me réjouis de ce que Hutten s'est avancé, et plût au ciel qu'il se fût emparé de Marini ou d'Alexandre ! »

Ce même château d'Ebernbourg servait alors de lieu de refuge et de rendez-vous aux prédicants de la doctrine nouvelle. Ils y tenaient cour plénière. On y voyait Aquila, Bucer le défroqué, le misérable Schwebel, le fougueux Oecolampade, quelquefois aussi le doucereux Mélanchton. Ces hommes qui, plus tard, devaient se haïr, se mépriser, s'entredéchirer et se persécuter réciproquement, présentaient alors le spectacle de l'union

la plus touchante et la plus cordiale. Sikingen les avait réunis; il les considérait comme des instruments destinés à fanatiser le peuple, utiles par conséquent à son entreprise. Il paraît d'ailleurs que le chevalier, sa famille et ses hommes d'armes goûtaient peu les enseignements des illustres docteurs, car Oecolampade affirme douloureusement que, lorsqu'il montait en chaire dans la chapelle du château, il prêchait habituellement dans le désert, « parce que les gens du lieu étaient très occupés ailleurs. »

Ceci avait lieu au temps où Luther [1] comparaissait devant la diète de Worms, et, ainsi que nous le disions, il n'était pas besoin d'un grand effort de courage pour entrer dans une ville dégarnie de troupes, où le novateur comptait de chauds et nombreux partisans, et dans le voisinage de laquelle se trouvaient ses principaux amis, avec 500 cavaliers bien armés.

Alors, cependant, le jeune empereur réussit à paralyser encore les ennemis les plus dangereux du repos de l'Allemagne et à leur faire ajourner leurs projets. Désirant éloigner Sikingen, espérant peut-être aussi le gagner, il lui offrit un commandement dans la guerre qui allait recommencer

1 Voir le § II.

avec la France ; — Charles, pour s'assurer de la fidélité du chevalier et prévenir toute trahison, lui associa Henri de Nassau et Frédéric de Furstemberg. François de Sikingen, séduit par la perspective d'une guerre générale, et plus encore par celle d'amasser du butin, accepta ces propositions avec transport. La lutte, toutefois, n'eut pas les résultats qu'il en espérait. Mézières, défendue avec autant de valeur que d'habileté par le chevalier Bayard, résista aux attaques des troupes impériales, et après un siége long et infructueux, elles furent obligées de quitter le sol français.

Hutten également s'était mis à la solde de l'Empereur pour cette campagne[1]. Mais frêle de sa personne et plus brave en paroles qu'en action, il s'abstint prudemment de courir les chances des combats et mangea tranquillement à Ebernbourg les 200 florins d'or que la munificence de Charles-Quint lui avait accordés. Au reste, l'empereur n'en atteignit pas moins son but ; la plume seule de Hutten était dangereuse, et pendant cet intervalle il cessa d'écrire ; le départ de son allié Sikingen lui fit comprendre la nécessité de la prudence ; d'un moment à l'autre il s'arrêta dans la publica-

[1] *Studien und Skizzen*, p. 203.

tion de ses satyres effrontées et de ses provocations à la révolte.

Luther aussi avait baissé le ton ; mais l'absence du chevalier n'avait pas été le motif déterminant de son changement de conduite. L'électeur Frédéric de Saxe, au lieu de persister dans la résolution de renvoyer l'hérésiarque de ses Etats, consentit, pour le malheur de l'Allemagne, à le garder à la Wartbourg, et lui promit de le replacer, plus tard, en qualité de professeur à Wittemberg. Luther était profond calculateur lorsque sa personne était en jeu ; la position de docteur à une académie valait infiniment mieux que celle de parasite à Ebernbourg ; il l'accepta avec toutes les apparences de la gratitude et se promit d'en profiter pour séduire, enlacer et attirer de plus en plus à son parti, le faible et irrésolu Frédéric.

Or, Frédéric avait horreur de la guerre, et Martin s'empressa de manfester, — dans ses écrits et dans ses paroles, — des intentions aussi pacifiques que celles de son protecteur, de déclarer hautement que c'était par la puissance de la parole et non point par celle du fer qu'il fallait détruire l'église de l'Antéchrist. — Il rejetait et blâmait ainsi au printemps de 1521, ce qu'il avait approuvé et exalté durant l'automne de 1520. C'était au reste une feinte habile concertée avec



Typ. Cardon, Troyes.

Ulric Hutten,

D'après un portrait contemporain.

Hutten pour endormir l'électeur [1] peu de mois après, le novateur voyant que le vent avait changé, en revint à ses premiers sentiments.

§ V. — Suite du précédent.

Guerre de Trèves. Mort de Sikingen et de Hutten.

Sur ces entrefaites, le chevalier de Sikingen, obligé de lever le siége de Mézières, était revenu au château d'Ebernbourg. Hutten retrouva sa verve en retrouvant son appui. Il reprit ses publications. Les pamphlets qu'il répandit alors à profusion étaient destinés à exciter les villes contre les princes et les évêques, à gagner la Suisse, l'Alsace et le Palatinat aux plans de Sikingen, et surtout à soulever les paysans, en éveillant leur cupidité à l'endroit des biens de l'Eglise, et leur haine contre le clergé.

Ulric de Hutten, en cédant ainsi aux inspirations du fanatisme démagogique, joignait à l'élément révolutionnaire formé par les chevaliers, d'autres éléments encore, qui devaient agir un peu plus tard contre la noblesse elle-même. L'un de ses écrits,

[1] *Ibid.*, p. 206.

qui parut alors sous le titre de *Karsthans*, a contribué puissamment à la rébellion de 1525. — Il était rédigé en forme de dialogue, et Hutten y avait annexé un acte divisé en 30 articles qu'on dirait inspirés par le démon et dans lesquels l'écrivain trace leur ligne de conduite aux gens de la campagne. « Nous nous engageons : — leur faisait-il dire entre autres choses dans le premier article, — à ne plus nommer dorénavant *Pères spirituels*, mais *polissons charnels*, tous les membres du clergé ; — à ne plus donner un pfenning (la plus petite de toutes les monnaies), pour des fondations, confrèries, pèlerinages, églises, indulgences, etc. (art. 4) ; — à considérer le pape de Rome comme l'Antechrist et à le t raiter comme tel (art. 5) ; — à nourrir pour tous les partisans de Rome les mêmes sentiments que pour les chiens enragés, qu'il convient de frapper, de tuer, d'étrangler, toutes les fois qu'on en a l'occasion ; à ne pas nous faire conscience de rosser un prêtre ou un moine, ni de lui donner des coups de pied (art. 14) ; — à lancer une pierre de quatre livres à la tête de tout moine mendiant qui viendra nous demander un morceau de fromage (art. 16) ; — à couper les oreilles à tout bedeau qui nous portera une citation, et à lui arracher les yeux en cas de récidive (art. 20) ; — à rosser, piller et dépouiller de leurs chevaux tous

les stationnaires que nous rencontrerons sur les grands chemins (art. 26) ; — à ne pas considérer comme péchés les vols que nous pourrions commettre à l'égard des infames prêtres (art. 27) ; — A ÊTRE ENNEMIS JURÉS DE TOUS LES ENNEMIS ET ADVERSAIRES DU DOCTEUR LUTHER (art. 28) ; — à considérer tout ce qui est dit dans les présents articles comme vérités divines, comme conforme à la foi chrétienne et nécessaire au bien de la patrie (art. 30). »

Les horreurs qui se commirent dans la guerre des Rustauds ont été la simple application des principes et des conseils qu'on vient de lire ; seulement, cette application a été faite sur une plus large échelle que ne le pensaient Hutten et Luther : elle ne s'est pas bornée aux évêques, aux chapitres, au clergé séculier et aux couvents ; la chevalerie également en a été victime.

Tandis qu'Ulric écrivait, Sikingen armait et se préparait à la guerre. Il convoqua en 1522, à Landau, les chevaliers de la Franconie, de la Souabe et des bords du Rhin. Ils le reconnurent unanimement en qualité de chef. Les conjurés donnèrent pour prétexte à leur réunion la nécessité de s'entendre afin d'établir et de maintenir une bonne police dans leurs provinces respectives, et de prévenir les démêlés entre les membres de l'asso-

ciation. Les chevaliers convinrent de commencer par l'électeur Richard de Trèves leur attaque contre les princes et le clergé. L'Evêque Richard, que les auteurs protestants ont calomnié à l'envi, était l'ennemi le plus redoutable des novateurs. Il avait pénétré d'un coup d'œil les desseins de la chevalerie, et il avait annoncé les maux et les désordres que la réforme entraînerait à sa suite. De plus, Richard s'était prononcé pour François Ier et contre Charles V, lors de la dernière élection ; on espérait donc que l'empereur verrait son humiliation avec plaisir, ou qu'au moins il ne prendrait pas sa défense.

Les chevaliers, après être convenus de leurs mouvements ultérieurs, se séparèrent pour faire leurs armements.

Luther se trouvait alors encore à la Wartbourg, et il y était au fait de tout ce qui se tramait. Charmé de se voir en lieu de sûreté, il ne se prononçait pas, et ménageait les deux partis; les chevaliers, parce qu'il les considérait comme le bélier destiné à renverser l'Église; les princes, parce qu'il craignait de se brouiller avec l'électeur. Mais, sur ces entrefaites, le fougueux Carlostadt commença à innover à son tour à Wittenberg; avançant hardiment dans la voie de la négation, il laissait déjà loin derrière lui le système du docteur Martin. De

nombreux adhérents se groupaient autour de lui, une fermentation extrême régnait parmi le peuple. Luther, voyant sa suprématie spirituelle en danger, se rendit à Wittenberg malgré les ordres de l'électeur; l'orgueil blessé l'emporta sur toute autre considération, et fit taire en cette occasion son excessive pusillanimité. Arrivé dans la ville, il s'empressa de monter en chaire et de prêcher contre l'antipape de *son Eglise*. En même temps il publia un écrit intitulé : « Fidèle exhor« tation à tous les chrétiens de se garder de sou« lèvements et de rébellion. » — Les symptômes d'anarchie qui se manifestaient en Saxe, et la nécessité de conserver la protection de Frédéric, l'obligèrent à faire cette publication; l'esprit dans lequel elle était conçue la rendait d'ailleurs plus propre à exciter à la révolte qu'au maintien de la paix. L'hérésiarque, tout en engageant les sujets à ne point faire la guerre à leurs princes, se livrait aux déclamations les plus violentes et les plus furibondes contre l'Église et le clergé, annonçait qu'on en finirait avec le papisme avant deux années révolues, et faisait comprendre, en termes couverts, que l'extermination des coupables, résolue par une grande partie de la noblesse d'Empire, ne pouvait être considérée comme une rébellion. « Je parle ici aux hommes du com-

mun » disait-il dans cet écrit ; « il faut qu'ils s'abstiennent des discours et même des désirs qui pourraient amener à un soulèvement, et qu'ils ne fassent rien sans les ordres de l'autorité. Ce n'est pas aux nobles que je m'adresse pour le moment. »

Or Luther savait parfaitement, lorsqu'il écrivait, que les chevaliers de la Souabe, de la Franconie et du Rhin, étaient prêts à tirer l'épée ; suivant sa coutume il ménageait à la fois tous ceux dont l'assistance et la protection pouvaient lui être utiles ou nécessaires.

Sikingen avait réuni 10,000 hommes d'infanterie et 5,000 cavaliers. Il disait que cet armement, destiné à agir contre la France, se faisait pour le compte de l'Empereur. Le chevalier ne leva le masque que lorsqu'il se vit en mesure d'entrer en campagne. Cependant il lui fallait au moins un semblant de prétexte ; il fit donc arrêter, par quelques détrousseurs de grand chemin, deux bourgeois de Trèves, intervint alors pour la forme en faveur de ces derniers, et ordonna qu'on les relâchât, moyennant la promesse d'une exorbitante rançon de 5,000 ducats, dont il se porta garant. Richard de Trèves remplit son devoir de prince souverain, en défendant à ses sujets d'acquitter la dette que leur avaient imposée les violateurs de la paix publique et des lois

de l'Empire. C'était ce qu'attendait Sikingen; feignant de se trouver lésé par la défense de l'électeur, il lui déclara la guerre le jour de la Saint-Barthélemy 1522, et le 8 septembre suivant il envahit ses états, y porta le fer et le feu, et les ravagea de la façon la plus épouvantable.

La proclamation du chevalier, parsemée de passages empruntés à la Bible, avouait audacieusement que la lutte qu'il commençait était une lutte de religion, et qu'il s'agissait d'anéantir les évêques et le clergé en général. Dès-lors la tourbe des immondes réformateurs de Wittemberg sortit de sa prudente réserve, se livra à tous les écarts d'une joie immodérée, et manifesta ses véritables sentiments. « Sikingen a commencé la guerre pour ouvrir la porte à la parole de Dieu », écrivait Spalatin dès le 16 septembre. Quant à Luther, il lança un furieux manifeste, publié en latin pour les savants, en allemand pour le peuple, sous le titre de : « Manifeste contre ce que l'on nomme « faussement l'ordre épiscopal. » L'apôtre de l'Allemagne, comme le démontre un auteur déjà cité[1], se borna encore en cette occasion à reproduire, mais en l'appauvrissant d'idées, un ancien pamphlet de Hutten ; seulement, pour lui imprimer un cachet original, il ajouta une masse d'injures et de trivia-

[1] Studien und Skizzen, etc., p. 222.

lités à celles qui se trouvaient à foison dans l'auteur primitif. Il y établit qu'il est nécessaire que tous les évêques, chapitres et collégiales, soient détruits, pour éviter la perte des âmes. « Si une forte insurrection les anéantissait tous, ajoute-t-il, ils seraient traités conformément à leurs mérites, et il faudrait en rire... Car voulez-vous que je vous dise en un mot ce que sont les évêques? Ce sont des loups, des tyrans, des traîtres, des monstres, des fardeaux pour la terre, des apôtres de l'Antéchrist, faits pour gâter le monde et pour étouffer l'Evangile. » — Puis le docteur continue dans le même style à exhorter les enfants de Dieu et les bons chrétiens à s'insurger contre l'ordre établi par le diable, et à agir envers l'épiscopat avec autant d'énergie que contre Satan en personne; il finit le morceau en promettant toutes sortes de bénédictions et de *divines récompenses* à ceux qui se conformeront à ses instructions. — Evidemment, le docteur Martin, malgré son mépris pour les œuvres, savait exciter les siens à accomplir celles qu'il jugeait bonnes et utiles, et en cas de besoin il leur reconnaissait la liberté d'action qu'il contestait en termes si superbes à l'humanité prise en masse.

Toutefois, en cette occasion, le succès ne répondit pas à ses espérances. Sikingen, après avoir incen-

dié les villages et les maisons du pays de Trèves, et déjà sûr de la victoire, ne put vaincre la résistance que lui opposa la ville elle-même; les secours de ses confédérés ne lui arrivaient point; mis au ban de l'Empire le 10 octobre, il fut obligé de se retirer dans ses domaines. Alors aussi l'électeur palatin et le landgrave de Hesse, alliés de l'évêque Richard, attaquèrent les principaux amis de François, les défirent dans des rencontres particulières, et s'emparèrent de leurs châteaux. — La guerre contre le chevalier lui-même fut remise au printemps suivant. — Il chercha en vain à profiter de ce répit de deux ou trois mois pour sortir d'une position désespérée. La plupart de ses lansquenets et de ses affidés, épouvantés par la sentence prononcée contre lui, quittèrent son service; une assemblée nouvelle des chevaliers, convoquée à Schweinfurth, n'eut aucun résultat; le conciliabule de Wittenberg lui-même se trouva impuissant à lui venir en aide; Luther adressa à la vérité à l'électeur de Saxe un écrit dans lequel il cherchait à établir dogmatiquement que les princes devaient s'armer pour la propagation de ce qu'il lui plaisait d'appeler la pure parole de Dieu [1], mais il n'y faisait aucune allusion directe à la malheureuse entreprise de François de Sikingen.

[1] Ed. d'Iena, des Écrits allemands, t. II, p. 193 et suiv.

Abandonné de tous, le chevalier eut encore la folle témérité de déclarer la guerre à l'électeur palatin, qui avait exécuté la sentence de ban portée contre le s[r]. Hartmuth de Kronberg. François, obligé de se borner à la défensive, mit plusieurs de ses châteaux en état de soutenir un siège. Il renvoya d'Ebernbourg la troupe des prédicants qui s'y trouvait encore, et en expulsa également son mauvais génie, Ulric de Hutten; puis vers Pâques de l'année 1523, il alla s'enfermer à Landstuhl, sa principale forteresse. Les électeurs de Trèves et du palatinat et le Landgrave vinrent y mettre le siège; leur artillerie en battit jour et nuit les murailles, et y fit promptement une brèche. Sikingen voulut faire réparer le dégat. Il dirigeait lui-même les travaux, lorsqu'un boulet frappa une poutre, qui tomba sur lui et le blessa mortellement. On se hâta de le transporter dans une petite cellule taillée dans le roc, qui lui servait habituellement de demeure. François ordonna aussitôt à la garnison de rendre la place; les trois princes y entrèrent et vinrent le voir. Le chroniqueur strasbourgeois Trausch raconte « qu'il salua avec courtoisie Louis le palatin et le landgrave de Hesse, mais que lorsque Richard de Trèves s'approcha de son lit, il garda sur sa tête son berret de velours, en lançant de sombres regards. Et quand

on lui demanda la raison de ce manque de courtoisie, il répliqua fièrement : je pouvais devenir moi-même ce qu'il est devenu, Je suis d'aussi noble lignage que lui. — Cependant l'électeur se borna à lui dire avec douceur : François, pourquoi donc nous as-tu si impitoyablement attaqués moi et mes pauvres sujets? — Il y aurait beaucoup à répondre à cela, s'écria Sikingen; rien n'arrive sans cause. Mais épuisé par les efforts qu'il venait de faire, il retomba sur son lit, et l'on vit qu'il ne tarderait pas à trépasser. Un prêtre était présent, le chevalier demanda à se confesser; et après qu'il eut reçu l'absolution, on alla chercher le viatique. Toutefois le moribond rendit le dernier soupir avant le retour du prêtre, et les assistants dirent tous un *Pater* et un *Ave* pour le repos de son âme. » — On voit d'après ce détail que le sentiment religieux était absolument étranger à la monstrueuse alliance conclue entre Luther l'hérésiarque et la chevalerie rebelle; on s'était entendu, comme nous le disions, uniquement parce qu'il s'agissait de détruire, et que chacun espérait y trouver son profit.

Quant à Ulric de Hutten, expulsé d'Ebernbourg, forcé de renoncer à ses projets démagogiques et de recommencer la vie aventureuse d'un proscrit, il se rendit en Suisse et chercha à s'affilier à Zwingle

et à sa secte. Il alla en vain frapper à la porte d'Erasme et s'établit à Bâle, d'où les magistrats le chassèrent après un séjour de quelques semaines; enfin il trouva un refuge à Uffenau, près de Zurich; mais rongé par les maladies que lui avait attirées sa vie dissolue, furieux, privé de soutien, d'amis et de confidents, objet d'horreur et de dégoût pour tout ce qui l'approchait, il mourut en maudissant le ciel et la terre, et en répandant encore son fiel et sa rage impuissante dans un écrit, honteux et dernier monument de son impiété et de son mépris de Dieu et des hommes. Il venait d'atteindre sa 35e année. L'un des actes de la guerre civile enfantée par la prétendue réforme se termine avec la mort de Sikingen et de Hutten; après eux les chevaliers ne purent plus relever l'étendard de la révolte contre la constitution de l'Empire; cet étendard devait passer actuellement des mains de la noblesse entre celles des paysans; la seconde phase de la lutte politico-religieuse se préparait déjà pour l'Allemagne.

§ VI.

Situation des paysans allemands.

Nous avons nommé les paysans parmi les mécontents qui s'insurgèrent à la voix de Luther;

le sujet que nous traitons nous oblige à nous en occuper avec quelque détail, et à nous étendre davantage sur leur condition morale et politique.

Les écrivains protestants, disions-nous, se sont évertués à faire de la guerre des Rustauds une guerre absolument civile, n'ayant rien de commun avec la révolution religieuse du XVIe siècle. Pour y parvenir, ils ont représenté les paysans comme accablés de charges et de corvées épouvantables ; et ils n'ont pas manqué à ce propos de faire des seigneurs ecclésiastiques les pires et les plus barbares des tyrans, par conséquent aussi les auteurs véritables du soulèvement.

Le vrai est indignement travesti dans ces récits. Beaucoup de membres du clergé allemand ont contribué en effet, quoiqu'indirectement, à la révolte, par leurs négligences et leurs déplorables exemples ; mais leurs torts n'ont pas été ceux qu'on leur reproche. Nous y reviendrons.

Quant aux charges qui pesaient sur les gens de la campagne, augmentées sur quelques points, elles avaient été allégées successivement sous d'autres rapports, à partir du temps des croisades ; — celles qui existaient au XVIe siècle se sont perpétuées presque toutes jusqu'à nos jours, sans em-

pêcher les paysans d'exercer leurs droits personnels et de possession.

Ceci posé, nous n'hésitons pas à reconnaître que des causes politiques extérieures n'aient contribué, à côté de la réforme, à produire la guerre des Rustauds ; — les principales sont au nombre de trois, à savoir : les changements survenus dans l'art de faire la guerre, — l'introduction en Empire du droit romain, et l'usage des guerres privées. — Ces causes ont creusé la mine à laquelle Luther a mis le feu. Dans tous les grands évènements dont l'histoire nous conserve le souvenir, on voit des motifs secondaires figurer à côté des motifs principaux. Les premiers préparent les révolutions, les seconds amènent l'explosion.

L'usage de la poudre à canon et des armes nouvelles, en rendant insuffisants les moyens de défense précédemment employés, avait obligé chaque seigneur à fortifier davantage sa demeure, et à augmenter le taux de certains impôts pour faire face à la dépense qui en résultait. Puis il fallut payer aussi les lansquenets, que les princes et les chevaliers prirent à leur solde, lorsque l'on commença à reconnaître l'importance des fantassins, et à les considérer comme constituant la force principale des armées. Les mercenaires d'ailleurs, lorsque la solde n'arrivait pas à jour fixe, s'en dé-

dommageait en portant le fer et le feu dans les pays amis et ennemis. Etrangers au sentiment de l'amour de la patrie, et dirigés par des chefs aussi féroces et indisciplinés qu'eux-mêmes, ces misérables se livraient aux excès les plus hideux, qu'ils fussent vainqueurs ou vaincus. Ils devinrent les fléaux des campagnes, « les Turcs et la peste réunis, disait un vieux proverbe allemand, valent mieux que les seuls Lansquenets. »

Passons à l'introduction du droit romain dans l'Empire. Les anciennes coutumes allemandes protégeaient les paysans et avaient établi un rapport en quelque sorte patriarcal entre les seigneurs et leurs vassaux. Le droit romain, au contraire, mal compris et plus mal appliqué, modifia complètement et d'une manière fâcheuse l'existence journalière du campagnard, surtout dans la partie méridionale de l'Allemagne. Les usages locaux furent renversés, modifiés; les questions que le simple bon sens tranchait jadis à la satisfaction de tous, furent résolues par des jurisconsultes pédants, qui appliquaient à tort et à travers, au paysan allemand, des lois faites douze cents ans auparavant pour une population différente d'origine, de mœurs, de religion et d'habitudes. Les nouveaux légistes n'entendaient rien aux mille nuances de l'ancien droit de propriété germanique, ni aux relations si

diverses qui existaient entre les seigneurs et leurs vassaux; ils jugeaient toutes les causes qui leur étaient soumises d'après les principes de liberté et d'esclavage admis dans les codes antiques; ces codes étrangers leur servaient de règle habituelle, et le droit coutumier, connu et compris de toutes les parties, ne fut plus appliqué que dans quelques cas exceptionnels. D'innombrables lésions résultèrent de cet état de choses : il arrivait souvent, par exemple, que les jurisconsultes, guidés uniquement par le désir d'appliquer le droit romain, déclaraient libres des gens qui étaient évidemment serfs, et faisaient au contraire des serfs de familles qui ne l'avaient jamais été, fondant leur jugement sur certaines corvées ou sur certains services auxquels ces familles étaient tenues, et qui, d'après la coutume allemande, n'étaient pas incompatibles avec l'état libre. — La lésion du droit, l'incertitude dans l'application des lois et dans l'administration de la justice, ont pour conséquences nécessaires le malaise et la démoralisation des individus et des masses; le paysan était d'autant plus mécontent et fondé à se plaindre, qu'il ne savait plus à qui s'adresser pour obtenir le redressement de ses griefs. On ne lui reconnaissait pour ainsi dire pas d'existence légale et politique; les nobles, le clergé et les villes paraissaient

seuls aux diètes ; ces dernières formaient exclusivement le tiers-état ; les gens de la campagne ne pouvaient pas davantage arriver aux cours impériales ; les difficultés dont la procédure était hérissée, les chicanes des légistes, l'enchevêtrement et la marche lente et embrouillée des tribunaux, les rendaient à peu près inabordables aux classes inférieures.

Quant aux guerres privées enfin, les paysans en étaient toujours les premières victimes. Avant l'établissement de la paix publique par l'empereur Maximilien, et très-souvent encore après, les seigneurs étaient en conflit avec leurs voisins ; ces querelles se traduisaient en désastres pour leurs vassaux respectifs ; le noble qui avait à se plaindre d'un autre noble exerçait sa vengeance en brûlant les villages de son ennemi, en pillant ses domaines, en rançonnant ses sujets.

Ces trois causes de souffrance, provenant de l'organisation civile et politique, pesaient d'autant plus lourdement sur les campagnes, nous le répétons, que les paysans, livrés en bien des parties de l'Empire à un clergé ignorant, négligeant ou corrompu, se trouvaient privés des lumières et des consolations sublimes de la religion, qui seules peuvent faire supporter avec patience et humilité les misères de la vie présente.

Abrutis, ne connaissant pas les grandes vérités portées à la terre par le Christianisme, faisant consister la religion dans quelques pratiques extérieures, abandonnés enfin à d'indignes pasteurs qui souvent étaient les premiers à leur enseigner le mépris du devoir et de tout ce qu'il y a de saint et de sacré, les paysans étaient prêts nécessairement à devenir de dociles instruments, entre les mains de ceux qui se disposaient à leur annoncer qu'en vertu de la rédemption ils allaient être affranchis de toutes leurs charges et jouir de la liberté absolue et illimitée des enfants de Dieu. Une doctrine bestiale, qui lâche la bride à toutes les passions, est toujours bien reçue par des hommes ignorants et grossiers.

En ce sens, mais en ce sens seulement, il est exact de dire que le clergé a contribué puissamment au soulèvement des Rustauds. Ajoutons toutefois que ces mauvais prêtres, si nombreux au seizième siècle, devinrent les premiers apôtres de l'erreur : ils avaient cessé déjà d'appartenir à l'Église lorsque la lutte s'engagea ; apostats, ils se firent les chefs des rebelles et les dirigèrent dans leurs attaques contre le corps dont ils avaient été des membres indignes.

A partir de la fin du quinzième siècle, le mécontentement occasionné par l'introduction des

armées permanentes et du droit romain, et par les guerres privées, causa de fréquents soulèvements parmi les paysans de la Souabe, de l'Alsace et du Rhin.

Nous en rendrons un compte sommaire au paragraphe suivant. Ces diverses révoltes étaient d'autant plus dangereuses, que le campagnard de ces provinces avait sous les yeux l'exemple des cantons suisses, qui avaient réussi à secouer le joug de l'Autriche et à s'affranchir de la domination de leurs seigneurs; cependant elles furent toutes étouffées. En général, elles avaient pour but: d'abolir le servage, les dîmes, les impôts, les péages et les corvées; de détruire les juifs, et de faire déclarer biens communs les bois, les pâturages, la chasse et la pêche. Il n'y avait encore dans ces insurrections rien d'hostile à la religion, le mot d'ordre de la plupart des mécontents était : *Notre-Dame et saint Jean*, et en prenant part au complot ils s'engageaient à dire tous les jours *cinq Pater et cinq Ave*, à genoux, pour le succès de leur entreprise.

§ VII.

Soulèvements antérieurs à la guerre des Rustauds.

Les paysans de l'abbaye de Kempten se soule-

vèrent dès l'année 1491 ; mais la ligue de Souabe les força promptement à rentrer dans le devoir.

Ceux d'Alsace les imitèrent deux années plus tard. Les habitants des campagnes et des petites villes de cette province formèrent en 1493, sous la direction de Jacques Wimpfling, une alliance secrète, qui paraît avoir eu des ramifications en Suisse. Les principaux initiés avaient de fréquents conciliabules nocturnes sur le sommet du Hungersberg, l'une des montagnes les plus élevées de la chaîne des Vosges. Ils adoptèrent pour bannière et signe de ralliement la chaussure habituelle des paysans, le soulier à courroies (Bundschuh) attaché au haut d'une perche, et convinrent de s'emparer d'abord de la ville de Sélestadt, de soulever la haute Alsace, de piller les riches, d'assommer les juifs et de déclarer les dettes abolies. Le secret de la conjuration ayant été trahi, les associés se dispersèrent ; ceux dont on réussit à s'emparer furent punis avec la dernière rigueur.

Les sujets de l'évêque de Spire reprirent la bannière du Bundschuh en 1502, et se liguèrent secrètement au nombre de 7,000 à Untergrünbach, près de Bruchsal. Ils voulaient s'affranchir, à l'exemple des Suisses, confisquer les biens seigneuriaux et renverser la constitution de l'Empire.

Leur plan était de se rendre maîtres de Bruchsal, de pénétrer dans le margraviat de Bade, et d'opérer un soulèvement général. Trahis par Luc Rapp, l'un des conjurés, ils se dispersèrent ; plusieurs des chefs de la conspiration furent arrêtés et exécutés.

Mais l'un d'eux, nommé Josz Fritz, parvint à se soustraire au châtiment, à ressaisir les fils épars de la ligue et à la reconstituer à Lehn, non loin de Fribourg en Brisgau. Il se proposait de ne laisser subsister d'autres autorités que celles du Pape et de l'Empereur. Ses discours séduisirent la multitude. Des émissaires discrets et choisis parmi les mendiants ambulants disposèrent les paysans de l'Alsace, du haut margraviat de Bade, de la Forêt-Noire, du Kraichgau et d'une grande partie de la Souabe, à se déclarer pour Josz et à arborer encore une fois l'Etendard du soulier à courroies. De fréquentes réunions nocturnes se tinrent dans la vallée de la Kinzig. Josz, élu chef suprême du mouvement, rédigea une sorte de manifeste, dans lequel les plaintes des paysans et leurs demandes touchant les bois, les pâturages, la chasse et la pêche étaient très-nettement formulées. La conspiration devait éclater au mois d'octobre et commencer par la prise de Fribourg ; mais le complot fut découvert simultanément au margrave Philippe de

Bade et aux magistrats de la capitale du Brisgau par un faux frère. On prit des mesures de sûreté, et le gouvernement impérial, établi à Ensisheim, sévit contre les auteurs du mouvement. Cependant Josz Fritz parvint à s'échapper et trouva un réfuge en Suisse. Vers la même époque, de petits soulèvements partiels eurent lieu à Erfurth, à Constance et Schweinfurt, dans le territoire de la ville d'Ulm, et dans l'évêché d'Augsbourg.

Une rébellion plus sérieuse agita le duché de Wurtemberg, en l'année 1514, et comme ses dernières ramifications reparaissent dans la guerre des Rustauds, il n'est pas hors de propos d'en indiquer les causes et les résultats avec quelques détails.

Depuis de longues années, un ouvrier de ce pays nommé Conrad, très-pauvre, mais doué d'un fonds inépuisable de gaîté, avait formé, au village de Schorndorf, une association composée de gens de la plus basse classe; cette société, désignée, d'après son fondateur, sous le nom de *Pauvre Conrad* ou pauvre *Koonz*, avait pour but apparent de passer la vie le plus gaiement possible. Elle s'était étendue dans le Wurtemberg et même au dehors sans que le gouvernement y eût pris garde.

Cependant le jeune duc Ulric, le prince le plus

fou et le plus prodigue de son temps, étant monté sur le trône, étalait un luxe dont jamais aucune cour d'Allemagne n'avait donné l'exemple, et accablait ses sujets d'impôts exorbitants. Ainsi, à l'occasion de son mariage avec Sabine de Bavière, on le vit traiter avec une somptuosité sans égale, et pendant quinze jours consécutifs, 7,000 princes et personnes de la plus haute naissance.

Mais Ulric était à bout de ressources, et il n'y avait pas moyen de pressurer davantage le pauvre peuple ; alors il imagina d'altérer les poids et les mesures, afin de se procurer de l'argent, en faisant payer les mêmes droits qu'auparavant pour ces poids et mesures réduits. Pierre Gaisz, jeune paysan, pauvre, mauvais sujet, et très-entreprenant, pensa que le moment était venu d'exécuter les desseins que les principaux membres de l'association du pauvre *Koonz* avaient dès longtemps formés en secret.

Le 15 avril, il organise un nombreux rassemblement à Schorndorf pour enlever les poids nouveaux chez le principal boucher du village, et les jeter, processionnellement et musique en tête, dans les eaux voisines de la Rems. « Si les poids surnagent, dit-il, c'est signe que notre gracieux seigneur a été dans son droit en les établissant ; s'ils vont au fond, Dieu prononce qu'ils doivent

être supprimés. » Plusieurs réunions tumultueuses s'ensuivent, l'association prend un caractère menaçant et met à sa tête Hans Wolmar de Beutelsbach. L'insurrection gagne de tous côtés; elle proclame hautement l'égalité et la nécessité du partage des biens, et l'abolition des priviléges et des immunités. Ulric, épouvanté, convoque pour le 25 juin une assemblée des états; les députés des paysans y paraissent et formulent avec énergie les plaintes et les réclamations du corps dont ils font partie. Le duc s'éloigne secrètement; la diète le suit à Tubingue, mais les envoyés de la campagne en sont exclus. L'assemblée se sépare le 8 juillet, après avoir exigé d'Ulric la promesse formelle de restreindre ses folles dépenses. Moyennant quelques concessions, le duc parvient à traiter avec la majorité des révoltés. Toutefois, deux centres d'opposition se maintiennent des deux côtés de la capitale, à Léonberg et à Schorndorf. L'arrivée des secours demandés au margrave Philippe de Bade, force la plupart des insurgés à se soumettre, les seuls habitants de la grande vallée de la Rems refusent de déposer les armes; Ulric se rend au milieu d'eux espérant que sa présence suffira pour les calmer; des propos menaçants éclatent sur son passage, il est obligé de se retirer à Stuttgard. Alors les hommes du Val de

la Rems, auxquels se joignent ceux du district de Geislingen, vont camper sur la montagne appelée Capellenberg. Si dans ce moment ils eussent parcouru le pays, il est probable que partout les campagnes se fussent soulevées à leur approche; mais ils perdent leur temps à se quereller entre eux et ne quittent point la hauteur sur laquelle ils sont retranchés. Le duc en profite pour entamer des négociations, à la suite desquelles un bon nombre de paysans quittent le Capellenberg et rentrent paisiblement dans leurs villages. Pendant les pourparlers Ulric a réuni des troupes et reçu encore des renforts; il pénètre dans la vallée de la Rems, siége principal de cette levée de boucliers, pille Schorndorf, désarme les paysans et punit leurs chefs. Plus tard, lors de la guerre générale des Rustauds, nous verrons le duc de Wurtemberg dépossédé de ses états, banni et proscrit, se mettre lui-même à la tête de ceux qu'il avait combattus et réorganiser la confrérie du *Pauvre Conrad* dans l'espoir de reconquérir son pays.

Ecrasée dans le Wurtemberg, l'association reparut dans le margraviat de Bade en cette même année 1514. Le soulèvement éclata au mois de juillet à Bühl et à Altschwier, à propos de quelques droits nouveaux dont les blés et le vin avaient été frappés, et de diverses corvées imposées aux

paysans. Le margrave Philippe se hâta de prendre les armes, s'empara de Bühl, dispersa un millier de rebelles non loin du village d'Achern, et fit décapiter, le 5 octobre, Sébastien Gugel, chef du mouvement.

Les écrivains qui cherchent à rompre la filiation entre la réforme et la guerre des Rustauds, ont prétendu trouver la preuve de leur assertion dans les différentes insurrections dont nous venons de faire le récit abrégé. Ces insurrections passagères et promptement étouffées démontrent seulement qu'il y avait, dans le corps social, un malaise que la révolte de Luther a converti en maladie mortelle : on n'en peut tirer logiquement que cette seule conséquence. Le terrain était préparé sans doute, religieusement et politiquement; sans cela une doctrine aussi fausse, aussi subversive que celle de la réforme n'y eût pas pris racine : mais la semence qui a germé sur ce terrain, qui a changé l'opposition en une haine acharnée, et dont les déplorables fruits ont été au moment de plonger l'Allemagne dans l'anarchie, la dissolution et la barbarie, cette semence a été répandue par Luther et ses émules. Un simple examen suffit pour établir la conviction à cet égard.

En premier lieu, les faits prouvent clairement que la guerre des Rustauds n'a plus été un soulè-

vement politique comme ceux qui l'avaient précédé, mais qu'elle a pris dès son début le caractère d'une guerre religieuse. Les paysans se sont armés en invoquant l'autorité du novateur ; c'est en se fondant sur cette autorité qu'ils ont demandé l'abolition de la religion de leurs pères et l'établissement des prédicants ; c'est pour faire prospérer *l'Evangile de Luther* qu'ils se sont battus, qu'ils ont pillé les couvents et les églises. Les auteurs contemporains, à quelque parti qu'ils appartiennent, ne permettent pas l'ombre d'un doute à cet égard ; ils s'accordent tous à dire que la guerre des paysans a été entreprise pour détruire, par le fer et le feu, le catholicisme et pour lui substituer la doctrine prêchée à Wittenberg.

Il est tout aussi évident, d'une autre part, que Luther n'a pas été la cause innocente et involontaire de ces désordres, mais qu'il y a poussé par ses écrits et ses exhortations. Ses partisans soutiennent qu'il voulait combattre et renverser l'Église catholique par la seule puissance de l'idée et de la parole, et à ce propos ils ont soin de rappeler que le novateur a hautement désapprouvé les Rustauds lorsqu'ils en étaient au plus fort de leur révolte, qu'il leur a prêché l'obéissance absolue envers les autorités établies, et qu'il a excité ces mêmes autorités à sévir contre

les rebelles avec la plus inflexible sévérité. Tout cela est exact, mais il est important de ne point omettre les dates; elles démontrent péremptoirement que Luther est devenu l'ennemi acharné, implacable des insurgés, après que la victoire se fut déclarée pour les princes et la ligue de Souabe, et que précédemment, même encore après l'épouvantable massacre de Wenisberg, il traitait les paysans de *très-chers amis* et se montrait zélé pour leur cause parce qu'il regardait leur succès comme probable, et que, par conséquent, il tenait à être en bons termes avec eux. Nier que l'hérésiarque ait poussé à la révolte armée, c'est oublier que dès l'année 1520 il avait engagé ses adhérents, — à se laver les mains dans le sang des catholiques, à appuyer tout soulèvement ayant pour but de renverser les évêques et les princes ecclésiastiques, à fouler aux pieds l'autorité des pasteurs de l'Église, à agir contre elle avec autant d'énergie que s'il s'agissait de détruire l'empire de Satan, et à se persuader enfin qu'en accomplissant cette œuvre de destruction, ils se montreraient bons chrétiens et vrais enfants de Dieu.

Pour porter un jugement sur Luther et ses intentions, il est nécessaire de considérer toujours avec une attention particulière les circonstances sous l'empire desquelles il a agi. Jamais on ne le

connaîtra d'après un écrit ou un fait pris isolément. Il n'a été constant que dans sa haine contre l'Église : le reste de sa vie publique présente un tissu de contradictions dans lesquelles il se trouva engagé par les événements, en voulant les faire concourir tous au succès du but unique qu'il poursuivait avec une persévérance infernale.

Voilà pourquoi on le vit successivement, en l'espace de deux ans, l'allié de l'aristocratie révoltée, le flatteur des paysans assassins et incendiaires, et l'instrument servile des princes absolus. Il a toujours eu de basses adulations pour tous ceux dont il espérait tirer parti.

Assurément il ne partageait pas les désirs de Munzer et de quelques autres fanatiques de l'époque ; il ne songeait pas à établir en Allemagne une grande république des paysans, il n'avait pas même la pensée d'améliorer le sort des habitants de la campagne et de leur faire obtenir des droits nouveaux ; mais ce à quoi il était bien décidé, c'était d'en user comme d'un instrument de destruction qu'on emploie tant qu'il sert, qu'on abandonne, qu'on brise même lorsqu'on n'en a plus besoin. Que la guerre des Rustauds ait eu, sous quelques rapports, des résultats différents de ceux qu'en attendait Luther, c'est possible, cela ne diminue en rien la terrible responsabilité qui pèse sur

lui ; qu'il ait eu conscience ou non de tous les fruits amers que devait produire *son Evangile*, il n'en est pas moins vrai que les gens des campagnes, poussés par lui, ont été les plus logiques de ses disciples contemporains, et que leur révolte, basée sur le fanatisme pseudo-religieux, éclata avec une sorte de rage qu'aucun pouvoir humain n'était plus capable de prévenir.

En admettant même que l'apostat se crût follement le maître absolu de ses adhérents, de l'application de son système, et du développement de ses théories, cette absurde présomption ne pourrait lui servir d'excuse. Il n'en resterait pas moins l'auteur des principes et de l'exaltation fiévreuse dont il ne sut pas arrêter le terrible épanouissement ; le peuple étendit à toutes les libertés et à tout ce qui lui semblait abusif, les principes extravagants du novateur touchant la liberté évangélique et la nécessité de réformer les abus et les prétendues erreurs de l'Église.

Rappelons d'ailleurs une fois encore, comme preuve nouvelle de l'influence *volontaire* que Luther exerça sur la guerre des paysans, la part active et directe qu'il prit aux publications incendiaires par lesquelles Ulric de Hutten exhortait les villes et les campagnes à s'associer à l'entreprise de Sikingen. Hutten et Luther, jugeant la

chevalerie incapable de venir à bout à elle seule de ceux qu'elle voulait renverser, avaient cherché à lui trouver des alliés en surexcitant les mauvais instincts populaires. Ils n'y avaient que trop bien réussi, et assurément le docteur Martin était trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'en invitant des hommes ignorants et grossiers à prendre les armes, il les engageait à se porter aux plus monstrueux excès contre ceux dont ils convoitaient les richesses et dont l'autorité leur était devenue odieuse.

Je sais qu'en dévoilant ici le rôle infâme de Luther je le montre sous un jour différent de celui sous lequel il est présenté habituellement. La conspiration des écrivains protestants contre la vérité historique dure depuis plus de trois siècles, et elle a fait admettre à peu près par tout le monde que le réformateur, malgré ses emportements et ses défauts, avait encore au fond du cœur une certaine honnêteté jointe à de la bonhomie allemande. Rien n'est plus faux. J'ai profondément étudié le personnage de Luther, avec curiosité d'abord, avec le plus profond dégoût lorsque je l'ai connu davantage. J'ai pris la peine de lire ses écrits, ceux de ses contemporains et de ses principaux adhérents. Ça été une œuvre de patience inouïe. Ce qui domine dans l'apostat,

c'est la haine contre l'Église ; cette haine est telle, qu'il ne recule devant aucun moyen, devant aucune perfidie lorsqu'il a l'espérance de l'assouvir. « *Nos hic persuasi sumus,* » écrivait-il à un ami dès l'an 1520. « *Papatum esse veri et germani Antichristi sedem, in cujus deceptionem et nequitiam ob salutem animarum nobis omnia licita arbitramur.* »

Le fils qui hait sa mère doit unir à cette horreur sacrilége tous les autres vices ; en effet, ils avaient pris possession incontestée du cœur et de l'âme de Luther, de ce fils dénaturé haïssant sa sainte Mère l'Église. Ils se reflètent dans ses propos et dans ses écrits ; et en le contemplant tel que, sans le vouloir peut-être, il s'est peint lui-même, on le voit luxurieux, emporté, orgueilleux à l'excès, gourmand, ivrogne, poltron et effronté, ordurier au plus haut degré, tour à tour flatteur et insolent, et d'une fausseté qui n'a jamais eu d'égale, lorsqu'il espère en tirer quelque avantage. Assurément parmi tous les faits dont l'histoire transmettra le souvenir à nos neveux, il n'en est aucun qui leur inspirera plus d'étonnement que le prestige exercé par Luther, et l'espèce d'auréole dont une nombreuse portion de l'humanité a ceint la tête d'un des êtres les plus dignes des mépris et de l'exécration de la postérité.

Jetons maintenant un dernier coup d'œil sur l'état des provinces dans lesquelles la guerre des Rustauds allait éclater. Une fermentation sourde régnait parmi les paysans; des gens suspects allaient et venaient de village en village et répandaient avec profusion de petits écrits incendiaires; des conciliabules nocturnes se tenaient en bien des lieux, et divers symptômes précurseurs annonçaient l'orage. Le mouvement devint plus prononcé à mesure que la doctrine issue de Wittenberg se répandit davantage. Des apôtres d'un nouveau genre parcouraient l'Empire en tous sens, fanatisaient le peuple et prêchaient l'anarchie, la révolte et le renversement de l'autorité, sous le beau nom de liberté chrétienne. De telles leçons étaient reçues avec enthousiasme par une foule ignorante, et plus celui qui les donnait était véhément et furieux en ses discours, plus aussi il devenait cher à ses auditeurs. La plupart de ces prédicants ambulants étaient des prêtres infidèles ou des moines défroqués; lorsqu'ils arrivaient traînant à leur suite quelque femme perdue, quelque religieuse enlevée à son cloître, enceinte ou déjà mère, il n'en fallait pas davantage pour les faire considérer comme de véritables serviteurs du pur Évangile et pour charmer la multitude.

Bientôt de petits soulèvements partiels et des

essais de résistance éclatèrent en plusieurs endroits. Apaisés d'un côté, ils recommençaient sur un autre point. L'agitation était extrême, surtout en Souabe et en Franconie. Déjà les paysans du Hegau relevaient l'étendard du soulier à courroies; mais en cette occurrence, l'humble chaussure du campagnard était peinte en or sur un drapeau blanc surmonté d'un brillant soleil autour duquel on lisait ces mots :

Wer frey will seyn,
Der folge diesem Sonnenschein [1].

Le gouvernement autrichien établi alors dans le Wurtemberg, en donnant avis de ce soulèvement à l'archiduc Ferdinand et aux princes réunis à Nuremberg, leur demandait de prompts secours et les engageait à envoyer au plus tôt une ambassade aux cantons suisses pour les empêcher de soutenir les rebelles. « Il faut que la noblesse s'arme, » disait la dépêche en finissant ; « on ne peut plus compter sur les fantassins composés de paysans et de bourgeois. Des hommes à cheval sont nécessaires, et il est urgent de les envoyer avant que la révolte ne gagne. » Elle fut étouffée cette fois encore, mais ce n'était qu'un répit de quelques semaines.

[1] Que celui qui veut être libre suive ces rayons.

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DES PAYSANS.

LIVRE PREMIER.

DÉBUTS DE LA GUERRE DES RUSTAUDS DANS LA FORÊT-NOIRE ET DANS LA SOUABE.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement de la guerre des Paysans.

L'insurrection qui devait étendre en peu de mois ses ravages sur une grande partie de l'Allemagne éclata dans le landgraviat de Stuhlingen, durant l'automne de l'année 1524.

Ce petit pays, compris entre le comté de Hauenstein et le landgraviat de Furstemberg, situé à l'ouest du Hégau et du Linzgau, et à l'est de la fertile vallée du Rhin, était alors gouverné par Sigismond II, comte de Lupfen. La sédition gagna promptement plusieurs villages, les paysans s'organisèrent militairement au nombre de 600, se firent un drapeau noir, rouge et jaune, et mirent à leur tête le démagogue Hans Müller de Bulgenbach, très-habile tireur et ancien soldat, qui avait fait plusieurs campagnes contre François I[er], roi de France [1].

[1] Gnodalius, liv. I, p. 132. — Crinitus, ch. I, p. 237. — Leodius, p. 287. — Sartorius op. cit., p. 86. — Zimmermann, op. cit., t. II, p. 14.

Müller, beau et bien fait de sa personne, exerçait un grand prestige sur la multitude, il se drapait dans les plis d'un ample manteau écarlate, et sa tête était couverte d'un berret de la même couleur. Un chariot orné de verdure et de banderolles, et sur lequel il avait planté son étendard, le suivait partout[1]. Bientôt 600 autres campagnards, vassaux du comte de Sulz, du baron de Landeck et du couvent de Saint-Blaise, vinrent se réunir aux premiers insurgés. Müller dirigea sa troupe ainsi renforcée vers Waldshut, l'une des quatre cités forestières dépendantes de la maison d'Autriche; — il s'y rendit sous prétexte d'assister à une solennité populaire, et en réalité pour s'aboucher avec la bourgeoisie du lieu. La ville était depuis quelque temps en état d'hostilité avec le gouvernement, à propos du prédicant Hubmayer. Cet homme, curé, successivement à Ingolstádt, à la cathédrale de Ratisbonne, et à Waldshut, avait commencé à dogmatiser en même temps que Luther, dont il était grand admirateur. Luthérien d'abord, puis Zwinglien[2], Hubmayer avait exercé l'influence la plus désastreuse sur le clergé et sur la population de la Forêt-Noire. La régence autrichienne d'Ensisheim ayant demandé son extradition, il s'était réfugié à Schaffhouse[3], bien que les habitants de Waldshut eussent refusé de le livrer.

[1] Schreiber. Histor. Taschenbuch, an. 1839, p. 231.

[2] Plus tard il se fit anabaptiste et devint un des chefs de la secte.

[3] Hubmayer y avait été maître d'école dans sa première jeunesse, et y comptait de nombreux amis (Schreiber. Histor. Taschenbuch an. 1839, p. 8.)

Réclamé une seconde fois par la régence et par huit des cantons suisses, il avait su se ménager la protection et l'appui des magistrats de Schaffhouse [1]. « On m'accuse, écrivait l'orgueilleux novateur, de soulever le peuple, de prêcher la révolte, d'être hérétique ; mais je suis prêt à justifier devant l'humanité entière mes enseignements, ma foi et mes espérances [2]. Si j'ai bien prêché, pourquoi me persécute-t-on? Or, je me rends le témoignage de n'avoir pas dit un mot qui puisse être réfuté par les saintes Écritures (il aurait dû ajouter, interprétées à ma façon) ; je ne crains rien ; la vérité divine est immortelle ; on peut pour un temps la tenir captive, la flageller, la couronner d'épines, la crucifier et la déposer dans le tombeau, mais elle ressuscitera le troisième jour et triomphera pendant l'éternité [3]. »

Cependant, la ville de Waldshut, accusée d'avoir favorisé l'évasion de Hubmayer, de persister avec opiniâtreté dans l'hérésie, et menacée d'une attaque et de châtiments sévères, s'était mise en état de défense [4].

[1] Schreiber, op. cit., p. 61.

[2] Il ne faut point oublier que Hubmayer avait changé de foi et d'espérances à trois reprises en trois ans : de laquelle de ses croyances si diverses et si opposées parle-t-il dans sa lettre?

[3] Lettres aux magistrats de Schaffhouse, cit. par Schreiber, op. cit., p. 55 et suiv.

[4] Les villes de Zurich, de Schaffhouse et de Bâle s'interposèrent auprès du souverain autrichien en faveur de Waldshut ; Zurich y envoya un corps de volontaires (3 octobre), la régence d'Ensisheim renonça pour le moment à ses projets d'attaque, de crainte qu'il n'en résultât

Ce fut alors précisément que Hans Müller y arriva avec ses 1,200 paysans (le 26 août). On juge d'après ce qui précède des dispositions des habitants de la ville et de l'accueil qu'ils firent aux nouveaux venus.

Bourgeois et Rustauds tinrent conseil.

On convint de former une sorte de ligue ou de confédération, et le nom de *confrérie évangélique* qu'on lui donna indique qu'elle se rattachait au mouvement religieux de l'époque. Avant ce moment, les insurgés du landgraviat de Stuhlingen avaient déclaré qu'ils prenaient les armes, simplement pour en finir avec les dîmes, les corvées, les redevances, les droits seigneuriaux, etc., etc. Tous les membres de la confrérie s'engagèrent à verser un demi-batz [1] par semaine dans une caisse commune. Les cotisations étaient destinées à payer les messagers chargés de porter des missives aux paysans de l'Allemagne pour les engager à se soulever également [2]. En effet, des lettres secrètes

une guerre générale. Hubmayer y revint alors (fin d'octobre) parce que la présence des volontaires zurichois lui faisait préférer le séjour de Waldshut à celui de Schaffhouse. D'après un acte contemporain déposé aux archives de Stuttgard, « il fut reçu au bruit du tambour, au son des cors et des trompes, avec autant d'éclat que s'il eût été l'empereur en personne. » Toutefois les Zurichois ne restèrent pas longtemps à Waldshut et les cantons suisses partisans de la réforme retirèrent leur protection à cette ville et à Hubmayer, lorsque ce dernier, peu après son retour, eut commencé à se prononcer pour la doctrine des anabaptistes, dont Zwingle était l'adversaire déclaré.

[1] Petite pièce de monnaie.

[2] Schreiber, op. cit., p. 12, d'après la chronique manuscrite de Villingen.

furent envoyées de tous les côtés à la fois [1]. Elles portaient en substance : « Que le moment était venu de ne plus reconnaître d'autre chef que l'Empereur, — à condition, toutefois, qu'il ne s'opposerait pas au mouvement actuel ; — de détruire les couvents, puis les châteaux, et de s'affranchir de l'autorité ecclésiastique. »

Les princes, seigneurs et villes de la ligue de Souabe, chargés de veiller au maintien de la paix publique, députèrent vers les insurgés le comte Guillaume de Furstemberg [2], qui devait chercher à les calmer. Ses démarches n'eurent aucun succès.

L'archiduc Ferdinand d'Autriche intervint à son tour, en sa qualité de suzerain du comte de Lupfen. Il fit signifier aux paysans de se tenir tranquilles et de soumettre leurs plaintes à une commission qu'il instituerait *ad hoc* à Radolfzell.

La commission se réunit ; personne n'y parut de la part des Rustauds ; — les rassemblements continuèrent.

L'archiduc et plusieurs des membres de la ligue de Souabe commencèrent à faire à leur tour quelques faibles armements ; ils écrivirent aussi aux Suisses pour les sommer de ne point soutenir les rebelles. Les cantons s'engagèrent à demeurer étrangers à la querelle.

Cependant, un bon nombre de paysans de la Forêt-

[1] Zimmermann. *Ibid.*, p. 16, d'après la chronique de Villingen.

[2] Tous les auteurs précédemment cités.

Noire avaient grossi la troupe commandée par Hans Müller de Bulgenbach.

Elle se mit en mouvement, traversa le territoire de la ville d'Urach et la vallée de la Breg, et fut renforcée par des hommes du Hegau, des terres de l'abbé de Reichenau et de l'évêché de Constance. Les insurgés s'élevaient alors à 3,500, armés, les uns d'escopettes et d'arbalètes, les autres de faux, de fourches et de bâtons ferrés ; — craignant d'être surpris, ils se postèrent sur une hauteur entre Ewatingen et Reitheim.

Sur ces entrefaites, la ville de Schaffhouse, inquiète pour ses propriétés situées dans le landgraviat de Stühlingen, offrit sa médiation aux parties intéressées. Elle fut acceptée de part et d'autre.

L'archiduc Ferdinand autorisa le grand-écuyer tranchant de l'Empire, Georges de Waldbourg, à négocier avec les paysans : il devait écouter leurs plaintes et les soumettre au tribunal (Landgericht) de Stockach, qui prononcerait son jugement après un mûr examen.

Waldbourg réunit quelques troupes, occupa la ville d'Engen, de crainte que les insurgés ne s'en emparassent, fit quelques concessions et quelque menaces, et réussit de la sorte à étouffer plusieurs soulèvements partiels. Mais au lieu d'attendre le jugement, les paysans se révoltèrent de nouveau au bout de quelques jours. Des désordres recommencèrent en divers lieux accompagnés des symptômes les plus alarmants.

CHAPITRE II.

Soulèvement en Souabe. — Caractère de l'insurrection.

La révolte éclata le 1er janvier 1525 parmi les sujets de l'abbaye de Kempten, en Allgau, et se manifesta dès le premier jour avec tous les caractères d'une guerre produite par le fanatisme religieux.

L'insurrection avait été préparée par Matthias Waibel, curé du voisinage qui s'était lancé à corps perdu dans le parti des novateurs. Cet homme semblait avoir pris à tâche de tonner du haut de la chaire contre le clergé et l'Église catholique ; plus il était devenu mordant et acerbe, plus aussi la foule était accourue à ses sermons.

Dociles à ses leçons, les sujets du prince-abbé se réunirent tumultueusement et refusèrent d'acquitter à l'avenir certaines charges et redevances auxquelles ils étaient tenus de temps immémorial. L'abbé Sébastien de Breitenstein porta des plaintes à la commission de la ligue de Souabe réunie à Ulm, et demanda des secours pour faire rentrer ses vassaux dans le devoir. La commission se contenta d'envoyer dans le district de Kempten quelques députés chargés d'arranger les différents ; ils n'arrivèrent à aucun résultat.

Dans ce même moment les environs de la ville d'Ulm s'insurgeaient, l'Allgau se soulevait à la voix des prédicants, les désordres recommençaient dans le Hegau,

les paysans de la Forêt-Noire se réunissaient par grandes troupes, des rassemblements se formaient auprès du lac de Constance, et les vassaux de l'évêque d'Augsbourg et de plusieurs seigneurs laïques et ecclésiastiques se disposaient à prendre les armes [1].

Les forces réunies de la ligue de Souabe eussent suffi encore pour prévenir et pour écraser promptement la rébellion; mais comme de coutume elle montrait beaucoup de lenteur et d'irrésolution. Ceux de ses membres qui ne voyaient pas leurs intérêts directs et personnels compromis ou menacés, ne se hâtaient pas de mettre leurs contingents sur le pied de guerre; les petits étaient jaloux des grands et se plaignaient de supporter les charges de la ligue et de n'avoir qu'une part minime à ses avantages; de plus, les princes et les villes qui inclinaient vers les nouvelles doctrines étaient disposés à favoriser tous les ennemis des gouvernements ecclésiastiques et de l'Église; ils éprouvaient une sorte de penchant secret pour les Rustauds, qui se révoltaient en invoquant le *pur Évangile*. Placés entre la vérité catholique et les conséquences extrêmes des principes posés par la réforme, entre la soumission à l'autorité légitime et la révolte, ces membres de la ligue redoutaient assuré-

[1] Sartorius, loc. cit.
Zimmermann, t. II, p. 123 et seq.
Leodius, op. cit., p. 287.
Gnodalius, op. cit., liv. I, p. 132.
Sleidan, liv. IV, p. 112.
Crinitus, op. cit., ch. I, p. 237.

ment le développement que pouvait prendre le soulèvement des campagnes; mais ils partageaient aussi en partie les vœux et les haines des rebelles, et ne pouvaient se résoudre encore à se prononcer franchement contre eux. La position de la ligue de Souabe était donc flottante et indécise; ses craintes la poussaient à l'action, de déplorables sympathies la travaillaient en sens opposé; de là ses lenteurs, ses tergiversations et ses interminables négociations; de là le manque d'ensemble et d'entente lorsqu'il eût fallu entrer énergiquement en campagne [1]. Les paysans de la contrée profitèrent des hésitations du pouvoir pour s'organiser; ils se divisèrent en quatre grandes troupes, qui étendaient au loin leurs ramifications.

La première de ces troupes, désignée sous le nom de *Baltringer Hauffen*, ou de corps du drapeau rouge (Von rothen Fæhnlein), était composée originairement des paysans des seigneuries ecclésiastiques et laïques situées entre Kempten, Biberach et Ulm. Elle s'était réunie, grâce à l'activité d'Ulrich Schmid, maréchal-ferrant à Sulmingen près d'Ulm. Cet homme, doué d'une grande facilité d'élocution, très-rusé et haineux, et admirateur enthousiaste de la réforme, avait initié à ses plans une vingtaine de mécontents, réunis le 29 janvier à l'auberge du village de Baltringen; ses premiers partisans lui en amenèrent soixante autres, le

[1] Chron. Pappenh., t. I, p. 182.

2 février. A partir de ce moment, des conciliabules journaliers eurent lieu non-seulement à Baltringen, mais encore dans plusieurs villages environnants. Dès le 9 février, 2,000 paysans étaient rassemblés à Leipheim, entre Biberach et Ulm; ils établirent un camp au milieu duquel flottait un drapeau rouge et fondèrent une confrérie dans laquelle on se faisait admettre en payant deux creuzers. Leur but hautement avoué était de s'affranchir de tout droit et impôt, de tout service et charge, de jouir de la liberté absolue des enfants de Dieu et de restaurer le *pur Evangile*. Vers le 15 février, la troupe comptait déjà 12,000 hommes. La petite bourgeoisie de Biberach lui avait député deux boulangers pour lui promettre qu'avant trois jours révolus les *messieurs* de la ville auraient été jetés par-dessus les murs. Ulrich Schmid était l'âme et l'orateur de ce corps; mais il élut en qualité de capitaine-général Jean Wanner de Warthausen. Les paysans du Ried et des bords de l'Iller vinrent successivement s'y réunir.

La seconde horde était celle de l'Allgau supérieur ou méridional (*Ober Allgauer Hauffen*). Les pâtres de la partie montueuse de l'Allgau voisine des Alpes se soulevèrent les premiers; ceux des environs de Tettnang, Raithenau et Langenargen, et les sujets du comte de Monfort, établirent un camp vers la fin du mois de février, au nombre d'environ 7,000. L'agitation augmentait aussi dans le petit pays de Kempten. Le 26 février, le tocsin réunissait sa population; les

paysans, formant divers groupes, se rendirent successivement à Dittmansried, Raithenau et Luibas. Un bon nombre de vassaux de l'évêché d'Augsbourg et de la ville de Kempten se joignirent à eux. Les différentes corporations de ce dernier endroit étaient dans une très-grande fermentation et organisaient des rassemblements tumultueux; comme les paysans, elles demandaient à être affranchies des impôts que l'on payait à l'abbaye; en outre elles se plaignaient de la magistrature urbaine et exigeaient qu'on leur donnât des prédicants luthériens. Le prince-abbé prit en vain un ton menaçant envers ses vassaux soulevés. Ils avaient le sentiment de leur force, déclarèrent péremptoirement qu'ils ne renonceraient à aucune de leurs prétentions et se réunirent à la troupe de l'Ober-Allgau; celle-ci reconnut en qualité de capitaines les nommés Knopf (de Luibas), Benchling, Walther Bach, Pierre Miller, etc. Ces chefs, accompagnés de députés de toutes les communes de la contrée, tinrent une assemblée à Kempten, et il fut décidé que les pays environnants seraient sommés et forcés, s'il en était besoin, d'entrer dans leur confédération.

La ville de Füssen, dépendante du chapitre d'Augsbourg, se trouvait sur les derrières de la troupe de l'Allgau supérieur. Les insurgés lui adressèrent une lettre pour l'engager à s'associer à leur entreprise, qu'ils qualifiaient de *juste, divine et conforme à la parole de Dieu et à l'Évangile*. Les magistrats du lieu se bornèrent à faire une réponse évasive conçue en

termes généraux, et ne se mirent pas en rapport avec les Rustauds.

La même invitation avait été faite à Memmingen et à Kaufbeuren. Dans la première de ces deux villes, la bourgeoisie avait été fanatisée par le prédicant Schappeler; les autorités s'y étaient vues dans la nécessité de céder aux exigences de leurs propres paysans; les rebelles de l'Allgau y furent favorablement reçus, le 21 mars. On les accueillit également bien à Kaufbeuren, où ils avaient des intelligences et de nombreux amis parmi la petite bourgeoisie.

La troisième troupe, désignée sous le nom de *Seehaufen* (troupe du lac), formée par la population riveraine du lac de Constance, s'était réunie vers la fin de février. La première assemblée, tenue au bourg d'Ailingen, avait envoyé des messagers aux environs d'Immenstadt, de Salmansweiler, de Sernatingen et de Supplingen et dans le comté de Pfullendorf, pour exhorter les paysans à se joindre à elle. Le chef de cette troupe se nommait Jean Ziegelmüller d'Untertheuringen. Il établit son quartier-général à Bermatingen, se donna une garde et s'adjoignit un conseil composé des délégués de différents villages.

La quatrième troupe était celle du Bas-Allgau (*Unter Allgauer Haufen*). Les premiers de la contrée qui se soulevèrent furent les sujets d'Ochsenhausen, ceux du chevalier de Schellenberg et les vassaux de Zeil. Vers la mi-février, ils sommèrent les paysans de Georges de Waldbourg de se réunir à eux avant le

3 du mois de mars. Waldbourg avait toujours traité ses sujets avec une bienveillance paternelle, ses adversaires les plus acharnés ne peuvent lui refuser ce témoignage [1]; s'il eût été dans ses domaines au moment de la révolte, elle ne s'y fût point étendue, mais le service public le retenait ailleurs. Les insurgés se rendirent en masse, le 3 mars, à la petite ville de Wurzach, qui lui appartenait. Les habitants du lieu et de la contrée voisine, incapables de résister à des forces supérieures, cédèrent à la nécessité, et se joignirent à la troupe du Bas-Allgau, qui compta dès-lors 5,000 hommes. Cette horde se donna pour commandant un prêtre renégat nommé Greisel, plus connu sous la désignation de Pfaff Florian, et que Waldbourg avait nommé jadis curé d'Eichstetten, bourg dépendant de ses terres. Greisel, d'ailleurs, n'était point le seul de sa robe qui figurât parmi les rebelles, les différents corps d'insurgés avaient chacun leur prédicant; c'étaient d'anciens curés, des moines défroqués, en un mot l'écume et la honte du clergé catholique. Nous les verrons paraître successivement.

Ces renégats se mirent à la tête du sans-culottisme religieux et radical de la Souabe; grâce à leur activité, à leurs discours incendiaires, à leurs messagers et à leurs petits écrits, l'insurrection prit en peu de semaines de gigantesques proportions. Nous lui verrons gagner bientôt tout le sud et l'ouest de l'Allemagne,

1 Zimmermann, op. cit. — T. 11, p. 136.

elle s'étendra le long du Mein, du Rhin et du Danube, les paysans de l'Odenwald se soulèveront, la Franconie sera en feu, notamment aux environs de Wurzbourg et dans les possessions du chapitre de Mayence. Le grand-maître de l'ordre teutonique sera chassé de ses domaines, les comtes de Hohenlohe seront forcés de se joindre aux paysans; Rothenbourg et Heilbronn se déclareront pour eux. En même temps la révolte sévira en Alsace, dans le diocèse de Spyre, le Palatinat et le Rhingau. Mulhausen deviendra le point central d'un soulèvement plus dangereux encore, qui étendra ses ravages en Thuringe, en Hesse, et jusqu'à la chaîne du Harz. Vers le midi, les montagnards de Styrie, de l'évêché de Salzbourg et du Tyrol, jusqu'à la vallée de l'Adige, prendront les armes. L'esprit de vertige gagnera même la haute Autriche. Les seuls paysans de la Bavière resteront fidèles à leurs anciennes croyances, et se disposeront à repousser les bandes forcenées des ennemis de l'Église. La plus grande partie de la Saxe électorale demeurera étrangère au mouvement, grâce à l'appui que l'électeur prête à la réforme. La rébellion ne pénétrera pas non plus dans les contrées orientales où la population est d'origine slave, et dont les émissaires de Wittemberg n'entendent point la langue.

Le rôle que le clergé apostat joua dès le commencement de l'insurrection, imprime un cachet particulier à cette guerre, ainsi que nous le disions dans notre introduction.

Les autres éléments révolutionnaires qui contribuèrent au soulèvement des Rustauds se perdent et s'effacent tous devant celui-ci[1]; ils prennent sa couleur, ils adoptent son langage et n'apparaissent qu'en seconde ligne.

C'était en prêchant contre l'Eglise et son autorité qu'on faisait prendre les armes aux paysans, qui se donnaient à eux-mêmes les noms de *Troupe chrétienne* et *de Frères évangéliques* ; — dans le courant de cette lutte impie, toutes les violences exercées contre les personnes et les propriétés, le furent au nom de l'Evangile. Wittemberg était considéré par les rebelles [1] comme un point d'appui moral ; ils en invoquaient l'assistance et prétendaient en suivre les leçons et en exécuter les arrêts.

Plus l'insurrection s'étendait, et plus aussi les prédicants des divers corps de paysans devenaient véhéments dans leurs homélies quotidiennes. Au début, ils s'étaient bornés à tonner contre le clergé et les moines, bientôt ils n'épargnèrent pas plus les princes que les évêques, la noblesse que le clergé, et ils excitèrent la *confrérie chrétienne* à ne respecter le droit d'aucune des classes supérieures de la société, afin

[1] Sauf ceux de la Thuringe, dont l'insurrection forme un épisode séparé de la guerre des paysans. Ainsi que nous le verrons, le soulèvement de cette province eut lieu sous l'inspiration de Thomas Munzer, adversaire déclaré de Luther, et qui, lui aussi, se posait en fondateur et chef d'une nouvelle Église. Sans doute la révolte de la Thuringe est un produit du fanatisme religieux de l'époque comme celle du reste de l'Allemagne, mais elle ne rechercha jamais l'approbation de Wittemberg.

d'établir sur la terre l'*égalité parfaite au nom de la religion*.

La foule écoutait avec docilité des leçons qui s'accordaient avec ses sentiments, et s'empressait de les mettre en pratique. La perspective chimérique de la parfaite égalité la charmait, et les différentes troupes firent des règlements qui leur semblaient propres à en hâter l'établissement. Ainsi, on adopta d'enthousiasme une proposition portant, que tous les châteaux seraient démolis et qu'à l'avenir personne ne pourrait être mieux logé que les paysans. Ainsi, plusieurs corps d'insurgés proclamèrent que l'amour fraternel et la charité chrétienne exigeaient, soit la communauté des biens, soit leur partage égal entre tous; il y en eut d'autres encore qui déclarèrent, au nom de l'enseignement évangélique, les dettes, les redevances et les impôts supprimés. En quelques lieux on en vint à poser en principe qu'il fallait piller ou même assommer les gens riches « parce que toute plante qui n'avait point été plantée par le père céleste devait être extirpée; » — il fut question enfin de proclamer l'abolition de tout droit et de toute jurisprudence dans l'Empire, pour leur substituer le seul droit divin naturel.

L'Allemagne eût été perdue, si les Rustauds révoltés eussent agi d'après un plan uniforme et commun, si un chef puissant et énergique avait pu se mettre à la tête du mouvement, en diriger les forces, en faire en un mot une seule armée homogène, façonnée à la discipline et au maniement des armes, et à laquelle

son immense supériorité numérique eût dès-lors assuré la victoire. Loin de là, les différentes hordes, quoique armées pour la même cause, ne formaient que des bandes séparées, entre lesquelles il n'y avait aucun lien de subordination, et dont les commandants étaient indépendants les uns des autres.

Les divisions de la troupe de l'Ober-Allgau firent, il est vrai, une sorte de règlement qui fut adopté aussi par les trois autres corps d'armées principaux ; — mais ce règlement n'était pas relatif aux plans d'opération des forces insurgées, c'était plutôt une sorte de manifeste exposant l'esprit et les projets politiques des Rustauds. Il se bornait à adopter des mesures pour obliger les communes et les nobles des pays soulevés à se joindre à la soi-disant confrérie chrétienne, ou au moins à ne rien entreprendre contre elle, et pour forcer les membres du clergé fidèle à quitter leurs ouailles et à faire place partout aux prédicants de la nouvelle doctrine. La suite de cette pièce portait en substance : Que chaque troupe aurait un commandant assisté de quatre conseillers, siégeant en permanence au quartier-général, et qui pourrait, en cas de nécessité, s'entendre avec les chefs des autres corps d'armée.

Le décret fut promulgué et adopté le 7 mars, et les quatre grandes troupes d'insurgés conclurent entre elles une alliance défensive et offensive, sans se soumettre cependant à une autorité commune et suprême. Les paysans se retirèrent alors dans leurs communes respectives; mais les chefs et les conseillers demeu-

rèrent réunis aux quartiers-généraux, désignés ainsi qu'il suit : pour la troupe de Baltringen, le Ried, près Biberach ; — Luibas pour les hommes de l'Allgau supérieur ; — Raithenau pour ceux de l'Allgau inférieur ; — enfin Bermatingen pour la troupe du Lac. — Mais, outre les quartiers-généraux, chaque commune, membre de la confrérie, eut dès-lors son lieu de rassemblement particulier et fut placée sous la direction d'un capitaine local, assisté de quelques conseillers. Les paysans désignèrent aussi des arbitres chargés de terminer les différends qui pourraient s'élever entre eux, et convinrent de ne plus recourir aux tribunaux ordinaires. Il fut enjoint aux capitaines des diverses communes de réunir de temps en temps leurs hommes, et l'on publia qu'au premier appel de la grosse cloche des églises et des chapelles, chacun serait tenu de se rendre, muni de ses armes, au quartier-général de la troupe dont il faisait partie.

CHAPITRE III.

Attitude de la ligue de Souabe. — Georges de Waldbourg. — Mesures prises par les insurgés. — Les 12 articles des paysans. — Leurs premières hostilités.

La position était devenue fort grave, on a pu s'en convaincre par les détails contenus dans le chapitre qui précède.

L'Allemagne demeurait encore désarmée en face du danger qui la menaçait. L'hérésie avait lancé dans l'Empire le plus terrible des dissolvants, elle avait brisé l'unité de forces et d'intentions qui seule eût été capable d'opposer une digue puissante au torrent révolutionnaire. Aucune mesure commune et énergique n'avait été adoptée. Les princes qui avaient apostasié prenaient quelques vaines précautions pour empêcher la révolte de pénétrer dans leurs états; mais ils désiraient qu'elle continuât à sévir ailleurs, qu'elle détruisît les puissances catholiques et surtout qu'elle anéantît l'autorité spirituelle. Un égoïsme froid et mesquin régnait dans la plupart des pays allemands, on ne songeait plus aux besoins et aux intérêts de l'Empire considéré dans son ensemble, et les ennemis de l'Eglise pensaient, alors comme aujourd'hui, que l'on peut être à la fois révolutionnaire au spirituel, et conservateur au temporel.

La ligue de Souabe, atteinte aussi de l'atonie générale, se bornait à négocier. Les différents corps de

paysans avaient adressé à la commission permanente siégeant à Ulm, un écrit par lequel ils demandaient *qu'on leur fît les concessions conformes au droit divin et au pur Evangile.* Ils protestaient d'ailleurs qu'ils n'avaient aucune intention hostile. La commission leur avait envoyé des députés; — d'interminables pourparlers s'en étaient suivis, des arbitres avaient été désignés de part et d'autre; mais malgré les allées et les venues, les conférences, les propositions et les promesses, jamais on n'était parvenu à s'entendre [1]; — le simple bon sens eût suffi pour faire prévoir à chacun l'inutilité de semblables démarches.

Cependant l'archiduc Ferdinand, effrayé des progrès de la rébellion, comprit le premier que les ménagements n'étaient plus de saison et qu'il fallait agir. Il ordonna aux membres de la ligue de réunir leurs forces, et nomma commandant en chef de l'expédition qui devait marcher contre les paysans, le grand écuyer tranchant George de Waldbourg, dont nous avons parlé déjà, et que les historiens allemands désignent indifféremment sous son nom et sous celui de *Truchsess*, d'après la charge qu'il remplissait. On lui adjoignit en qualité de seconds et de conseillers les seigneurs de Geroldseck et Rodolphe d'Ehingen [2].

Ferdinand n'eut pas pu faire un choix plus heureux. George de Waldbourg était un de ces hommes

[1] Actes tirés des archives de Stuttgard et des protocoles d'Ulm, cités par Zimmermann. — Op. cit. T. II, p. 149 et seq.

[2] Tous les auteurs cités.

que la Providence donne au monde pour sauver les nations et les empires dans les temps de grandes crises. Les historiens protestants, cédant aux instincts de la haine religieuse et de la jalousie, se sont évertués à faire du noble Truchsess, du sauveur de leur patrie, un fanatique sanguinaire et froidement cruel. Le parti révolutionnaire dont il a brisé les espérances et détruit le pouvoir pour plusieurs siècles, a cherché à s'en venger en le calomniant. — George était resté pur de toute contagion, dans un moment où tant de hauts et puissants seigneurs favorisaient la réforme et aspiraient à s'enrichir aux dépens de l'Eglise. Pieux et fervent, homme de guerre et d'expérience, et d'une bravoure extrême, il était tout disposé à tirer l'épée pour la cause de la catholicité et de son souverain. La chronique de Pappenheim nous apprend qu'il avait été élevé dans la crainte de Dieu, à la cour de son oncle maternel, l'évêque d'Augsbourg, comte de Zollern, et qu'en l'année 1517 il avait fait un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il était entré de bonne heure au service de l'empereur et de plusieurs princes, et avait fait preuve de talents militaires très-remarquables.

Les écrivains qui reprochent à George Truchsess sa dureté, son inflexibilité, sont obligés d'avouer, — ainsi que nous le disions au chapitre précédent, — que toujours il avait traité ses vassaux avec beaucoup d'humanité, et qu'il gouvernait ses domaines d'une façon toute paternelle.

Quant aux actes accomplis durant la guerre des Rustauds, et au sujet desquels on s'est efforcé de noircir la réputation du seigneur de Waldbourg, il importe de ne pas oublier, qu'à la suite des excès inouïs et des atroces forfaits commis par les paysans, les troupes se livrèrent parfois à de cruelles représailles qui ne peuvent être imputées à leurs chefs. D'ailleurs, lorsque l'existence même de la société, de la religion, de tous les principes d'ordre et de justice était en question, il fallait opposer une énergie à toute épreuve aux passions furieuses des démagogues, pour sauver encore l'Allemagne. Les forces sur lesquelles Waldbourg pouvait véritablement compter, quand la ligue de Souabe eut enfin réuni ses divers contingents, après d'interminables lenteurs, se réduisaient à 2,000 cavaliers fournis par l'ancienne chevalerie; les lansquenets et les mercenaires constituaient une troupe toujours disposée à la mutinerie et prête à se vendre au plus offrant; nous en citerons de nombreuses preuves dans cette histoire.

Il était nécessaire, par conséquent, que George suppléât au nombre par la promptitude et la puissance de son action et de ses mouvements. Constamment entouré d'ennemis, il ne put jamais se faire jour qu'en frappant des coups décisifs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; la lenteur, les demi-mesures eussent anéanti à jamais la cause de l'ordre dans l'Empire; une vigueur inflexible pouvait seule écraser la révolte, effrayer les insurgés, empêcher l'anarchie de s'éterni-

ser, prévenir ainsi les derniers malheurs et la dissolution même de la société. Cependant, malgré les ordres de l'archiduc et l'activité de George Truchsess, la ligue de Souabe ne se pressait pas encore de réunir ses contingents et continuait à temporiser. Cette lenteur inqualifiable donnait aux insurgés le temps de s'organiser. — Outre les prédicants qui mettaient une activité prodigieuse à attiser le feu de la révolte, quelques démagogues laïques commençaient aussi à exercer une certaine influence sur les masses. — Capables de tenir la plume, ces hommes rédigeaient les manifestes, s'efforçaient de donner à l'insurrection une forme déterminée, et d'établir les premières bases de la constitution nouvelle qu'ils prétendaient imposer à l'Empire. Leurs publications se distinguent de celles de Luther et Hutten par une certaine apparence de modération dans la forme; on n'y trouve point les expressions ordurières et les excitations à la cruauté qui fourmillent dans les écrits du réformateur et du commensal de François de Sikingen.

Parmi toutes les publications de ce temps, la plus célèbre est incontestablement celle connue sous le nom des *douze articles*. Issue de la Souabe supérieure, elle courut toute l'Allemagne; partout les paysans la reçurent avec enthousiasme, la considérèrent comme une sorte d'écrit symbolique. Jusqu'alors la masse des rebelles n'avait pas trop su elle-même ce qu'elle voulait; les douze articles devinrent leur signe de ralliement, ils exigèrent que chacun en jurât l'observa-

tion [1]. On ne sait pas même positivement quel fut l'auteur de ce manifeste, la plupart des écrivains l'attribuent soit à Jean Heuglin, soit à Schappler, le prédicant de Memmingen. Quoi qu'il en soit, la forme de cette pièce curieuse et les indications de passages bibliques cités en marge, souvent à tort et à travers, prouvent qu'elle émane d'un homme imbu des principes des novateurs. Elle se distingue d'ailleurs par un ton doucereux, et par une sorte de naïveté affectée, de simplicité candide, et de fausse bonhomie, qui trompent au premier aperçu. Elle vise à imiter les allures de la faiblesse injustement opprimée, se bornant à réclamer humblement ses droits. Les douze articles sont précédés d'une sorte de préambule, dans lequel on trouve presque à chaque ligne de frappants exemples de cette profonde hypocrisie, de cette fausseté réfléchie, si familière aux hérésiarques dans leurs attaques contre l'Eglise et la société ; il brille encore par le mépris le plus inconcevable, le plus effronté, des lois naturelles de la logique et du raisonnement. Le rôle important que cet écrit a joué dans la guerre des Rustauds nous oblige à le donner ici en note, dans toute son étendue [2].

[1] Leodius. — Op. cit., p. 287 *bis*.

[2] Le voici. « Paix et grâce au lecteur chrétien par Jésus-Christ. » Beaucoup d'antichrétiens méprisent actuellement l'Évangile à propos du rassemblement des paysans. Les fruits du nouvel Évangile, disent-ils, sont : la désobéissance, le soulèvement général, la révolte, les réunions violentes, la volonté de réformer, de détruire, ou même d'assommer toute autorité spirituelle et temporelle. A ceux qui pro-

Le lecteur comprendra, en parcourant le préambule, ce produit absurde du fanatisme le plus aveugle, qu'aucune démonstration, qu'aucune parole sensée, n'étaient capables de dissiper un semblable obscur-

noncent ces jugements blasphématoires, nous répondons par les articles qu'on lira ci-dessous : 1° afin de laver la parole divine de l'injure qu'on lui a faite ; 2° pour excuser chrétiennement la désobéissance et même la révolte des paysans. — Et d'abord l'Évangile ne saurait être une cause de révolte ou d'insurrection, car il est la parole du Christ, du Messie annoncé ; et cette parole vivante n'enseigne que la charité, la paix, la patience et l'union, de sorte que tous ceux qui y sont fidèles sont aimants, pacifiques, patients et unis entre eux. — (Par conséquent eût-on pu répondre à l'auteur de la pièce et à tous les novateurs, une doctrine qui pousse à la haine, au désordre et à la révolte, ne peut rien avoir de commun avec l'Évangile de notre Seigneur.) — Or, ajoute le préambule, tous les articles des paysans, — on le verra ci-après, — ont pour but de faire prêcher l'Évangile et d'engager chacun à vivre d'une manière conforme à ses enseignements, — (et c'est sans doute pour atteindre cette fin louable qu'on les excitait à assommer les prêtres et les moines, et à se laver les mains dans leur sang, à piller les églises et à brûler les couvents.) — « Comment donc les antichrétiens osent-ils affirmer que l'Évangile est une cause de désordre et de révolte? — (Mais plutôt comment la troupe des rebelles ose-t-elle affirmer qu'elle agit au nom de l'Évangile?) — L'Évangile n'est point cause de l'opposition que ses ennemis, les antichrétiens, font à nos justes demandes. Cette opposition vient du diable, le plus dangereux adversaire de la bonne nouvelle ; il excite les siens à l'incrédulité, afin de faire supprimer la parole de Dieu qui enseigne l'amour, la paix et l'union. Et en second lieu il est clair que les paysans qui, dans leurs articles, demandent à vivre conformément à cet Évangile, et à ce qu'il leur soit enseigné, ne peuvent être qualifiés de désobéissants et de rebelles. Et si Dieu veut exaucer la fervente prière qu'ils lui adressent de les laisser vivre conformément à sa parole, qui osera blâmer cette sainte volonté, la juger ou s'y opposer? Le Seigneur a écouté les enfants d'Israël lorsqu'ils criaient vers lui, il les a délivrés de la puissance de Pharaon; il peut aujourd'hui encore délivrer les siens, et il les délivrera promptement. Ainsi donc, ô chrétien, lis attentivement les articles suivants et juge ensuite :

cissement de toutes les facultés intellectuelles. Il en concluera simplement que l'homme, lorsqu'il se sépare violemment de l'Eglise, source de la vie, de la vérité et de toute bonne science, perd en même temps la

ART. 1er. D'abord voici notre humble requête, notre volonté et notre opinion. Nous exigeons qu'à l'avenir chaque commune ait le droit de choisir son pasteur (I. Thimot. 3), et de le destituer s'il ne se conduit pas convenablement (Tit. I.). Ce pasteur nous prêchera l'Évangile purement et clairement, sans y ajouter aucune ordonnance d'invention humaine (Actes 14). Car si on nous annonce la vraie foi, nous aurons occasion de demander à Dieu de nous accorder sa grâce, afin qu'il nous confirme dans cette foi vivante (V. Moïse, 17; II. Moïse, 31). Autrement nous restons des hommes de chair et de sang, ce qui nous serait très-dommageable (V. Moïse; X. Jean, 6), car l'Écriture nous enseigne que nous n'arrivons à Dieu que par la vraie foi, et que sa miséricorde seule peut nous rendre bienheureux (Gal. I). Donc nous avons besoin des pasteurs que nous demandons, et notre requête est fondée sur l'Écriture.

ART. 2. La dîme a été établie dans l'ancien Testament, et le nouveau a tout accompli. Cependant nous consentons à payer la dîme du blé, mais nous voulons la donner comme il convient, c'est-à-dire à Dieu, pour être distribuée aux siens (Ép. aux Hébreux, ps. 109), et avant tout au pasteur qui nous prêchera purement la parole divine. Nous voulons que cette dîme soit recueillie par les prévôts des églises choisis par les communes, et qu'on donne au pasteur élu comme il a été dit ci-dessus, ce qui, au jugement de la commune, est nécessaire à son entretien convenable et à celui des siens. Ce qui restera sera partagé équitablement et d'après l'avis de la commune aux pauvres du lieu (V. Moïse, 26; I. Timot. 5; Matth. 10; Cor. 9). Et ce qui restera après ce partage sera mis en réserve afin qu'en cas de guerre on puisse faire face aux nécessités du pays, sans imposer de contributions aux pauvres. Et si un ou plusieurs villages ont vendu leurs dîmes en cas de nécessité, nous nous arrangerons avec ceux auxquels ils les ont vendues pour les racheter avec le temps (Luc, 6; Matth., 5). Quant à ceux au contraire, dont les ancêtres se sont emparés des droits de dîmes dans les villages sans les acheter, nous ne leur devons rien et ne voulons rien leur donner, et nous emploierons ces dîmes, ainsi qu'il a été dit, à entretenir nos pasteurs élus par nous, ou à soulager les pauvres, comme le veut l'Écriture-Sainte. —

faculté de raisonner, de tirer des conclusions et de juger. Mais il remarquera que cet aveuglement si complet pour les choses d'un ordre plus relevé, n'a pas empêché les auteurs des articles de les rédiger avec beaucoup de

Quant à la petite dîme, nous ne voulons la donner à aucune autorité ecclésiastique ou laïque, car le Seigneur Dieu a donné les animaux à l'homme sans conditions, ainsi que nous l'apprend la Genèse (I. Moïse, 1). Nous regardons par conséquent la petite dîme comme une invention humaine inconvenante, et nous avons la volonté de ne plus jamais la payer.

Art. 3. Troisièmement, jusqu'à présent il a été de coutume de nous considérer comme serfs ou propriété d'autrui (Eygen Leut). Ceci est déplorable, car le Christ nous a tous rachetés en répandant son précieux sang (Isaïe, 53; I. Pierre, 1 ; I. Cor., 7 ; Rom., 13), — le pâtre comme le grand, il n'a excepté personne. Ainsi, l'Écriture nous apprend que nous sommes libres, et nous voulons l'être (Sagesse, 6 ; I. Pierre, 2). Mais Dieu ne nous enseigne pas à n'avoir point d'autorités ; nous devons vivre d'après des lois et non pas suivant les désirs de la chair (V. Moïse, 6 ; Matth., 4) ; nous devons aimer Dieu comme notre Seigneur, nous devons reconnaître un frère dans le prochain, faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, ainsi que le Seigneur nous l'a enseigné dans la dernière cène (Luc, 4, 6 ; Matth., 5 ; Jean, 13) ; nous devons vivre conformément à cette loi qui ne nous apprend pas à désobéir à l'autorité, mais à nous humilier vis-à-vis d'elle et de tout le monde (Rom., 13). Donc nous obéirons volontiers à l'autorité élue, ou établie par Dieu (Actes, 5), dans tout ce qu'elle nous ordonnera de convenable et de chrétien, et certainement vous nous affranchirez du servage en notre qualité de vrais chrétiens, ou vous nous prouverez par l'Évangile que nous sommes serfs.

Art. 4. Quatrièmement, il a été d'usage jusqu'à présent qu'aucun pauvre homme ne puisse prendre de bêtes fauves, de gibier, d'oiseaux, ni de poissons dans les eaux courantes. Ceci nous semble tout-à-fait inconvenant et antifraternel, égoïste et contraire à la parole de Dieu. Dans beaucoup d'endroits même, l'autorité nous force à supporter le grand dommage que nous cause le gibier ; on exige que nous nous taisions lorsque des bêtes sans raison dévorent inutilement les biens de la terre que le Seigneur fait pousser pour les hommes. Ces choses sont contraires à l'amour de Dieu et du pro-

finesse, et d'être très clairvoyants à l'endroit de leurs intérêts. Le but principal des auteurs de la pièce était de procurer une entière liberté d'action à la nouvelle doctrine, de se mettre à même

chain. Car lorsque le Seigneur créa l'homme, il lui a donné puissance sur tous les animaux de la terre, sur les oiseaux de l'air et les poissons de l'eau (I. Moïse; actes, 19; 1. Tim., 4; I. Cor., 10; Coloss., 2). — Ainsi nous demandons le droit de pêche pour les communes; si cependant un individu peut prouver par titres suffisants qu'il a acheté un cours d'eau avec ce droit, nous ne demandons pas de le lui enlever de force, et nous userons des ménagements chrétiens qu'exige la charité fraternelle.

Art. 5. Cinquièmement, nous avons à faire des plaintes relativement au bois. Car les seigneurs se sont appropriés toutes les forêts; et quand un pauvre homme a besoin de bois, il faut qu'il l'achète au double de sa valeur. Ici nous croyons qu'il faut distinguer : les forêts possédées par des ecclésiastiques ou laïques qui ne les ont point achetées doivent retourner aux communes, et celles-ci laisseront prendre gratis à chacun de leurs membres le bois de chauffage nécessaire. On permettra de même à chacun de prendre le bois de construction dont il aura besoin, mais sous la surveillance des personnes que la commune élira pour cela. Quant à ceux qui auront honnêtement acheté des forêts, l'on s'arrangera chrétiennement et fraternellement avec eux. — Pour ce qui est de ceux qui auront acheté des forêts d'un tiers qui s'en était emparé, on s'arrangera aussi avec eux après examen et conformément aux préceptes de la charité fraternelle et de l'Écriture-Sainte.

Art. 6. Sixièmement, nous sommes accablés de services qui augmentent de jour en jour. Nous demandons que l'on ne nous traite plus aussi durement, que l'on nous soit favorable et que l'on ne nous oblige pas à d'autres services que ceux auxquels nos parents ont été tenus. Le tout conformément à la parole de Dieu (II. Rom., 10).

Art. 7. Septièmement, nous ne voulons pas qu'à l'avenir les seigneurs puissent nous imposer de nouvelles charges; il faut que le paysan possède aux conditions primitivement admises entre lui et le seigneur. Ce dernier ne doit pas avoir le droit d'en exiger de nouveaux services gratuits (Luc, 3; Thess. 6), car il faut que le paysan use et jouisse de son bien tranquillement et sans sujets de plaintes. Mais si le seigneur a besoin d'un service, il est du devoir du paysan d'être

de fonder ce qu'ils nommaient leur Église et de s'en assurer à perpétuité la direction. L'article 1er était destiné à les faire arriver à ces fins. Les suivants doivent être considérés comme une première tentative

prêt à le lui rendre en temps opportun, lorsqu'il le peut sans inconvénient pour ses propres affaires et moyennant une rétribution convenable.

Art. 8. Notre huitième plainte est que beaucoup de paysans tiennent des biens qui ne peuvent point produire la redevance exigée, de sorte que ces paysans y perdent tout ce qu'ils possèdent et s'y ruinent. Nous demandons que les seigneurs fassent examiner la chose par des gens probes et honnêtes, et que les redevances soient baissées de telle sorte que le paysan ne travaille pas pour rien, car chaque ouvrier mérite son salaire (Matth. 10).

Art. 9. Neuvièmement, nous nous plaignons de la malice avec laquelle on innove en matière de justice ; on ne nous punit plus d'après nos actes, mais tantôt on traite les gens avec faveur, tantôt avec haine. Notre volonté est qu'on nous traite à l'avenir conformément aux dispositions de la vieille loi écrite et sans considération d'aucun genre (Isaïe, 10 ; Éphes., 6 ; Luc, 3 ; Jér., 16).

Art. 10. On s'est emparé, qui de prés, qui de champs, appartenant à des communes ; nous voulons les ravoir parmi les biens de la commune. Nous ne réclamons pas ce qui a été loyalement acheté ; quant à ce qui aurait été acheté frauduleusement, on s'arrangera fraternellement et suivant les circonstances avec les acquéreurs.

Art. 11. Quant à la coutume dite Todfall (impôt mortuaire), nous voulons qu'elle soit abolie, et nous ne souffrirons plus que ceux qui doivent protéger les veuves et les orphelins les dépouillent d'une manière infâme, contrairement aux lois de Dieu et de l'honneur, ainsi que cela se pratique en plusieurs manières; on nous écorche, on nous étrille, si on le pouvait on nous prendrait tout ; Dieu ne veut plus que cela soit, il faut que cette coutume demeure entièrement abolie, et qu'à l'avenir personne ne soit tenu de donner peu ni beaucoup en cas de décès (V. Moïse, 13 ; Matth. 8, 23 ; Isaïe, 10).

Conclusion. Douzièmement et pour conclure, nous disons : Que si un ou plusieurs des articles que nous venons de proposer n'étaient pas conformes à la parole de Dieu (ce que nous ne pensons pas), et que cela nous fut prouvé par l'Écriture, nous renoncerions à l'article ou aux articles en question. Et si dès à présent on consentait à l'ad-

de donner une forme nouvelle à la constitution de l'Empire et d'y organiser la société d'après l'interprétation des saintes écritures, interprétation dont les démagogues s'adjugeaient le monopole et qui eut fini par mettre entre leurs mains l'omnipotence au temporel tout aussi bien qu'au spirituel.

Au reste, les douze articles n'étaient, nous le répétons, qu'un essai ; leurs auteurs se réservaient formellement le droit d'étendre leur œuvre, et ils se reconnaissaient ainsi celui de disposer de l'avenir. Ils disaient aussi, à la vérité, que les dispositions déjà admises et trouvées postérieurement contraires à la sainte Ecriture, seraient de nouveau supprimées, mais comme l'interprétation de la Bible dépendait d'eux seuls, l'engagement n'avait en réalité aucune valeur.

Au reste, si le style modéré des articles avait pu faire naître des illusions sur les véritables desseins des paysans et de leurs chefs, un second manifeste, répandu à la même époque par les insurgés de la Forêt-Noire, exposait beaucoup plus clairement leurs intentions ; nous donnons encore ici la traduction de cette

mission d'articles qui plus tard seraient reconnus injustes, ils cesseraient au moment même d'être en vigueur. De même s'il existe encore des choses non mentionnées dans cet écrit et qui puissent être démontrées contraires à la parole de Dieu et à la charité envers le prochain, par l'Écriture-Sainte, nous nous les réservons pour agir conformément à l'enseignement chrétien. Nous prions Dieu le Seigneur de nous accorder ce que seul il peut nous donner. Que la paix du Christ soit avec nous tous. Amen.

pièce [1], qui est attribuée par quelques auteurs à la plume de Thomas Munzer, par d'autres à celle de Jean Muller de Bulgenbach [2].

[1] Tirée de archives de Fribourg par Schreiber (loc. cit.).

La voici : « Les seigneurs et les autorités laïques et ecclésiastiques imposent aux pauvres gens des villes et des campagnes, contrairement à la loi divine et à la justice, de lourds fardeaux qu'ils ne touchent pas eux-mêmes du petit doigt. Il s'ensuit que, si les pauvres gens ne veulent pas être réduits à la mendicité, avec les enfants de leurs enfants, ils ne doivent pas supporter davantage ces charges et ces fardeaux. Par conséquent, le but et l'intention de notre réunion chrétienne est de nous en affranchir avec l'aide de Dieu. Nous désirons que cela se fasse, s'il est possible, sans recourir à l'épée, sans effusion de sang, et au moyen d'une entente fraternelle sur toutes les choses d'utilité chrétienne et commune comprises dans les articles ci-joints.

« Nous vous prions donc amicalement et nous vous sommons et engageons fraternellement, vous tous qui lirez cet écrit, à vous réunir volontairement à notre confrérie chrétienne et à notre association pour travailler dans l'intérêt de tous, et pour faire refleurir et étendre sur la terre la charité fraternelle. Vous accomplirez ainsi la volonté de Dieu et ses décrets qui vous ordonnent de vous aimer les uns les autres. Mais si vous refusez, ce qu'à Dieu ne plaise, nous vous mettons au *ban séculier*, et nous vous déclarons par cette missive que vous y resterez jusqu'à ce que vous renonciez à vos projets, pour vous réunir de bonne grâce à notre association chrétienne.

1° « Or voici ce que signifie le Ban séculier (Weltlicher Bann) : Tous les membres de l'association chrétienne se sont engagés, par devoir et par honneur, à ne plus avoir rien de commun avec ceux qui refusent de se réunir à eux pour travailler dans l'intérêt chrétien général. Ils ne pourront plus manger, boire, se baigner, peindre, écrire, labourer, ni faucher avec eux ; ils empêcheront qu'on ne leur livre de la nourriture, de la boisson, de la viande, du blé, du sel, du bois ou quoique ce soit. Ils ne leur achèteront ni ne leur vendront à l'avenir, et ils les délaisseront comme des membres morts et coupés, comme des gens qui s'opposent à l'établissement de la paix publique et à l'exécution de ce qui est d'intérêt chrétien et général au lieu de chercher à y concourir. — De plus, les marchés, les foires, les bois, les pâturages et les eaux seront interdits à ceux qui auront encouru le Ban, et si l'un ou l'autre des membres de notre association n'obser-

Elle prouve que les Rustauds entendaient, à la façon de nos montagnards modernes, les grands mots de fraternité et de charité, qu'ils prodiguaient si emphatiquement dans leurs écrits. D'ailleurs, déjà avant la publication des deux actes qu'on vient de lire, les rebelles ne se bornaient plus à se réunir, à négocier et à parler, ils avaient commencé à agir et à dévaster les couvents et les châteaux, dans la contrée comprise entre Ulm et les sources du Danube. La fonte des vases sacrés, les trésors des églises et la location des biens communaux leur avaient procuré de l'argent [1]; ils comptaient trouver de nouvelles ressources dans la sécularisation des couvents et des chapitres.

vait pas cette ordonnance, il serait, par le fait exclu de la confrérie et frappé de la même sentence, et renvoyé parmi les opposants et les récalcitrants avec sa femme et ses enfants.

2° « Les châteaux, les couvents et les chapitres ayant donné naissance à la trahison, à la vioelnce et à la ruine, nous les déclarons immédiatement mis au ban séculier. Les nobles, les moines et les prêtres qui sortiront volontairement des châteaux, couvents et chapitres, pour aller habiter des maisons ordinaires comme les autres gens pieux, et qui voudront entrer dans notre association, y seront accueillis avec amitié, ainsi que leurs biens et leurs possessions, et on les laissera jouir honorablement de ce qui leur est dû et leur appartient conformément au droit divin.

3° « De plus, nous invitons très-amicalement tous ceux qui donnent asile aux ennemis de notre association chrétienne, qui les soutiennent et fournissent à leur entretien, de s'abstenir de faire désormais de semblables choses; leur déclarant qu'en cas de récidive nous les mettrons eux-mêmes au ban séculier, sans autre forme de procès. »

[1] Gnodalius, op. cit. L. I, p. 132.
Sleidan, p. 113.
Crinitus, ch. II, p. 237.
Zimmermann, t. II, p. 169.
Leodius, op. cit., p. 287.

En face de ce danger qui devenait de plus en plus imminent, la ligue de Souabe, au lieu de s'armer, continuait à recevoir à Ulm les envoyés des différents corps d'insurgés, et à essayer de les calmer par des propositions de traités et d'arbitrage. Personne ne secondant le zèle et l'ardeur de George Truchsess, il n'avait pu réunir qu'une faible troupe de cinq à six cents hommes.

Alors enfin un événement auquel on ne s'était point attendu, éclaira la ligue sur les dangers de sa position et sur la nécessité de ne plus perdre un instant. Cet événement sera raconté au chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Expédition du duc Ulric de Wurtemberg.

Ce fut une aventureuse expédition du duc Ulric de Wurtemberg qui fit sortir la ligue de Souabe de sa torpeur. Il nous faut remonter un peu plus haut et faire connaître ici les principaux détails de cet événement, si petit en lui-même, si important par ses résultats indirects.

Nous avons parlé du duc Ulrich de Wurtemberg dans notre introduction. On se rappelle que ce prince, destiné à devenir plus tard un des fondateurs de l'Eglise protestante en Allemagne, avait réussi, en 1514, à anéantir la dangereuse association du *pauvre Conrad*. Beaucoup de Wurtembergeois, exilés à cette occasion, avaient demandé en vain aux Suisses d'intercéder auprès du duc pour obtenir leur grâce. Ulric débarrassé de ses ennemis, reprit le cours de ses folies, de ses exactions et de ses prodigalités. Plusieurs de ses conseillers lui ayant fait quelques représentations à ce sujet, le duc de Wurtemberg, loin de tenir compte de leurs observations, devint le plus cruel et le plus impitoyable des tyrans.

Il fut mis au ban de l'Empire. Les ducs de Bavière et la noblesse de Franconie s'armèrent contre lui. Enfin il mit le comble à ses iniquités en violant la paix publique et en s'emparant de la ville libre de Reut-

lingen. Alors la ligue de Souabe le chassa de ses Etats, qui passèrent à la maison d'Autriche. Ceci eut lieu en l'année 1519.

Ulric se réfugia en Suisse, se fit, à force de belles promesses, des adhérents de ceux qu'il avait persécutés autrefois, et réussit à reconquérir son duché. Mais il en fut expulsé de nouveau par la ligue, qui le battit à Unterturckheim après une opiniâtre résistance.

Toutefois le prince fugitif ne renonça point à ses espérances. Il chercha à se faire des amis, à lever des troupes en Suisse, et à nouer secrètement des relations avec les mécontents du Wurtemberg. Exilé et errant, il s'était déclaré de bonne heure partisan fanatique des nouvelles doctrines. Maintenant l'insurrection des Rustauds semblait lui présenter une occasion favorable. Il lui était égal, ainsi qu'il le disait lui-même, de rentrer dans ses Etats avec l'assistance *de la bôtte ou avec celle du soulier*, c'est-à-dire par la noblesse ou par les habitants des campagnes, pourvu qu'il arrivât à ses fins, le reste lui importait peu[1].

Le docteur Jean Fuchs de Fuchstein, négociateur habile et actif, secondait Ulric avec un zèle extraordinaire; il avait contribué à soulever la Souabe dans l'intérêt de son maître. Le duc dépêcha cet homme au roi de France dans le nord de l'Italie. Fuschstein était porteur d'une lettre par laquelle Ul-

[1] Sattler, t II, N. 1524 et 1525. — La botte était alors la chaussure exclusive des nobles.

ric demandait à François 1er de lui avancer quinze mille couronnes, afin qu'il pût mettre son artillerie en état et réunir une armée pour reconquérir le Wurtemberg et en expulser les Autrichiens. — François reçut favorablement l'ambassadeur du prince dépossédé, et promit d'envoyer prochainement les secours réclamés.

Ulric de son côté ne perdait pas de temps, il avait réalisé des sommes considérables en engageant ses domaines d'outre-Rhin, aux villes de Bâle et de Soleure. Le fort de Hohentwiel, dans lequel il s'était jeté le 1er décembre 1524, était devenu le centre de ses opérations : le duc y avait réuni un matériel de guerre assez considérable ; et 15,000 Suisses, prêts à le rejoindre à son premier appel, s'étaient mis à sa solde.

Au mois de février, Ulrich, pressé d'agir et témoin de la fermentation excessive qui régnait parmi les paysans, envoya ses amis aux uns, alla visiter en personne les autres, et se trouva à une réunion de rebelles à Neukirch. Il leur représenta que, dépouillé de son patrimoine, il réclamait l'établissement du droit divin comme ils le réclamaient eux-mêmes, et leur promt, s'ils voulaient l'assister, de marcher avec eux contre leurs oppresseurs communs, de devenir un des leurs, d'adopter leurs plans et leurs manifestes, et de leur amener toutes ses forces et son artillerie [1].

[1] Gnodalius, liv. I, p. 132.
Leodius, op. et loc. cit., p. 287.
Crinitus, op. et loc. cit., ch. I, p. 237.

Ses propositions furent reçues en général avec plus de faveur qu'on n'eût pu s'y attendre. Déjà les habitants des campagnes avaient perdu le souvenir des anciens méfaits du prince; les Wurtembergeois regrettaient maintenant Ulrich, parce qu'il était issu de la maison qui les avait longtemps gouvernés; ils étaient portés pour lui, surtout parce qu'il protégeait la doctrine des novateurs qu'ils avaient eux-mêmes embrassée, et que persécutait le nouveau gouvernement. Vers la mi-février, Hans Muller de Bulgenbach, conclut avec le duc un traité secret, au nom des Hegauiens et des hommes de la Forêt-Noire. Quelques jours plus tard, 10 à 12,000 fantassins et 2 à 3,000 cavaliers étaient déjà réunis autour d'Ulrich. Alors, sans attendre l'arrivée des différentes troupes qui devaient grossir encore son armée, il se mit en mouvement et se rapprocha de la frontière du pays sur lequel il avait régné autrefois. Dix bonnes pièces d'artillerie le suivaient; il arriva le 26 février à Dotterhausen, près Balingen, et chargea un jeune valet d'armes de porter sa déclaration de guerre aux membres de la ligue de Souabe réunis à Ulm. — Ceux-ci reçurent la lettre, donnèrent cinq florins au messager; — par manière d'accusé de réception ils lui

Sleidan, liv. IV, p. 112.
Seckendorf, op. cit. L. II, sect. 3, § 3.
Pappenheim. Chron. B. I, p. 182 et seq.
Sartorius, op. cit., p. 94 et seq.
Zimmermann, t. II, p. 153 et seq.
Studien und Skizzen, p. 269.

coupèrent son habit en plusieurs endroits et le renvoyèrent sous bonne escorte à son maître. Toutefois ce défi mit un terme à leurs hésitations. En face d'un tel danger, il fut décidé que l'on agirait avec vigueur sans tarder davantage.

C'est ce que désirait George de Waldbourg depuis le moment où l'archiduc l'avait revêtu du commandement suprême des forces de la ligue. Bien qu'il n'eut pu réunir encore qu'un faible corps composé de 300 cavaliers et de 700 lansquenets, il se mit à la poursuite d'Ulrich. Il défit en route un renfort de Hégauiens qui allaient rejoindre le duc de Wurtemberg, leur tua 60 hommes et leur enleva leur étendard.

Le 28 février, Truchsess arriva sur la hauteur du Lochenstein, qui domine Balingen, et d'où il pouvait découvrir le camp d'Ulrich sans en être vu. Il aperçut une troupe composée de 3 à 400 Suisses et de paysans de la Forêt-Noire qui, après s'être concertés, allèrent prendre leur quartier pour la nuit au village de Weilheim, situé exactement au pied de la montagne.

George prit ses dispositions en conséquence; le 1er mars il descendit du Lochenstein à la tombée de la nuit. Le sentier était étroit et difficile, il fallait y marcher un à un. Le seigneur de Waldbourg et 50 cavaliers appartenant presque tous à la première noblesse de Souabe et de Franconie, venaient de déboucher dans la plaine, lorsque les Suisses et les hommes de la Forêt-Noire établis à Weilheim les aperçurent et vou-

lurent regagner le camp d'Ulrich; mais George voyant leur mouvement rangea aussitôt ses 50 hommes et attaqua l'ennemi avec une telle impétuosité, que malgré une défense vigoureuse, il franchit le fossé derrière lequel il s'était retranché, lui enleva ses drapeaux, tua 133 hommes et mit le reste en fuite. Les amis de Truchsess en furent quittes pour quelques blessures légères et pour la perte de 15 chevaux [1]. Cependant, le bruit du combat étant parvenu jusqu'au camp, le duc et ses alliés s'armèrent à la hâte et se mirent en marche. Truchsess, qui n'eut pu sans folie se mesurer avec une armée vingt fois plus nombreuse que la sienne, ne les attendit pas et se retira vers Ebingen. Au reste, cette escarmouche eut de fâcheuses conséquences pour Ulrich; plusieurs corps de Suisses et de paysans insurgés, découragés par ce début, quittèrent son parti dès le jour suivant. Cependant, il reçut en même temps des renforts considérables, et parvint à s'emparer de la petite ville de Balingen, où il laissa trois fortes pièces d'artillerie qui pouvaient gêner sa marche. De là il s'avança rapidement vers le cœur de ses anciens Etats; presque partout il trouva sympathie et bon accueil, en haine du gouvernement autrichien et de la religion catholique. On savait d'ailleurs que tandis qu'il avait fait ses levées en Suisse, il s'était engagé à doter son duché du *vrai et pur* Evangile, à détruire les couvents et les

[1] Zimmermann, t. II, p. 156. — Tiré des archives de Stuttgard.

chapitres, en un mot à adopter les dispositions des douze articles ; cette promesse lui attirait le concours des habitants des campagnes, fanatisés par les discours des prédicants ambulants. George de Waldbourg se porta de son côté vers Rottenbourg, sur le Neckre, tandis que Rodolphe d'Ehingen occupa Tubingue. Les forces de la ligue de Souabe commençaient enfin à se mettre en mouvement et à se réunir à Truchsess. Il était maintenant à la tête de 800 cavaliers environ et de 6 à 7000 fantassins ; mais il ne pouvait guère compter sur ces derniers, toujours disposés à la révolte et à l'insubordination. En effet, un acte de mutinerie de plusieurs corps d'infanterie ne permit pas à George de s'emparer de la place de Herrenberg, qui tomba au pouvoir d'Ulrich ; — Bœblingen, Sindelfingen et Leonberg se rendirent également à ce dernier. Mais le duc demeura à Sindelfingen du 6 au 8 mars, avec toute son armée, au lieu de profiter de ses avantages pour se rendre immédiatement maître de Stuttgard, sa capitale. Un riche et beau couvent, abondamment approvisionné en vin, en bière et en grains, se trouvait dans le faubourg de Sindelfingen ; c'était une tentation irrésistible pour les amateurs du pur Evangile ; ils y firent bombance pendant trois jours, et durant ce temps une foule de paysans vinrent encore grossir l'armée d'Ulrich.

La faute du duc exilé de Wurtemberg, n'échappa point aux yeux clairvoyants de George Truchsess. Les conseillers de la ligue de Souabe, présents au

quartier général, voulaient que l'on occupât Tubingue, Kirchheim, Schorndorff et Gœppingen, et que l'on y attendît de nouveaux renforts; George au contraire refusa d'éparpiller ses troupes et ordonna au comte Louis de Helfenstein de se renfermer immédiatement dans Stuttgard avec 1,600 fantassins, 600 cavaliers et une bonne artillerie.

La ville, quoique favorablement disposée pour le duc, n'était pas en état de résister à des forces aussi considérables; le comte de Helfenstein y entra sans rencontrer d'opposition et alla occuper l'appartement déjà préparé pour recevoir Ulrich. Ce dernier quitta Sindelfingen le jour suivant, 10 mars, traversa les montagnes, et mit le siége devant Stuttgard, dont il eut pu s'emparer l'avant-veille sans coup férir.

Ce siége durait depuis quatre jours, sans grandes chances de succès, lorsque l'on apprit que François Ier, roi de France, avait été battu et fait prisonnier à Pavie, le 24 février. Ulrich de Wurtemberg perdait ainsi son protecteur le plus puissant. Les cantons, épouvantés, obéirent à l'injonction de l'archiduc d'Autriche, qui exigeait le rappel immédiat des Suisses engagés dans la cause du duc. Ils partirent; Ulrich fut abandonné en même temps par la plupart des Rustauds, qui considérèrent dès-lors sa cause comme perdue. Les seuls paysans des environs de Stuttgard se montraient encore disposés à agir en sa faveur, mais il n'y avait pas moyen de songer à continuer la guerre avec une poignée de campagnards mal armés

et peu façonnés à la discipline. Ulrich n'avait plus d'autre parti à prendre que celui de la retraite; dès le 17 mars, il repassa, seul et fugitif, la frontière du Wurtemberg.

Ainsi finit cette folle expédition. Insignifiante dans ses résultats directs, elle n'en eut pas moins de graves conséquences pour l'Allemagne entière. Grâce à la levée de boucliers du duc de Wurtemberg, les membres de la ligue de Souabe avaient enfin réuni leurs contingents.

Tandis que le comte de Helfenstein défendait Stuttgard, George de Waldbourg faisait rentrer dans le devoir et désarmait les cercles Wurtembergeois insurgés de Leonberg, Boblingen, Herrenberg et Balingen. Il venait d'achever cette opération, lorsqu'il apprit qu'une mutinerie avait éclaté parmi les lansquenets de la garnison de Stuttgard ; ils exigeaient une solde extraordinaire, parce qu'Ulrich s'était enfui et n'avait pas pu se rendre maître de sa capitale ; — Helfenstein la leur refusait. George réussit, après trois jours de pourparlers, à calmer les rebelles. Il réunit alors ses forces dans deux camps, à Boblingen et à Dagersheim. Mais peu de jours après les lansquenets s'insurgèrent de nouveau ; ils avaient appris par la rumeur publique qu'il était question de les faire marcher contre les Rustauds, et ils déclarèrent hautement à leurs capitaines qu'ils n'attaqueraient pas leurs frères et amis les paysans, dont ils trouvaient la cause parfaitement juste. Il fallut l'intervention du comte de Furstem-

berg, très-aimé des troupes, de George Truchsess et de plusieurs autres chefs, pour calmer les mécontents.

Cette affaire terminée, George confia la garde du Wurtemberg à Rodolphe d'Ehingen, leva ses deux camps, et prit avec son armée la route d'Ulm, où il voulait donner quarante-huit heures de repos à ses troupes. — Mais la magistrature de la ville ne consentit à y admettre que 400 cavaliers et un petit corps de lansquenets. Malgré la présence de la commission de la ligue de Souabe, la bourgeoisie de la ville, séduite par les idées nouvelles, inclinait pour le parti des Rustauds et leur vendait en secret des armes et des munitions.

Après l'arrivée de Truchsess à Ulm, le conseil permanent décida qu'il fallait entrer immédiatement en campagne contre les paysans insurgés de la Souabe. Il fit ordonner à tous les membres de la ligue d'envoyer le dernier tiers de leurs contingents respectifs en argent, afin que l'on pût engager des troupes étrangères. Grâce à cet ordre, George Truchsess se trouva à la tête d'une armée, à la vérité très-inférieure aux forces des rebelles, mais avec laquelle il était décidé à les attaquer vigoureusement. Il voyait l'empire d'Allemagne menacé d'une dissolution prochaine et complète, et son noble courage ne reculait devant aucun péril, lorsqu'il s'agissait de sauver sa patrie.

CHAPITRE V.

Progrès de l'insurrection. Premières opérations de George de Waldbourg. — Bataille de Leipheim

Pendant l'expédition de George de Waldbourg en Wurtemberg, les paysans avaient poursuivi le cours de leurs déplorables exploits, tout en négociant encore avec la commission de la ligue de Souabe à Ulm. Celle-ci leur offrait amnistie pour le passé, à condition qu'ils déposeraient les armes et qu'ils se disperseraient sur-le-champ. Loin d'accepter, les insurgés exigeaient impérieusement l'adoption de leurs douze articles ; ils avaient tenu à Geisbeuren une assemblée générale, à la suite de laquelle la rebellion avait continué à s'étendre. Durant le mois de mars, les hostilités éclatèrent dans presque tout le midi de l'Allemagne.

La tâche de l'historien devient fort ardue, à partir de ce moment. Il est bien difficile, presque impossible, de mettre de l'unité dans le récit de cette guerre qui présente une foule d'épisodes simultanés, mais sans lien positif entre eux. Nous nous efforcerons d'en faire saisir l'ensemble, en commençant par la narration des faits accomplis dans les contrées où George de Waldbourg signala d'abord son courage.

La horde désignée sous le nom de Baltringer-Hauffen, forte maintenant de 14,000 hommes, agit la première. Elle pilla et incendia les châteaux de Laupheim,

Schemmerberg, Simmetingen, Rottershausen et une foule d'autres; elle dévasta plusieurs couvents et églises, et amassa une quantité énorme de butin.

L'heureuse issue de la campagne contre Ulrich de Wurtemberg laissait alors les mains libres à George Truchsess; il se rendit d'Ulm à Erbach, et y concentra les troupes de la ligue de Souabe le 30 mars. Son armée s'était renforcée. Il avait à ses ordres 2,000 cavaliers parfaitement équipés, 7,800 fantassins sur lesquels, à la vérité, il ne pouvait guère compter, et une belle artillerie. Sans perdre un instant, il se mit à la poursuite du corps de Baltringen; dès les jours suivants il ne s'en trouvait plus qu'à une petite distance. Il envoya au camp des paysans un parlementaire, leur promettant une amnistie pleine et entière s'ils consentaient à se disperser immédiatement; cependant il se prépara à tout hasard à leur livrer bataille le lendemain. Les insurgés accueillirent avec mépris les propositions de George, décampèrent sans bruit durant la nuit, et se rendirent par Munderkingen au monastère de Marchthal. Ils le pillèrent de fond en comble, profanèrent l'église et brûlèrent les livres et les titres du couvent, le tout au nom du *pur Evangile*; George les suivit de près, mais les rebelles avertis à temps, traversèrent le Danube et se réfugièrent dans les montagnes et les bois où on ne pouvait songer à les surprendre [1].

[1] Gnodalius. L. I, p. 132.
Sleidan, op. cit., p. 113.

Tandis que le seigneur de Waldbourg s'efforçait d'atteindre cette troupe, des faits graves s'accomplissaient auprès d'Ulm. Les environs de cette ville étaient entièrement dégarnis, toutes les forces disponibles de la ligue de Souabe avaient suivi Truchsess. — Les rebelles y avaient donc les coudées franches; ils étaient 5,000 dans les deux camps de Langenau et de Leipheim, et 4,000 insurgés réunis dans la vallée de la Mindel pouvaient se joindre à eux d'un moment à l'autre. La petite ville de Leipheim venait de se déclarer pour les Rustauds, et un troisième camp, fort de 6,000 hommes, s'était formé à Illertissen.

Ces différents corps signalèrent, comme partout ailleurs, leur présence par de hideux désordres. Guidée par le fanatique Jacques Wehe, ancien curé de Leipheim, la troupe cantonnée auprès de cette petite ville assiégea et détruisit la plupart des châteaux circonvoisins, pilla les presbytères après en avoir expulsé les ecclésiastiques demeurés fidèles à leurs devoirs, puis, suivie de 60 chariots chargés de butin, elle se présenta devant la ville de Weissenhorn, et la somma de se déclarer pour les paysans et de leur ouvrir ses portes. — Les insurgés avaient de nombreux amis dans la place; cependant les magistrats firent une réponse évasive, et refusèrent de recevoir les arrivants.

Crinitus, ch. II, p. 237.
Léodius, op. cit., p. 287.
Sartorius, op. cit., p. 106 et seq.
Stud. und. Skitz, p. 277 et seq.

Furieux de ce mécompte, les Rustauds résolurent de bombarder Weissenhorn. Quoique la soirée fût déjà avancée, ils lancèrent, pendant une heure environ, des boulets qui ne firent pas grand mal; puis la nuit les obligea à se tenir tranquilles. On pensait dans la ville que l'attaque serait reprise au point du jour. Les bourgeois catholiques firent bonne garde et ne quittèrent pas un instant les murailles. Mais dès les premières lueurs de l'aurore on vit que les assiégeants avaient disparu. Ils s'étaient portés vers le riche et beau couvent de Roggenbourg, dont les religieux, avertis à temps, eurent encore le loisir de se sauver. Les paysans entraînèrent avec eux tous les habitants des lieux qu'ils traversèrent, de telle sorte, dit un chroniqueur contemporain, que les seuls coqs chargés d'annoncer le lever du soleil par leur chant, restèrent dans la plupart des villages. La troupe était forte de 12,000 hommes à son arrivée à Roggenbourg; elle se précipita dans les caves, les cuisines, les greniers et les étables. Alors commença une monstrueuse orgie qui dura plusieurs heures. Les Rustauds donnèrent à un des leurs, nommé George Ebner, le titre dérisoire d'abbé; guidés par lui et par l'infâme Wehe, prêtre apostat du Dieu trois fois saint, ils pénétrèrent dans l'Eglise et brisèrent d'abord à coups de marteaux les orgues qui passaient pour les plus belles du pays. Puis ils s'armèrent de perches, renversèrent le tabernacle, en arrachèrent les huiles saintes et le chrême. Renouvelant enfin les insultes prodiguées au

Sauveur des hommes dans la nuit de sa passion, ils répandirent à terre les hosties consacrées, les foulèrent aux pieds et les couvrirent de crachats. La sacristie et la bibliothèque eurent aussi leur tour; les Rustauds lacérèrent et brûlèrent les livres et les manuscrits; — déchirèrent les ornements et les bannières pour s'en faire des ceintures.

Toutefois ils ne se bornèrent pas à ravager les lieux; le vol vint après le pillage. Les chefs firent un inventaire des richesses du monastère, chargèrent sur des charriots les provisions de vin et de grain, et eurent soin, en partant dans la matinée du 2 avril, d'emporter les vases sacrés, d'emmener le bétail, les moutons et les porcs qui se trouvaient dans les étables; les volailles et les poissons même furent déclarés de bonne prise. Cependant tout ceci se fit très à la hâte; la troupe, en retournant dans ses cantonnements de Leipheim, laissa derrière elle quelques débris que les insurgés d'Illertissen ne dédaignèrent pas. — Ils arrivèrent à Roggenbourg une ou deux heures après le départ de leurs amis, et glanèrent là où les autres avaient moissonné. Après avoir achevé de dévaliser le monastère, quelques Rustauds y mirent le feu. L'un des chefs, moins féroce que les autres, s'empressa d'éteindre les flammes, et le bâtiment fut sauvé. Quant aux religieux, leur intention avait été de se réfugier à Memmingen en quittant leur couvent, mais ils tombèrent entre les mains des paysans de Kettershausen, dans cette même matinée du Dimanche de la

Passion, 2 avril; — la populace sortait tumultueusement du prêche, au moment où les moines traversaient furtivement le village. Elle se rua sur eux, et les entraîna dans un cabaret voisin où on tint conseil pour savoir ce qu'on en ferait. Une grande partie de la réunion était d'avis de les assommer séance tenante; mais quelques hommes, se rappelant peut-être dans ce moment suprême que les religieux avaient été pendant une longue suite d'années les bienfaiteurs de la contrée, demandaient qu'on les relâchât. La discussion allait dégénérer en querelle, lorsque l'arrivée d'Augustin Schlegel, capitaine des paysans du village de Babenhausen, trancha la difficulté; il se prononça pour le parti de la clémence, arracha les moines des mains de ces furieux, et protégea leur retraite.

Les insurgés de Langenau ne se montrèrent pas moins *évangéliques* que ceux de Leipheim et d'Illertissen. — Dirigés par Jean Ziegler et par Jacob Finsternauer, prêtre apostat et prédicant hérétique, et par les nommés Paulus et Amman, ils avaient pillé et incendié les couvents et les châteaux de la contrée. Ils étaient disposés maintenant à se réunir à la troupe de Leipheim pour se rendre maîtres de la ville d'Ulm, et enlever à la ligue de Souabe son point d'appui sur le Danube.

Jacques Wehe de son côté n'était pas resté oisif depuis son retour de l'expédition de Roggenbourg : il avait réussi à s'emparer par ruse, et avec l'assistance d'une partie de la bourgeoisie, de la ville de Günz-

bourg. Le petit peuple de ce lieu éprouvait une grande sympathie pour les rebelles, auxquels les magistrats, dévoués à la cause de l'ordre, avaient vainement interdit l'entrée de la place. Wehe, lorsqu'il s'en fut emparé, écrivit (4 avril) aux commissaires siégeant à Ulm une lettre remplie de protestations pacifiques, et par laquelle il offrait de renouer les négociations. Le traître y faisait parade des plus nobles sentiments, des intentions les plus loyales et les plus désintéressées ; il espérait gagner ainsi le temps de réunir les différents groupes d'insurgés répandus en Souabe, afin d'assurer le succès de l'attaque projetée contre la ville. Toutefois les conseillers de la ligue pénétrèrent ses desseins [1].

Ces événements se passaient au moment où George Truchsess était à la poursuite de la troupe de Baltringen, après le pillage du couvent de Marchthal. On lui dépêcha un messager pour le faire arriver au secours d'Ulm. Voyant les insurgés de Baltringen hors d'atteinte, il était alors prêt à marcher contre les rebelles de l'Allgau, qui mettaient le pays à feu et à sang, et qui menaçaient ses propres domaines ; toutefois il n'hésita pas à renoncer à ses desseins pour obéir aux ordres de la ligue. Il se dirigea rapidement vers Leipheim [2], et détacha sur Elchingen, située au-delà du Danube, les cavaliers Hessois et ceux d'Ulm, commandés par Sigismond Berger. Ce corps trouva, au-

[1] Zimmermann, t. II, p. 182 et 183.

[2] Stud. u. Skiz, p. 277, et tous les auteurs cités.

près de la forêt de Gottingen, un millier de paysans, dont les uns s'en retournaient à Laguenau, chargés de butin, tandis que les autres pillaient le couvent d'Elchingen. Berger et ses hommes en tuèrent une cinquantaine, en précipitèrent une centaine dans le Danube, et firent 250 prisonniers; le reste de la bande parvint à s'échapper. Les captifs furent enfermés dans l'hôpital d'Ulm.

Cependant les insurgés de Leipheim, avertis de l'approche de l'armée de la Ligue, se mirent en état de défense. Les auteurs contemporains affirment qu'ils étaient au nombre de 6,000 [1]. Ils prirent une bonne position sur une hauteur, protégée par un ruisseau, une forêt et un vaste marais. Ils avaient eu soin aussi de renverser un grand nombre de charriots sur la route et dans les champs, et de disposer leur artillerie légère, de façon à arrêter la marche de l'ennemi. George Truchsess parut alors avec son avant-garde. Les paysans firent une décharge, mais lorsqu'ils virent déboucher dans la plaine le principal corps d'armée, ils voulurent se replier sur Leipheim, où des renforts considérables leur arrivaient du côté de Günzbourg. Ils effectuèrent leur retraite avec assez d'ordre pendant quelques moments, couverts par les marais que la cavalerie de la ligue ne pouvait traverser. George de Waldbourg, ayant tourné l'obstacle avec l'avant-

[1] Gnodalius, p. 133.
Sleidan, loc. cit.
Crinitus, ch. III, IV et V, p. 238.

garde, coupa le chemin aux fuyards qui se trouvèrent placés de la sorte entre deux feux. Les uns cherchèrent un refuge dans la forêt; ils y périrent presque tous; les autres se jetèrent dans le Danube, et après l'avoir traversé à la nage, ils tombèrent au pouvoir des cavaliers qui revenaient d'Elchingen et qui en firent un carnage effroyable; les troisièmes enfin, plus heureux, parvinrent à rentrer à Leipheim. D'après la plupart des estimations contemporaines, — qui cependant varient beaucoup, — cette journée coûta aux Rustauds de 2 à 4,000 hommes [1].

Après cette victoire, Truchsess s'avança avec toutes ses forces jusque sous les murs de la place, et se disposa à livrer un assaut. On ignore si Jacques Wehe avait assisté au combat, ou s'il se trouvait à Günzbourg au commencement de la bataille. Mais il est positif qu'il était à Leipheim lorsque George donnait ses derniers ordres pour le bombardement. Wehe, jadis curé du lieu, excitait ses ouailles à une résistance désespérée, et au dire de plusieurs écrivains du temps, il alla jusqu'à leur annoncer, d'un ton prophétique, que l'artillerie de la ligue, loin de causer aucun dommage à la ville, se tournerait d'elle-même contre l'ennemi. Espérant enflammer les siens par son exemple, il monta sur une tour et tira plusieurs fois sur les cavaliers de Truchsess. Mais les débris de la troupe de Leipheim étaient démoralisés, et la sanglante leçon

[1] Ibid.

qu'ils avaient reçue dans la journée ne les disposait guère à ajouter foi aux prédictions de leur apôtre. — Les bourgeois du lieu envoyèrent un vieillard et quelques femmes pour demander grâce au seigneur de Waldbourg. Il répondit que la ville eut à se rendre à discrétion et à lui livrer Wehe, dont les discours mensongers et incendiaires avaient excité la rebellion des paysans. Ces conditions ayant été acceptées, on chercha vainement Wehe, il avait disparu.

Au moment où l'on s'était disposé à l'assaut, George avait promis que si la place était prise il la livrerait au pillage des fantassins; quoiqu'elle se fût rendue, ces derniers s'adressèrent à Guillaume de Furstemberg qui les commandait, et demandèrent qu'on leur tînt parole, ou qu'on leur donnât un supplément de solde d'un mois. Grâce à l'intervention de Truchsess, Leipheim parvint à se racheter en payant une forte somme, qui à la vérité ne satisfit point les Lansquenets.

Günzbourg, dont le pillage avait été promis aux cavaliers, se rendit également à discrétion et se racheta moyennant 900 florins d'or. Langenau éprouva le même sort [1].

Cependant on cherchait de tous côtés Jacques Wehe; — témoin du découragement des siens et prévoyant le dénouement de l'affaire, il s'était soustrait par la fuite aux dangers qui le menaçaient. Le

[1] Les auteurs cités ci-dessus.

presbytère, qu'il avait continué d'habiter après son apostasie, était voisin du mur d'enceinte, au pied duquel courait une sorte de galerie couverte et obscure qui aboutissait dans la campagne à une grotte sauvage. L'entrée de la grotte était cachée par des broussailles et des arbustes. Wehe connaissait cette retraite, il y chercha un refuge au moment de la reddition de la place, après avoir eu soin de prendre dans la caisse des Rustauds, dont le dépôt lui avait été confié, une somme de 200 florins. Il espérait rester là inaperçu jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de se réunir au corps d'insurgés le plus voisin. Les aboiements d'un chien le découvrirent à quelques soldats de la ligue. Wehe leur offrit en vain les 200 florins pour sa rançon. Ils le lièrent avec un licol et le menèrent à Truchsess. On avait pris déjà George Ebner, le même qui s'était fait donner le nom d'abbé de Roggenbourg, et six autres chefs des rebelles parmi lesquels se trouvait l'ancien curé de Günzbourg. Le conseil de guerre les condamna à mort le 5 avril, et à être exécutés sur-le-champ. — Lorsque Wehe parut devant le conseil, avant d'être mené au supplice, George de Waldbourg, saisi de pitié, lui dit : « Hélas ! curé, ni vous, ni nous, n'en serions là, si, au lieu de prêcher la révolte, vous aviez annoncé la parole de Dieu en enfant soumis de l'Eglise. » — Vous me faites tort, seigneur, répondit le condamné avec hauteur, « je n'ai pas prêché la rebellion, j'ai fait connaître la parole de Dieu dans toute sa pureté. » —

Dans ce moment le chapelain de Truchsess s'approcha et conjura Jacques Wehe de songer à son âme et de se préparer par le Sacrement de pénitence à paraître devant son Créateur. — « Je n'ai que faire de votre ministère, répliqua le malheureux fanatique, j'ai fait déjà ma confession à Dieu, et j'ai recommandé mon âme à celui qui me l'a donnée ; cela suffit. » Se tournant alors vers ses compagnons d'infortune, il s'écria : « Bon courage, frères, ce soir nous serons ensemble en Paradis. » Puis il ajouta encore : « Mon père pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Triste et déplorable exemple du degré d'aveuglement et d'erreur auquel peut arriver une âme qui abandonne volontairement les voies du Seigneur pour suivre ses propres inspirations ! Quelques minutes plus tard, la tête du coupable roulait sur le gazon, sans qu'il eût donné aucun signe de repentir. — L'heure avancée fit remettre l'exécution du curé de Günzbourg, heureusement pour lui, car Waldbourg lui fit grâce plus tard [1]. On mit également à mort deux des principaux rebelles de Langenau [2], et George Truchsess rétablit dans cette ville les magistrats locaux, que la petite bourgeoisie avait chassés, d'accord avec les insurgés.

[1] Gnodalius loc. cit. p. 133. — Sleidan loc. cit. — Crinitus. Ch. III. p. 238.

[2] Cependant Jean Ziegler, commandant général de cette troupe, Paulus, Amman, et le curé apostat Jacob Finsternauer étaient parvenus à s'échapper.

CHAPITRE VI.

Actes des insurgés de l'Allgau, de Baltringen, du Lac, du Hegau et de la Forêt-Noire. Affaires de Winterstetten, Wurzach et Weingarten.

Occupons-nous maintenant des événements qui s'étaient passés dans la contrée vers laquelle George Truchsess comptait diriger son armée après la prise de Leipheim et de Günzbourg.

La proposition d'une amnistie pure et simple, sans qu'il fut question de l'adoption des douze fameux articles, avait porté à son comble l'exaspération des insurgés du haut et du bas Allgau. Les chefs des deux troupes déclarèrent à cette occasion que quiconque ne se prononcerait pas pour la cause des Rustauds, serait considéré comme traître et puni en conséquence. On marqua d'un pieu les maisons des récalcitrants; la crainte attira ainsi au parti des insurgés ceux qui hésitaient encore.

La troupe de l'Allgau supérieur se réunit le 1er avril; dès le jour suivant, elle se porta vers le château-fort de Liebenthan, dans lequel s'était réfugié le prince-abbé de Kempten. Les Rustauds, après avoir coupé l'aqueduc qui amenait l'eau dans la forteresse, et s'être assurés des passages par lesquels on eût pu venir au secours de la place, se dirigèrent vers l'abbaye. Les magistrats de Kempten, effrayés de l'approche des rebelles, fermèrent leurs portes et mirent la

ville en état de défense; mais ils trouvèrent peu de zèle parmi le petit peuple qui sympathisait avec les paysans.

Ces derniers, forts de 6 à 8,000 hommes, et ayant à leur tête Knopf de Luibas, Walther Bach et Jean Schnitzer, se rendirent maîtres du couvent, dans la matinée du 3 avril. Les chefs en expulsèrent les religieux et les serviteurs, s'emparèrent du trésor, et ordonnèrent à la troupe de faire bombance aux dépens des moines. Elle obéit à cette injonction avec enthousiasme; — dans l'espoir de gagner la bourgeoisie de Kempten, on lui envoya deux énormes tonneaux tirés des caves du monastère, et pleines d'un vin excellent. Toutefois les magistrats se montrèrent peu touchés de ce bienveillant procédé; ils refusèrent le présent, et pour éviter que les diverses tribus d'artisans ne s'en formalisassent, ils les convoquèrent et les régalèrent toutes aux frais de la ville.

Cependant les Rustauds, après s'être repus et énivrés, songèrent au départ; ils chargèrent sur leurs charriots les provisions de l'abbaye, la bibliothèque, les titres et les cloches; puis ayant vidé les étables et les écuries, ils se mirent en marche et détruisirent successivement les trois châteaux de Schwaebelsberg, de Hohenthann et de Wolkenberg qui dépendaient du couvent.

Après cette expédition, la troupe de l'Ober-Allgau se divisa en deux corps, dont l'un, le plus faible, fut chargé de camper autour de Liebenthann, où le prince

abbé se trouvait encore, tandis que l'autre, plus nombreux, se dirigea vers le Lech pour se rendre maître de Füssen.

Cette petite ville, ainsi que nous l'avons rapporté, avait été sommée précédemment déjà de se déclarer pour les paysans ; — quoique dépourvue de moyens de résistance, elle s'était bornée à leur faire une réponse évasive. N'ayant point reçu de secours de son seigneur, Christophe de Stadion, évêque d'Augsbourg[1], elle s'était adressée à l'archiduc Ferdinand, qui y avait envoyé le 4 avril de la poudre et des artilleurs, promettant en même temps de mettre incessamment dans la place cent chevaux et autant de lansquenets.

Les Rustauds arrivèrent aux environs de Füssen le 6 avril, et leur chef, Walter Bach, somma une fois encore les magistrats et les habitants du lieu — « de déclarer s'ils voulaient s'unir aux paysans, et les aider dans leur entreprise, qui consistait à faire régner sur la terre la justice divine et à détruire leurs ennemis[2]. »

On répondit à Bach qu'avant tout il fallait savoir quels étaient ces ennemis qu'il s'agissait de

[1] L'évêque y était venu le 25 février pour exhorter Füssen à lui demeurer fidèle, et elle s'y était engagée. Les événements ne permirent point au prélat d'envoyer à la ville les troupes et les munitions dont elle avait besoin. — V. Résumé de ce qui s'est passé à Füssen, par Martin Fürtenbach (Stadtschreiber) apud. Oechsle, p. 466 et seq.

[2] Zimmermann, t. II, p. 193, d'après le compte rendu contemporain de Fürtenbach.

détruire. « Notre ennemi, répliqua le chef des rustauds, est l'évêque d'Augsbourg, votre maître ; jusqu'à présent vous nous avez été hostiles, c'est pourquoi vous aurez dès ce soir des hôtes étrangers chez vous [1]. »

Puis, sans négocier davantage, les insurgés firent leurs préparatifs. 200 hommes d'élite allèrent occuper le pont jeté sur le Lech à Biswangen, afin d'arrêter les secours qui auraient pu venir du côté d'Innsbruck; Bach ordonna à divers détachements de s'établir tout autour de la ville, dans la plaine et dans les montagnes, et de serrer la place en attendant l'arrivée des autres corps de paysans que l'on avait convoqués pour faire un siége régulier; l'on eut soin aussi de rompre les canaux et les conduits qui amenaient l'eau à Füssen.

Les magistrats et la bourgeoisie du lieu, voyant l'ennemi aux pieds de leurs murs et ne pouvant attendre d'assistance de la part de leur seigneur naturel, suivirent alors le conseil que leur fit donner Jurischitsch, capitaine autrichien qui venait de forcer le passage du pont de Biswangen avec un détachement de cavalerie; — ils déclarèrent qu'ils s'étaient donnés à l'archiduc Ferdinand. Or les Rustauds craignaient l'intervention directe de ce prince et étaient convenus de respecter ses domaines. La ville de Füssen fut sauvée par cette ruse; les insurgés

[1] Ibid.

se retirèrent du côté de Nesselwang [1]; les troupes autrichiennes entrèrent dans la place et l'archiduc accepta la soumission [2].

Le détachement de la troupe de l'Ober-Allgau, que nous avons laissé auprès de Liebenthan, n'était pas resté tranquille pendant l'expédition qui vient d'être racontée. La canaille de la ville de Kempten s'était jointe à ce corps. Knopf de Luibas qui le commandait, l'avait divisé en plusieurs sections, dont l'une continuait à tenir le château bloqué, tandis que les autres s'emparaient successivement de tous les forts de la contrée. Le 14 avril (c'était le vendredi saint) la plus nombreuse de ces sections alla faire une nouvelle visite à l'abbaye de Kempten. La horde fit main basse sur tout ce qui avait été oublié dans les cuisines, les caves et les greniers lors du premier pillage, puis elle se précipita tumultueusement dans l'église. C'était précisement à l'heure où se célébraient d'habitude les offices de la passion. Armés de lances, de hallebardes, d'armes à feu et d'arcs, les paysans firent une hideuse procession en chantant des chansons ordurières et en tenant d'obscènes propos. Après qu'ils eurent fait le tour de l'intérieur de l'édifice en prenant les postures les plus indécentes, la scène devint plus dégoûtante encore; ils abattirent à coups de lances le tabernacle et toutes les images des

[1] Ibid.
[2] Ibid.

saints, brisèrent les orgues et les fonds baptismaux; en un mot tout ce qu'il y a de saint et de sacré devint l'objet de leur fureur sacrilége. Une belle et miraculeuse statue de la vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras et vénérée de temps immémorial, restait seule encore debout au fond de l'église. Elle avait été oubliée dans le tumulte. Quelques-uns des Rustauds l'ayant aperçue la désignèrent à leurs compagnons en poussant de grands cris de joie; aussitôt la tourbe immonde se précipita vers la niche qui renfermait la sainte image et l'en arracha. Elle tomba lourdement à terre, mais cela ne satisfit pas la rage impie de ces forcenés; riant, hurlant et blasphémant, ils scièrent la tête de la statue de la mère du Sauveur, et en séparèrent l'enfant qu'ils brisèrent en mille pièces. Alors enfin, ils partirent, laissant la maison de Dieu solitaire, pillée et dans l'abomination de la désolation [1].

Exaltés par ce haut fait, les dignes disciples du nouvel Evangile ne se donnèrent aucun repos et poursuivirent le cours de leurs glorieuses conquêtes. Les châteaux de la noblesse de l'Allgau furent dévastés et réduits en cendres. On n'épargna que les demeures de quelques gentilshommes qui consentirent lâchement à se joindre aux insurgés et à recevoir leurs garnisons [2].

Cependant le prince abbé de Kempten, Sébastien

[1] Ibid.

[2] Chronique de Kempten.

de Breitenstein, se trouvait toujours à Liebenthan. En s'y renfermant, il y avait transporté le trésor et les principaux papiers du couvent; quelques nobles du pays, considérant ce lieu comme imprenable et parfaitement à l'abri d'un coup de main, y avaient déposé également leur argent comptant et leurs bijoux. Mais les forts du voisinage tombaient les uns après les autres, l'abbé et ses compagnons d'infortune voyaient avec effroi qu'il ne leur restait aucun secours à espérer. Pénétré de crainte, Sébastien de Breitenstein avait chargé à plusieurs reprises les magistrats de la ville de Kempten, de faire des propositions à Knopf de Luibas. Elles avaient toujours été repoussées. Enfin, dans la matinée de ce même vendredi-saint, et tandis qu'on pillait son couvent, le prince abbé se vit dans la nécessité de consentir à rendre Liebenthan, pourvu que l'on garantit la vie sauve à ceux qui se trouvaient dans la place. Il fut stipulé aussi que le prélat pourrait emmener deux chevaux et emporter son lit, dix gobelets d'argent et une somme de 300 florins [1].

A cela près, il fallut livrer aux Rustauds les grandes richesses et tous les papiers réunis dans ce lieu. Le trésor, les armes et les provisions furent distribués aux différents corps d'insurgés, pour subvenir aux frais et aux nécessités de la guerre; on confia les archives à la garde de la ville de Günzbourg, dont les hommes tinrent garnison à Liebenthan.

Le prince abbé se réfugia dans la ville de Kempten,

[1] Ibid.

elle profita de sa profonde détresse pour lui acheter, moyennant une somme de 32,000 florins, tous les droits et priviléges dont le couvent avait joui jusqu'alors sur la cité [1].

La troupe de l'Allgau inférieur, docile aux inspirations de Pfaff Florian Greisel, son commandant en chef, déployait autant d'activité que celle de l'Allgau supérieur. La division de l'Iller pillait et ravageait de fond en comble le couvent d'Ochsenhausen dans la matinée du mercredi saint; un autre corps, commandé par Jacques de Hundspisz, assiégeait les châteaux de Wolfegg et de Waldsee, qui appartenaient au seigneur de Waldbourg. George avait sa meilleure artillerie dans ce dernier fort; sa femme et ses enfants se trouvaient dans le premier [2]. L'intention des Rustauds était de s'emparer de la famille de Waldbourg, afin de s'en faire un épouvantail durant la prochaine campagne.

La troupe du Lac (Seehaufen), commandée par Jean Zeigelmüller, agissait de son côté. Ce chef menaça de pillage le monastère de Salem [3], et le contraignit de la sorte à se déclarer pour les Rustauds et à leur fournir un contingent composé de ses vassaux (1er avril). Le jour suivant, Ziegelmüller tint à Bermatingen une assemblée générale à laquelle vinrent 8,000

[1] Ibid. Le prince abbé ne put rentrer au couvent que dans le courant du mois de mai.

[2] Stud. u. Skitz, p. 278.

[3] Situé à quelque distance du lac de Constance.

hommes. Ce corps d'armée s'empara sans coup férir, et en peu de jours, des villes de Markdorf et de Mœrsburg, dont la bourgeoisie sympathisait avec les Rustauds, des châteaux d'Ettendorf et de Tettnang, et d'une foule de bourgs et de villages situés sur les deux rives du lac de Constance [1].

En même temps aussi, les deux troupes de la forêt Noire et du Hegau réunies à Bondorf, sous la conduite de Jean Muller de Bulgenbach et de Jean Benkler, se rendaient maîtresses des villes et des châteaux de la contrée, y laissaient des détachements, contraignaient les populations à se déclarer pour les paysans, et se disposaient à bloquer Radolfszell. Cette ville était importante comme point de communication avec la Suisse; les commissaires des gouvernements autrichiens de Stuttgard, Junsbruck et Ensisheim y résidaient, et les principales familles nobles du Hégau venaient de s'y réfugier [2].

Les événements dont nous avons rendu compte dans ce chapitre n'étaient accomplis qu'en partie, au moment où George Truchsess venait de battre les Rustauds à Leipheim, et peut-être beaucoup de désordres eussent-ils été prévenus, sans un grave contretemps qui arrêta le seigneur de Waldbourg au moment même où il se disposait à marcher vers l'Allgau après sa victoire.

[1] Zimmermann, d'après les archives de Salmansweiler, t. II, p. 206.

[2] Schreiber, op. cit., p. 239.

On se rappelle que les lansquenets avaient exigé, comme compensation du pillage de Leipheim, un supplément de solde d'un mois. George Truchsess espérait les avoir calmés en leur livrant la somme pour laquelle la ville s'était rachetée ; mais dès le lendemain les murmures recommencèrent, et les fantassins déclarèrent, d'un commun accord, qu'ils ne feraient pas un pas qu'on ne leur eût rendu justice. Huit jours se passèrent de la sorte ; en attendant, le mal s'étendait avec une effroyable rapidité.

Waldbourg, désolé, ayant appris sur ces entrefaites que l'ennemi entourait ses propres châteaux, supplia quelques chevaliers de ses amis de porter des secours aux siens, et de sauver sa femme et ses enfants. Ils accomplirent heureusement leur mission.

George chargea également, pendant ce temps d'arrêt forcé, le comte Ulric de Helfenstein de faire rentrer dans le devoir les vallées de Kammbach et de la Günz, dont les habitants révoltés avaient formé une troupe connue sous le nom de *Corps de Dieu* (Gott Fahnlein). Helfenstein partit de Günzbourg à la tête de quelques cavaliers, désarma les rebelles, les traita avec modération, et se contenta de faire payer aux différents villages une contribution de guerre.

Enfin, la ligue de Souabe s'engagea à remettre aux lansquenets la somme exigée avant trente jours révolus ; Waldbourg et le comte de Fürstemberg s'en portèrent garants, et les soldats promirent de leur

côté d'obéir à leurs chefs pendant quatre semaines, et de les suivre en quelque lieu que ce fût.

Ceci convenu, l'armée se mit en marche; c'était le mardi de la semaine sainte. Truchsess savait que la troupe de Baltringen était divisée maintenant en plusieurs petits corps qui cherchaient à se réunir; il avait hâte de les détruire isolément avant leur jonction. Il rencontra plusieurs détachements, forts de quelques cents hommes, les dispersa tous et leur tua beaucoup de monde. Il n'eut point de peine à obliger les bourgs et les villages situés aux environs de Baltringen à faire leur soumission; la contrée qui avait été le premier berceau de l'insurrection, fut ainsi la première également à déposer les armes.

George de Waldbourg étant entré alors dans les domaines de sa famille, battit auprès de Winterstetten, avec sa seule avant-garde, une division de 800 insurgés. Après cet avantage, il écrivit à ses paysaus, les engageant à reconnaître de nouveau son autorité, et leur promettant de leur pardonner, à cette condition, les excès dont ils s'étaient rendus coupables. Mais il ajoutait que, s'ils hésitaient à profiter de sa clémence, on se servirait envers eux de la mesure dont ils s'étaient servis eux-mêmes. Pfaff Florian, le chef des révoltés de Waldbourg, fit, au nom de la troupe, une réponse évasive, et déclara que l'on ferait choix de députés chargés d'entamer une négociation; il espérait gagner ainsi le temps de convoquer les troupes de l'Allgau supérieur et du Lac. George pénétra

ses desseins et agit en conséquence. Sans perdre un instant, il s'avança le vendredi saint vers la lande de Wurzach. Florian y avait déjà réuni 7,000 hommes rangés en bataille dans une position avantageuse. Les cavaliers de Truchsess avaient pris durant la marche un paysan vieux et infirme nommé Jean Lutz. Voulant faire encore une tentative de conciliation, avant d'en venir à l'effusion du sang, George manda le vieillard en sa présence, et lui dit avec bienveillance : « En quoi donc ai-je nui à mes sujets, depuis que je les gouverne, et que peuvent-ils me reprocher? Pourquoi veulent-ils me chasser et se placent-ils sous l'autorité d'un prêtre sans honneur et sans foi? » A ces mots, Jean Lutz se jeta aux pieds de son maître, et s'écria en sanglottant : « Hélas! seigneur, nous avons agi comme d'enragés rebelles; je supplie votre grâce de me permettre d'aller encore une fois vers vos vassaux, j'espère qu'ils se rendront à discrétion. » Fais cela, pauvre vieillard, lui répondit le sire de Waldbourg, et pourvu qu'ils me livrent l'indigne apostat qui les a séduits, j'oublierai et je pardonnerai tout [1]. »

Pendant cette conversation, l'armée de la ligue avait pris ses positions, et les Rustauds venaient de recevoir du côté de l'Iller un renfort de 1,500 hommes. — Les insurgés, excités par Florian, rejetèrent la proposition de George de Waldbourg. Alors les dix-huit pièces d'artillerie de la ligue commencèrent leur

[1] Zimmermann, t. III, p. 722, d'après le rapport d'un témoin oculaire.

feu, et à la troisième décharge les Rustauds se débandèrent. La cavalerie se mit à leur poursuite et en tua un grand nombre. Il y en eut aussi une centaine qui se noyèrent dans les fossés de Wurzach. La ville se rendit, et l'on y fit environ 400 prisonniers, auxquels on accorda la vie, après qu'ils eurent promis de ne plus prendre les armes [1].

Cependant, Pfaff Florian réunit promptement les fuyards; sa bande était forte d'environ 5,000 hommes, avec lesquels il se porta en toute hâte vers Gaisbeuren. La troupe du Lac, qui comptait 10,000 hommes, venait d'y arriver sous la conduite de son commandant, Jean Ziegelmüller. Celui-ci avait appris, dans la soirée du jeudi saint, au couvent de Salem, l'approche de George Truchsess; — montant aussitôt à cheval, envoyant des messagers dans toutes les directions et faisant sonner le tocsin dans les villages, il avait rassemblé le vendredi saint ses forces à Bermatingen, puis il s'était rendu à Gaisbeuren par Mœrsburg, Markdorf et Weingarten. Les deux corps d'insurgés avaient déjà opéré leur jonction au moment où l'armée de la ligue de Souabe arrivait de son côté. Les paysans se portèrent à sa rencontre, la canonade s'engagea vers trois heures après midi, le samedi saint. Les Rustauds occupaient une position avantageuse, ils étaient protégés par un marais et maîtres de Gaisbeuren. Cependant, les deux

[1] Stud. u. Skitz, p. 279.

partis se bornèrent à tirer l'un sur l'autre sans se faire grand mal. — Guillaume de Furstemberg, auquel on rapporta que les paysans avaient des intelligences parmi ses lansquenets, et qu'ils préparaient une attaque pour la matinée suivante, chargea, pendant la nuit, trois hommes dévoués de mettre le feu au bourg, afin de jeter le désordre dans les rangs ennemis. L'incendie se propagea rapidement, mais les rebelles se jetèrent dans la forêt voisine d'Aldorf, où on ne pouvait les suivre, et se réunirent de nouveau auprès de Weingarten. Truchsess resta dans sa position le dimanche de Pâques, pour donner à ses hommes et à ses chevaux le repos dont ils avaient besoin. Ses espions vinrent lui annoncer qu'un corps de 8,000 hommes arrivait de l'Allgau supérieur pour renforcer l'ennemi et campait déjà auprès du bourg voisin de Leutkirch, et que 4,000 Hégauiens étaient également en marche avec l'intention de se réunir à la redoutable horde des paysans du Lac.

Au même moment, il apprenait aussi que l'insurrection gagnait une grande partie de l'Allemagne, et que sa présence était de nouveau réclamée en Wurtemberg; ces dernières et funestes nouvelles lui étaient apportées par le comte Hugues de Monfort, le chevalier Wolf Gremlich et deux magistrats de Ravensburg, qui lui offraient d'aller négocier avec les rebelles[1].

[1] Gnodalius, p. 133.

Le sire de Waldbourg accepta sans hésiter et chargea ses amis de proposer une amnistie aux paysans, et de leur promettre que leurs réclamations seraient soumises au jugement d'arbitres désignés par les deux partis, à la seule condition qu'on lui livrerait immédiatement les armes et les étendards, et qu'on s'engagerait à ne plus bouger à l'avenir.

Truchsess s'avança vers Weingarten, le lundi de Pâques. Il rencontra auprès du couvent de Baindt les négociateurs qui revenaient du camp des rebelles; ils les avaient trouvés, disaient-ils, disposés à traiter, mais non pas à livrer leurs armes et leurs drapeaux. C'était une feinte. Hans Zeigelmüller n'avait pas l'intention de conclure la paix; il voulait amuser George de Waldbourg par une apparente négociation, en attendant l'arrivée de ses alliés et de ses amis. Dès le dimanche de Pâques, il avait fait ordonner par ses émissaires à tout ce qui pouvait porter un mousquet ou un bâton, de se joindre aux paysans. Il occupait une bonne position; les gens de l'Allgau et du Hégau étaient déjà dans le voisinage, et il pensait que les différentes troupes réunies des Rustauds écraseraient sans peine la petite armée de la ligue de Souabe; Pfaff Florian partageait sa confiance. — Toutefois, Truchsess avait deviné leurs desseins et était pressé d'en finir, avant l'arrivée des autres bandes d'insur-

Crinitus, ch. IX, p. 239.
Sartorius, op. cit., p. 106 et seq.
Zimmermann, t. III, p. 725.

gés. Il savait que le destin de l'Empire était attaché à sa personne et au corps qui marchait sous ses ordres, et que, dans de semblables circonstances, il ne lui était pas permis de s'exposer, à moins d'absolue nécessité, aux chances d'un combat avec une armée trois fois supérieure en nombre à celle qu'il commandait. — Il coupa court aux hésitations, en déclarant que si l'on ne parvenait à conclure avant vingt-quatre heures révolues, il mettrait le feu à Weingarten [1]. La menace eut son effet. Les paysans cédèrent, livrèrent leurs lettres d'association et leurs principaux étendards, que le seigneur de Waldbourg lacéra en leur présence ; ils restituèrent les lieux conquis et le butin amassé. Par contre, ils obtinrent les avantages que Truchsess leur avait fait proposer ; on les amnistia pour le passé, on convint que leurs griefs seraient soumis à la décision d'arbitres et de juges impartiaux, et il fut stipulé, en outre, que s'ils se considéraient comme lésés par ceux qui auraient à prononcer sur leur sort, on s'en remettrait à la décision de l'archiduc Ferdinand, lieutenant impérial.

Waldbourg n'eût point admis ces conditions et eût exigé une soumission pure et simple de la part d'hommes qui s'étaient mis eux-mêmes hors la loi par le fait de leur rébellion, s'il n'avait su que sa présence était réclamée de tous côtés à la fois, et que la ligue de

[1] Stud. u. Skitz, p. 279.
Gnodalius, loc. cit.
Crinitus, ch. IX, p. 239.

Souabe ne pouvait mettre de nouvelles forces sur pied.

Le traité fut arrêté le 17 avril et ratifié le 22 du même mois [1]. Toutefois, avant la conclusion de cette affaire, Truchsess se vit exposé encore à un grand danger, dont il se tira avec une admirable présence d'esprit. Obligé de quitter son armée pour quelques heures dans la journée du 21, il avait ordonné qu'en son absence on établît son camp entre Ravensbourg et Weingarten, et qu'on y maintînt la discipline la plus sévère. Il revint le soir et trouva que ses recommandations avaient été complétement négligées. Le désordre régnait partout. — Le seigneur de Waldbourg en fut d'autant plus alarmé, que la troupe de l'Allgau supérieur, victorieuse aux environs de Kempten, venait d'arriver au village voisin de Schlirs, et que les Hégauiens également n'étaient point compris dans le traité qui, d'ailleurs, n'avait pas encore été ratifié. — Sans perdre un moment, Georges Truchsess prit les mesures que commandaient les circonstances. Il jeta une division de son armée entre le corps de l'Allgau supérieur et ceux de l'Allgau inférieur et du Lac réunis à Weingarten, rendit ainsi leur jonction impossible, et conclut définitivement son traité avec ces derniers aussitôt que le jour parut. Non content de

[1] Gnodalius, loc. cit.
Crinitus, ch. IX, p. 239.
Leodius, loc. cit., p. 287.
Stud. u. Skitz, p. 279.
Zimmermann, t. III, p. 729.

cela, il proposa aux hommes de l'Allgau supérieur l'adoption des mêmes conditions. Ceux-ci se voyant délaissés par leurs alliés, désignèrent une commission de quarante personnes pour négocier avec Truchsess, et commencèrent leur retraite. Les quarante acceptèrent le traité de Weingarten, et peu de jours après, les deux troupes de l'Allgau et celle du Lac étaient dissoutes. Pfaff Florian l'apostat, l'un des principaux instigateurs du soulèvement; se retira en Suisse.

Les paysans du Lac et de l'Allgau publièrent bientôt après un écrit dans lequel ils exposaient une fois encore et leurs sujets de plaintes et leurs réclamations.

Dans cet écrit, ils se déclarent prêts à rendre à l'autorité ce qu'ils lui doivent *d'après le droit divin*, et à tenir les obligations reposant sur des preuves légales et écrites, mais rien au-delà. Ils demandent que la paix publique soit sévèrement maintenue ; que l'on confie la garde des forêts et des châteaux à des hommes ayant fait partie de leur ligue; qu'on établisse partout des ministres du *pur Evangile*, et que ni corps de paysans, ni commune, ne soient admis à s'arranger isolément avec leurs seigneurs, mais qu'on charge une commission générale nommée *ad hoc*, de traiter pour tout le monde. — Ils proposent à l'autorité de désigner comme juges l'archiduc Ferdinand, Frédéric de Saxe, les villes de Strasbourg, Nuremberg et Lindau, assistés chacun de deux prédicants, au nombre desquels ils désirent voir figurer Luther, Melanchton

et Jean Bugenhagen. De leur côté, ils nommeront tous les Bourguemaîtres des villes de leurs districts, accompagnés de prédicants et de licenciés dont ils indiquent les noms [1].

Au reste, tout ceci resta à l'état de projet, et l'arbitrage dont il avait été question dans la convention de Weingarten, n'eut jamais lieu ; les soulèvements subséquents des corps avec lesquels on avait traité, le développement que prit la révolte, les ravages épouvantables qui en furent la conséquence, et la manière dont elle fut écrasée enfin, firent tomber dans l'oubli tout ce qui avait été précédemment résolu.

Mais il est temps de retrouver George de Waldbourg. — Peu de jours après les événements dont nous venons de rendre compte, il reçut une lettre que lui adressaient les commissaires du gouvernement autrichien et les gentilshommes bloqués dans Radolfszell. Ils avaient trouvé moyen de lui faire passer cette épître par un transfuge, quoique la ville fût serrée de fort près. Ils demandaient des secours. « Les paysans, disaient-ils, sont aux pieds de nos murs et nous menacent de nous prendre et de nous torturer de mille façons aussitôt qu'ils seront maîtres de la place. »

Toutefois, Truchsess apprit au même moment que 6 à 7,000 Rustauds du Hégau établissaient leur camp auprès du bourg de Steiszlingen. Il se dirigea

[1] Sartorius, op. cit., p. 110.

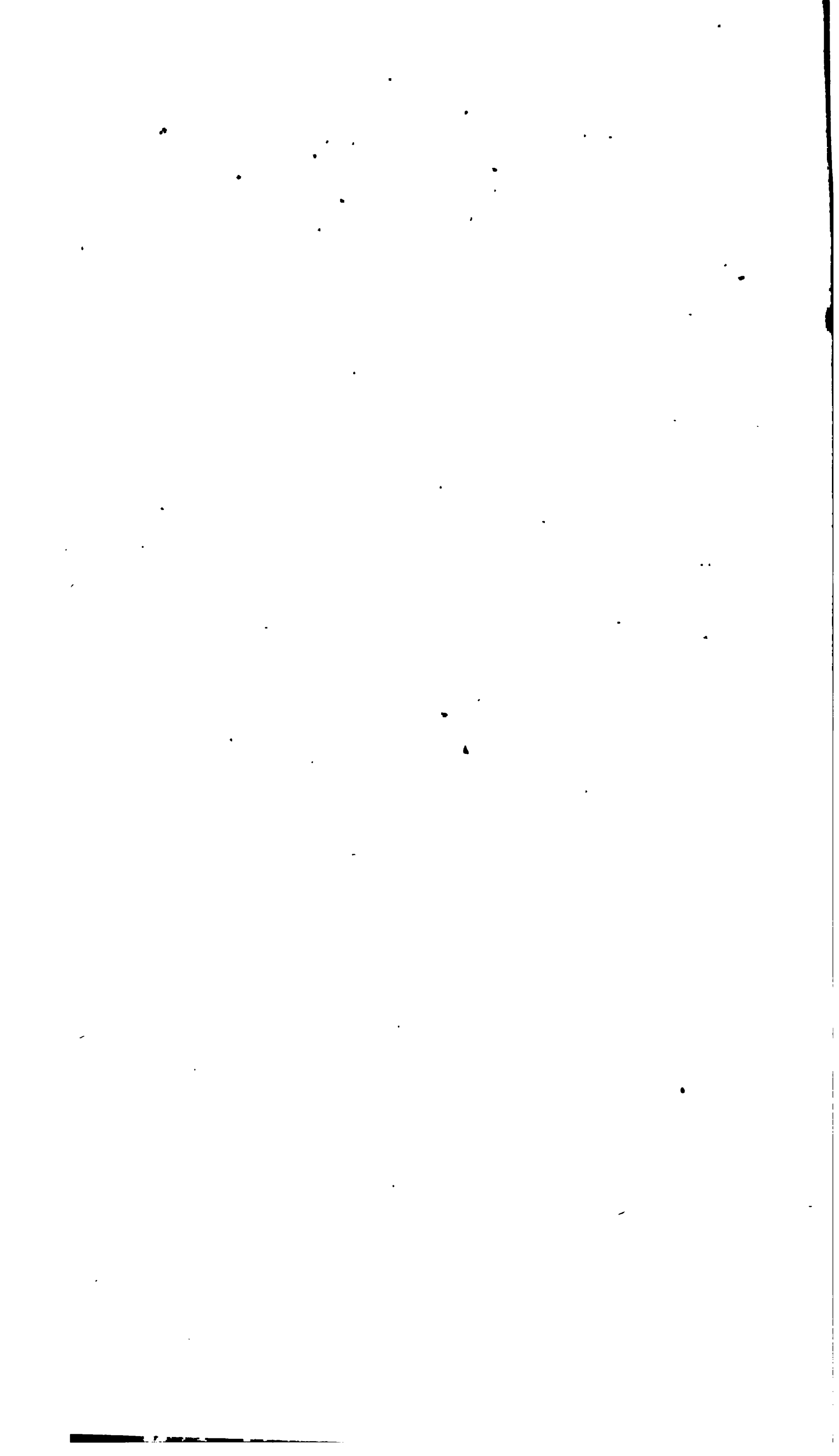
d'abord de ce côté et fit annoncer aux insurgés que s'ils ne se soumettaient, il saurait les y contraindre par le fer et le feu, et les punir « de façon à leur faire passer l'envie de recommencer. » Effrayés de cette menace, les troupes du Hégau et de la Forêt-Noire envoyèrent à George quelques députés chargés d'entamer une négociation. Ils le trouvèrent le 25 avril à Pfullendorf, où il arrivait à la tête de son armée. Waldbourg leur offrit les mêmes conditions qu'aux troupes du Lac et de l'Allgau, et tandis que les négociateurs allaient en faire la proposition aux chefs des paysans, il se porta à Hohentwiel par Stockach, et campa à un mille de l'ennemi. — George venait de faire savoir aux bloqués de Radolfszell qu'ils tinssent bon, parce qu'il les délivrerait incessamment, et il se disposait à combattre le jour suivant, si ses conditions n'étaient pas acceptées, — lorsqu'arrivèrent quelques commissaires envoyés d'Ulm pour lui enjoindre de se rendre immédiatement en Wurtemberg avec toutes ses forces. Cet ordre était donné au sire de Waldbourg pour la troisième fois; et en cas de refus, les troupes devaient être déliées de leur serment de fidélité à son égard, et placées sous le commandement des commissaires eux-mêmes. Telle était la reconnaissance des membres de la ligue de Souabe envers leur sauveur. Truchsess représenta qu'il y aurait de la folie à engager une nouvelle lutte en laissant derrière soi les troupes de la Forêt-Noire et du Hégau, dont l'exemple soulèverait infailliblement

les paysans de l'Allgau, qui venaient à peine de se soumettre. Il supplia en vain qu'on lui accordât un seul jour de répit, il fallut obéir; l'armée se dirigea vers le bourg wurtembergeois de Tuttlingen. Toutefois, Waldbourg eut recours à un stratagème. Il ordonna à un corps de 300 chevaux d'aller mettre le feu à plusieurs villages, de manière à faire croire à l'ennemi qu'il pénétrait lui-même au cœur du Hégau, et à y attirer ceux qui bloquaient Radolfszell. L'expédient réussit et George profita du moment pour ravitailler la place et pour y jeter 500 lansquenets. — Le 1er mai il campa à Spaichingen.

Cependant les paysans du Wurtemberg se voyant menacés, demandèrent à ceux du Hegau et de la Forêt-Noire de se joindre à eux. Et en effet, 8,000 hommes de ces derniers avancèrent jusqu'aux environs de Rothweil. Mais Jean Muller de Bulgenbach trouva, en y arrivant, le duc Ulric de Wurtemberg, qui espérait encore une fois reconquérir ses états à l'aide des Rustauds. Muller n'était pas d'humeur à céder le commandement suprême au prince et à se mettre sous les ordres de qui que ce fût; il déclara fièrement être venu pour renverser les seigneurs et non pour les rétablir. Puis il partit avec ses hommes et se dirigea vers le Brisgau. — Les Hegauiens restèrent en arrière, en majeure partie, pour continuer le blocus de Radolfszell; il y en eut aussi quelques mille qui se joignirent à Ulric sous le commandement de Jean Benkler.

George de Waldbourg se trouva débarrassé de la sorte, par un heureux concours de circonstances, de deux troupes qui eussent pu lui faire courir des dangers réels et entraver ses opérations. Tandis qu'il était à Spaichingen, la petite ville voisine de Rothweil, demeurée étrangère à la contagion, lui envoya deux grands chariots chargés de pain et de vin, en signe de bienvenue et de déférence. Le 2 mai il campa à Ostdorf, près de Balingen, dont les Rustauds avaient levé le siége pour mettre à feu et à sang le couvent de femmes d'Horb.

Nous sommes obligés maintenant de quitter G. Truchsess pour quelque temps, afin de rendre compte des événements qui s'étaient accomplis dans différentes contrées voisines. Nous retrouverons notre héros lorsque le moment sera venu de faire le récit de sa nouvelle campagne dans le duché de Wurtemberg.



LIVRE II.

INSURRECTION EN FRANCONIE.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement de la révolte en Franconie. — Soulèvement du Margraviat d'Anspach et de l'Evêché de Bamberg.

Tandis que George Truchsess soumettait les rebelles de la Souabe, l'insurrection avait gagné une grande partie de l'Allemagne.

Deux troupes principales de Rustauds, celle de la Franconie et celle de la vallée du Neckre, étaient au moment de se former par la réunion d'un grand nombre de petits corps isolés. Ces deux troupes se fondirent plus tard en une seule armée. La première comprenait les hommes de Bamberg, d'Anspach, Rothenbourg (Ander-Tauber) et Mergentheim, et ceux de l'évêché de Wurzbourg; la seconde réunissait les paysans de l'Odenwald, les sujets de Heilbronn, de Halle et Limpurg, des comtes de Hohenlohe et de plusieurs autres seigneurs.

Pour faire apprécier le soulèvement de la contrée qui

nous occupe, il nous faut rendre d'abord un compte sommaire des émeutes qui éclatèrent à la fois en cent lieux divers, et qui, en se confondant, produisirent l'insurrection générale. Nous suivrons donc isolément les différents corps de rebelles, pour les conduire ainsi jusqu'au moment de leur jonction.

Nous parlerons en premier lieu des insurgés de la Franconie, désignés sous le nom de troupe de la Tauber, et des sujets révoltés de l'évêque de Wurzbourg; — viendront ensuite les troupes de l'Odenwald et de la vallée du Neckre, et les opérations des deux armées réunies. Puis nous arriverons à la nouvelle levée de boucliers du Wurtemberg et à la suite des opérations de George de Waldbourg.

Les paysans de Nœrdlingen et du margraviat d'Anspach donnèrent le signal de la révolte en Franconie.

Ceux de Nœrdlingen se soulevèrent à la voix d'un certain Martin Monninger, carme défroqué, et établirent deux camps, l'un sur la montagne d'Ipf, l'autre au village de Teiningen. Ils s'étaient insurgés pour le même motif que les Rustauds de la Souabe; ils prétendaient aussi s'être réunis par amour pour le pur Evangile et la sainte parole de Dieu; ce qui signifiait en d'autres termes que leur projet était de piller et de renverser l'église, l'ordre et la discipline. La ville même de Nœrdlingen s'associa au mouvement. La petite bourgeoisie, excitée par Balthasar Glaser, poète populaire, par Antoine Forner, riche citadin

très-ambitieux, et par la femme de ce dernier, destitua ses magistrats, les remplaça par des hommes du parti populaire, et nomma bourguemaître ce même Forner, son favori [1]. Celui-ci profita de sa position pour établir des relations suivies avec les Rustauds, auxquels il envoya de l'argent et divers approvisionnements.

Les paysans du margraviat d'Anspach, et ceux des comtes d'Oettingen campèrent vers la mi-mars à Weiltingen et au Hesselberg. Casimir trouvait dans la révolte de ses sujets la juste punition de sa partialité en faveur des doctrines émanées de Wittemberg. Assisté des trois comtes d'Oettingen, il parvint à la vérité à disperser, le 18 mars, le camp de Hesselberg; mais, dès les jours suivants, la rébellion éclata de nouveau dans ses états et dans les domaines de ses voisins. Elle s'étendit jusqu'à la ville de Windsheim, dont les habitants se soulevèrent contre leurs magistrats, à propos du renvoi de Thomas Appel, prédicant fanatique qui n'avait cessé de les pousser à l'insubordination. Là encore l'émeute triompha; la populace mit à sa tête le démagogue Euchaire Huter, et s'empara des portes de la ville et de l'arsenal. Casimir réclama alors les secours de la ligue de Souabe. Forner, maître à Nœrdlingen, crut voir dans ces mouvements populaires le présage d'un succès plus complet, et espéra arriver bientôt *à purifier le sol de la*

[1] Zimmermann, op. cit., t. II, p. 209 et seq[s], d'après les archives de Noerdlingen,

patrie de tous les couvents et de tous les châteaux qui s'y trouvaient [1]. Il voulut que, pour réussir dans cette *divine entreprise*, — c'est ainsi qu'il la qualifiait, — tout le pays se joignît à l'insurrection de Windsheim, et que, sans plus tarder, on y envoyât des députés munis d'instructions propres à faire triompher le parti qu'il favorisait.

Mais ce dessein ne put être exécuté. Plusieurs villes, notamment Augsbourg, Nuremberg, Dinkelsbühl et Donauwoerth, effrayées des progrès de la rébellion, entamèrent avec les insurgés des négociations à la suite desquelles la plupart des Rustauds s'en retournèrent dans leurs villages, après qu'on leur eut accordé amnistie pour le passé et qu'il eut été convenu que leurs réclamations seraient soumises à la décision d'arbitres nommés à cet effet par les deux partis.

La perturbation que la réforme avait jetée dans le sens moral des populations, la haine aveugle contre l'Eglise, que les prédicants étaient parvenus alors déjà à inspirer à la multitude, se manifestèrent d'une manière bizarre dans le cours de ces négociations. Les paysans des comtes d'Œttingen demandèrent qu'on les déchargeât de tout service, de toute redevance, dîme et corvée, s'engageant par contre à s'emparer *de vive force* des couvents, chapitres, biens de l'Eglise, etc., de la contrée, et d'en faire l'abandon pur et simple à leurs gracieux seigneurs, lesquels y trou-

[1] Ibid., p. 215.

veraient une ample compensation. — Forner déclara ce projet admirable et l'appuya de son crédit; à la vérité il détestait les nobles; mais l'horreur que lui inspiraient les prélats et les couvents était bien autrement profonde, et il se consolait des avantages proposés à des comtes, par la douce pensée qu'ils leur seraient accordés aux dépens de l'Eglise. — Les dignes seigneurs d'Œttingen également, oubliant que le décalogue condamne le vol, trouvèrent, — à ce qu'assurent les contemporains, — la proposition très-digne d'être prise en considération, et s'ils ne l'acceptèrent pas, ce fut uniquement parce que l'exécution leur en sembla difficile et dangereuse.

Tandis qu'un calme apparent renaissait d'un côté, la sédition éclatait plus terrible dans un pays voisin. Le diocèse de Bamberg était en feu. Weigand de Redwitz avait succédé en 1522 au prince-évêque George III de Limbourg, prélat vicieux et prodigue, adonné aux idées nouvelles, protecteur des Ulric de Hutten, des philosophes, des incrédules et des prédicants. — Weigand possédait les vertus qui manquaient à son prédécesseur. Catholique fervent, profondément instruit, ayant reconnu le néant et la fausseté des doctrines de l'école de Wittemberg, dès leur première apparition, il avait fait un pèlerinage à Jérusalem peu de temps avant son élection. Nommé au siège de Bamberg, il s'était efforcé de purger sa ville épiscopale des novateurs que George III avait pourvus des principales cures du lieu; toutefois, les prédicants

avaient eu le temps de semer leur ivraie ; leurs enseignements touchant la *liberté chrétienne* les avaient rendus chers au public. La pauvre humanité est toujours disposée à aimer ceux qui flattent ses passions et leur lâchent la bride. Malgré ses efforts, Weigand n'était point parvenu encore à se débarrasser de deux des principaux orateurs, du docteur Jean Schwanhæuser, et d'Euchaire, carme apostat ; ces favoris de la bourgeoisie continuaient donc à prêcher *évangéliquement* à Bamberg. — C'est alors qu'éclata la révolte des paysans du margraviat d'Anspach, dont il a été question ci-dessus, et que Casimir demanda des secours contre ses sujets à la ligue de Souabe ; celle-ci somma l'évêque de mettre le tiers de son contingent à la disposition du margrave. — Weigand s'empressa d'ordonner à la chevalerie du diocèse de se réunir chez lui, le mardi après le dimanche des Rameaux, pour convenir des mesures à prendre.

Les émeutiers de la ville ayant eu connaissance de cette injonction si simple et si naturelle, l'exploitèrent avec une grande habileté. — Ils firent courir le bruit que l'évêque préparait un armement pour attaquer, pendant le sermon du mardi, les auditeurs de Schwanhæuser, et en général les amis du *nouvel Evangile*. — Il n'en fallut pas davantage. — Un immense rassemblement eut lieu le 11 avril sur la place du marché ; quelques énergumènes, courant de groupe en groupe, pérorant, excitant les passions de la populace, lui persuadèrent qu'il était urgent de recourir

à des mesures énergiques et extrêmes. On sonna le tocsin, on ferma les portes de la ville pour empêcher l'entrée des chevaliers; les petits bourgeois prirent les armes et nommèrent des capitaines. Tout cela fut l'affaire d'une demi-heure. Les magistrats, très-alarmés, donnèrent avis à l'évêque de ce qui se passait. Ce prélat députa vers la bourgeoisie trois de ses conseillers, la priant d'exposer les motifs et les sujets de plainte qu'elle pouvait avoir, afin qu'il y fît droit. — Mais il n'entrait pas dans les intentions des chefs du mouvement de s'arranger à l'amiable. La foule poussée par eux ne tint aucun compte des propositions de Weigand, et contraignit au contraire les gens demeurés paisibles à s'associer au soulèvement; puis on envoya également des émissaires dans les villages des environs. L'évêque, se voyant menacé et abandonné de tous, s'échappa de la ville avec la plupart des membres de son chapitre, et se réfugia au vieux château d'Altenbourg [1]. Mais Weigand de Redwitz avait été bien loin de s'attendre à une émeute que rien ne justifiait, par conséquent le fort n'avait pas été mis en état de défense; il se trouvait sans troupes, sans artillerie, sans provisions d'aucune espèce.

Cependant une extrême agitation continuait à régner dans Bamberg; — des milliers de paysans étaient déjà venus se joindre aux bourgeois, et chacun con-

[1] Zimmermann, t. II, p. 211, tiré des archives d'Anspach.

tribuait avec une prodigieuse activité à fortifier la place, car on craignait que les chevaliers de la province, les princes et les seigneurs amis de l'évêque, ne vinssent à son secours. Des chaînes furent tendues dans les rues, et des barricades élevées ; on creusa des fossés, on rendit plusieurs chemins impraticables; la petite bourgeoisie se donna le plaisir de charger des plus rudes travaux les prêtres et les gentilhommes de la ville. — Le mouvement était dirigé par une commission composée de citadins et de paysans, siégeant en permanence dans la salle du conseil [1]. L'évêque demanda des secours de tous côtés, il n'en put obtenir ; chacun était occupé chez soi, et la ligue de Souabe avait trop d'affaires sur les bras pour pouvoir lui venir en aide [2].

Privé de tout appui, il se vit dans la nécessité d'accepter la proposition que lui fit alors la commission permanente des insurgés de Bamberg. Elle lui offrait un sauf-conduit pour venir négocier avec les rebelles. — Weigand de Redwitz rentra dans sa ville épiscopale le jeudi saint. Il fut reçu auprès du couvent des Carmes par la populace qui lui demanda tumultueusement la sécularisation des biens ecclésiastiques et la destruction des fiefs nobles du diocèse. L'évêque répondit avec calme que la pétition étant contraire au septième commandement de Dieu, il n'y consentirait

[1] Ibid.
[2] Ibid.

jamais. Les murmures qui accueillirent ces paroles, et qu'accompagnèrent quelques coups de mousquet, n'ébranlèrent point sa résolution ; il s'achemina tranquillement vers son palais. Quelques bourgeois armés de pied en cap l'y attendaient et le conduisirent à la place du marché. Elle était couverte d'un véritable corps de bataille, composé d'hommes de tous les lieux voisins.

Weigand voulut s'adresser à la foule ; elle refusa de l'écouter et lui dit insolemment de ménager ses paroles pour le moment où il serait dans la salle du conseil [1]. Il s'y rendit. On l'avait mené à la grande place, uniquement dans l'espoir de l'épouvanter en lui faisant voir ce redoutable déploiement de forces et de briser ainsi sa résistance ; mais on se trompait. La commission permanente renouvela les propositions qui avaient déjà été faites à l'évêque auprès du couvent des Carmes, et elle y ajouta une clause nouvelle ; elle exigeait que les demeures des gentilhommes fussent démolies sur-le-champ. — Le noble prélat répondit comme il avait répondu la première fois ; — les menaces, les cris de fureur, le danger qu'il courait au milieu de ces forcenés, rien ne put le faire fléchir. Toutefois, les rebelles n'osèrent pas violer le sauf-conduit, et après avoir vainement épuisé leurs arguments, ils ramenèrent Weigand au château d'Altenbourg.

[1] Ibid.

Alors ils résolurent de faire de leur chef et à leur manière ce qu'ils n'avaient pu obtenir de l'évêque. Le son du tocsin annonça le commencement de l'œuvre de destruction. Bourgeois et paysans se précipitèrent à la fois dans le palais épiscopal, dans les demeures des chanoines et des prêtres, et dans l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Tout fut pillé et ravagé. La chancellerie eut son tour; les livres, les papiers, les titres et les manuscrits furent déchirés et jetés au vent.

L'orgie se prolongea pendant les journées du vendredi et du samedi saint; cette façon de se préparer à la solennité de Pâques était digne, sous tous les rapports, des disciples de l'illustre apôtre de l'Allemagne.

La vaste cathédrale de Bamberg fut seule préservée. Des bourgeois armés veillèrent à sa sûreté, mus, non par un sentiment de respect religieux, mais par l'orgueil que leur inspirait la beauté du monument et l'admiration dont il était généralement l'objet.

Les habitants de la campagne se montrèrent aussi actifs que la populace de la ville. Ils pillèrent et incendièrent les couvents, les églises et les châteaux, coupèrent les forêts, rompirent les digues des étangs, et commirent en tous lieux les excès les plus épouvantables. C'étaient des bêtes féroces démuselées, qui détruisaient sans autre but que le plaisir de détruire.
— Cette épouvantable anarchie, qui durait depuis dix jours, commençait à effrayer les chefs du mouvement eux-mêmes; elle les disposa à négocier avec l'é-

vêque. Il fut convenu que les représentants de la chevalerie, des villes et des paysans se réuniraient le 20 avril, et qu'ils formeraient une diète chargée de rétablir l'ordre matériel et de prononcer en dernier ressort sur les griefs de la bourgeoisie et des paysans qui les avaient exposés par écrit. La diète se rassembla en effet, interdit les violences dès sa première séance, et déclara qu'investie seule du droit de rendre justice à chacun, elle punirait les infracteurs de la paix publique, par des châtiments corporels, par la confiscation des biens, ou même par la peine de mort, suivant la gravité des circonstances. Le second décret de la diète accordait aux prédicants le droit de prêcher la parole de Dieu dans le diocèse de Bamberg, « librement, purement, clairement et sans voile. » — Ces grands mots n'ont pas besoin de commentaires; on sait ce qu'ils signifiaient dans la bouche des novateurs. — C'était lancer un tison enflammé au milieu de matières combustibles, tout en ayant la prétention d'éteindre l'incendie; cette belle disposition porta ses fruits. L'émeute fut à la vérité un moment comprimée, grâce à la réunion de la diète et à l'attitude de la bourgeoisie armée, qui était disposée à repousser l'insurrection avant d'en être atteinte à son tour; — mais c'était un répit momentané. — Bientôt les désordres les plus terribles et les scènes les plus hideuses souillèrent de nouveau les districts dont nous venons de nous occuper; nous y reviendrons plus tard.

CHAPITRE II.

Insurrection de Rothenbourg.

Le soulèvement du margraviat d'Anspach avait eu autant de retentissement dans la cité voisine de Rothenbourg et dans ses domaines, qu'à Bamberg. Rothenbourg, ville libre et impériale, bâtie sur le bord de la Tauber, et jadis résidence favorite des princes de la maison de Hohenstauffen, était disposée depuis deux ans à embrasser la cause des novateurs. Jean Deuschlin, prêtre apostat, qui se distinguait par le mépris avec lequel il parlait des prérogatives de la mère de Dieu; Hans Schmidt, moine franciscain, aveugle et surnommé le *Renard rouge;* Gaspard Christ, commandeur teutonique, et Melchior Christ, prêtre apostat du même ordre et époux de la sœur du *Renard rouge*, y avaient répandu, en 1523, le venin de l'hérésie luthérienne [1].

Une foule de prédicants errants, qui portaientd e lieu en lieu les lumières du nouvel évangile, étaient venus se réunir à ces hommes. Il ne se passa dès-lors

[1] Sartorius, op. cit., p. 158 et seq.
Oeschle, op. cit., p. 78 et seq.
Gnodalius, p, 133 et 134.
Sleidan, liv. IV, p. 114.
Zimmermann, op. cit. T. II, p. 229, d'après un écrit contemporain de Rothenbourg.
Crinitus, ch. XI. p. 241.

plus de semaine qu'il n'arrivât à Rothenbourg quelque moine dépouillé de son froc, quelque prêtre infidèle, quelque émissaire de l'école de Wittemberg. On prêchait dans les rues, dans les cimetières, au marché; les bornes et les escaliers publics servaient de chaires, et une immense affluence entourait toujours les prédicateurs en plein vent. Quittant la controverse religieuse, la plupart des orateurs abordaient le terrain de la politique, discutaient les droits des princes et des seigneurs, parlaient des prérogatives inaliénables de l'humanité, apostrophaient les assistants, les questionnaient sur les sujets de plainte qu'ils pouvaient avoir, et les engageaient à secouer toute espèce de joug pour jouir de la parfaite liberté des enfants de Dieu. Deuschlin, en particulier, brillait par l'âpreté de ses discours, par la violence de ses sorties contre toute autorité autre que celle de la Bible... *interprétée par lui*. Les magistrats de la ville, hostiles à la fois à l'Eglise qui les gênait, et aux nouvelles doctrines dont les conséquences les épouvantaient, placés ainsi, — comme tous ceux qui abandonnent le terrain de l'immuable vérité, entre deux extrêmes également redoutés, — les magistrats résolurent enfin de destituer le terrible Deuschlin; mais, témoins de l'enthousiasme qu'il avait inspiré à la multitude, ils n'osèrent exécuter leur projet, de peur d'exciter une émeute!

Le commandeur Gaspard Christ, excommunié par son évêque, lut impudemment lui-même, en chaire,

la sentence qui le condamnait, et protesta que rien ne l'empêcherait de rester fidèle à la cause divine et sacrée qu'il avait embrassée ; les assistants saluèrent cette protestation des applaudissements les plus frénétiques.

L'état des esprits faisait ainsi présager une insurrection prochaine à Rothenbourg, lorsque le docteur André Carlostadt, exilé de la Saxe, y arriva dans les premiers jours de l'année 1525, et y porta un nouvel élément de désordre. Il trouvait en ce lieu un terrain parfaitement propre à recevoir la semence qu'il voulait répandre.

Carlostadt, ou plutôt André Bodenstein, — car il avait quitté le nom de son père pour prendre celui de son lieu natal, — Carlostadt en était alors au plus fort de sa querelle avec Luther. On sait que, malgré leurs dissidences d'opinions sur plusieurs points, ces deux hommes étaient restés amis pendant quelque temps, car André était cher aux novateurs et avait acquis de grands droits à leur admiration et à leur reconnaissance en donnant le premier le signal du mariage des prêtres. Malgré ce noble exemple, Luther et son ami étaient devenus ennemis irréconciliables. Pendant le séjour du docteur Martin à la Wartbourg, André avait profité de l'absence du maître pour innover à son tour à Wittemberg même, pour nier hautement la présence réelle du corps et du sang de Notre Seigneur dans la très-sainte Eucharistie, pour purger les églises de toute l'idolâtrie pa-

piste, et dépeupler l'université en déclarant : qu'il fallait que l'humanité en revînt, en quelque sorte, à l'état de nature; que la science était inutile et dangereuse, et qu'à l'avenir chaque homme devait vivre uniquement du travail de ses mains! Joignant l'exemple au précepte, il s'était retiré lui-même chez son beau-père, cultivateur à Segern, avait endossé l'habit de paysan, adopté exclusivement le nom rustique de maître André, et s'était mis à labourer la terre.

Alors, — ainsi que nous le disions dans notre introduction, — Luther, oubliant les ordres de l'électeur de Saxe, s'était éloigné de la Wartbourg pour aller rétablir à Wittemberg sa primauté ébranlée. Maître André, accusé d'avoir agi sans mission (comme si celle de Luther eût été mieux établie) et d'avoir méprisé l'autorité du chef de la nouvelle église, s'était vu en but à la haine et à la persécution de ses anciens amis. On se souvient de la célèbre conférence et du défi que se portèrent après boire les deux rivaux dans la taverne de l'Ours noir; elle s'était terminée d'une manière bien digne de leur discussion, qui avait pour objet la très-sainte Eucharistie; « puissé-je avoir le bonheur de te voir sur la roue, » s'était écrié Carlostadt en s'éloignant; « puisses-tu te rompre le col avant de sortir de la ville, » avait répondu le docteur Martin [1]. Voilà le nouvel évangile, dit à ce propos Bossuet, — voilà les actes des nouveaux apôtres [2]!

[1] Luther, op., t. VII, p. 502.
[2] Hist. Variat. L. II, n. 11.

Carlostadt persécuté, stygmatisé comme un rebelle et un suppôt de Satan, par Luther et Mélanchton, et obligé de fuir, était allé répandre sa doctrine en Suisse, sur les rivages du Rhin, et notamment à Strasbourg, à la grande stupéfaction de l'oracle de Wittemberg, qui jouait le pape et lançait bravement ses anathêmes contre ceux qui osaient raisonner, réformer et innover autrement que lui.

Toutefois, le docteur André était bientôt revenu en Franconie; on l'avait vu à Schweinfurth, puis à Kitzingen; enfin il arriva à Rothenbourg avec la résolution de s'y fixer. Un semblable hôte devait être reçu à bras ouverts par les Deuschlin, les Christ et les autres gens de même trempe qui se trouvaient dans la cité. Ils cherchèrent à procurer le droit de bourgeoisie à Carlostadt; les magistrats s'y refusèrent et lui interdirent même la ville. Ses amis le cachèrent alternativement dans les maisons d'Ehrenfried Kumpf, ancien bourguemaître, et du chevalier Etienne de Menzingen. Ils se réunissaient autour de lui pendant les nuits et recevaient ses leçons avec autant de docilité que d'admiration.

Les paysans des domaines de Rothenbourg s'insurgèrent quelques jours après ceux du margraviat d'Anspach. Les villages d'Orenbach et Brettenheim se soulevèrent les premiers, résolurent de former une confrérie semblable à celle des hommes de la Souabe et de la Forêt-Noire, pour travailler à la propagation de l'évangile (*um dem Evangelium einen Beystand zu*

thun) et envoyèrent dans tous les villages des environs des messagers chargés d'exhorter les populations à prendre les armes. Les 22 et 23 mars, plusieurs milliers d'hommes étaient déjà réunis ; ils se donnèrent des chefs et sommèrent les communes demeurées tranquilles de se joindre à eux.

Les magistrats de Rothenbourg se trouvèrent dans la perplexité la plus cruelle, lorsque l'émeute commença à gronder parmi leurs sujets du dehors. Ils n'avaient point de troupes à leur opposer, car les rebelles eux-mêmes composaient, en temps ordinaire, la seule force militaire de la République ; d'ailleurs il était bien difficile d'aller les attaquer chez eux ; la plupart des villages étaient protégés par des cimetières entourés de fortes murailles derrière lesquelles on pouvait se retrancher.

Une autre circonstance augmentait les dangers de la position des magistrats. Indépendamment des ferments de discorde jetés dans la ville par les enseignements des novateurs, les petits bourgeois et les artisans étaient jaloux depuis fort longtemps du pouvoir exercé par les familles patriciennes, qui formaient à elles seules le gouvernement, et il était fort à craindre qu'en cas d'insurrection ils ne se joignissent aux révoltés au lieu de s'armer en faveur de l'autorité.

Dans cette perplexité, les membres du grand conseil firent ce que font les gens faibles et embarrassés ; ils prirent une demi-mesure et décidèrent que quelques-uns d'entre eux se rendraient auprès des paysans

pour tâcher de les calmer, tandis que les autres sonderaient lés dispositions des habitants de la cité.

Ce projet fut exécuté le vendredi 24 mars. Au lieu de convoquer, suivant la coutume, la bourgeoisie en masse, on résolut de la réunir successivement en six divisions, de façon à pouvoir exercer sur elle une action plus directe et plus complète.

Le plan des magistrats eût réussi peut-être, sans l'intervention de ce même chevalier Etienne de Menzingen, que nous avons nommé plus haut. Issu d'une ancienne famille noble de la Souabe, Menzingen avait épousé, environ vingt ans auparavant, la fille d'un sieur Proll, conseiller à Rothenbourg; à la suite de cette mésalliance, il avait acquis le droit de bourgeoisie dans la ville. Ayant acheté, en 1518, le domaine de Reinsbourg, situé dans le territoire de la cité, il avait eu de violents démêlés avec les magistrats à propos du paiement des impôts, avait renoncé à son droit de bourgeoisie, et s'était retiré en Suisse, pour intriguer en faveur du duc Ulric de Wurtemberg, auquel il était très-dévoué. Il venait de reparaître inopinément à Rothenbourg et de s'y établir au moment où son ami Carlostadt y était arrivé.

Etienne se trouvait dans la salle des séances lorsque le grand conseil, ayant assemblé la première section, — celle précisément qui lui paraissait la plus dévouée, — demandait aux bourgeois qui la composaient, si on pouvait compter sur l'assistance de la commune pour comprimer le soulèvement des paysans.

Déjà vingt-cinq voix s'étaient prononcées affirmativement et allaient entraîner les autres ; mais le chevalier de Menzingen prévint le mouvement et s'écria : « Y pensez-vous, êtes-vous serfs ou hommes libres? Voulez-vous courir tête baissée à votre perte et devenir les meurtriers de vos frères? Sortez d'ici, allez délibérer avant de voter[1]. »

Dociles à sa voix, les citadins s'éloignèrent et le chevalier les suivit, réunit les cinq autres sections, les harangua en style populaire, et leur déclara enfin que l'instant était venu de secouer le joug de la magistrature et de devenir maîtres à leur tour. Entraînés par ces paroles, les bourgeois nommèrent, séance tenante, une commission composée de quarante-deux membres et lui confièrent l'administration locale. Menzingen fut nommé chef de ce corps ; il fit jurer à ceux qui en faisaient partie de demeurer unis jusqu'à la mort, et de garder un secret absolu sur leurs délibérations. Puis il ordonna que l'on s'emparât des portes de la ville, et que l'on envoyât une députation aux paysans pour s'entendre avec eux.

Toutefois, les anciens magistrats exerçaient encore un semblant d'autorité et étaient censés gouverner de concert avec les quarante-deux nouveaux élus. — Le margrave Casimir d'Anspach et le commandeur teutonique de Mergentheim, promptement informés des événements de Rothenbourg, offrirent au grand con-

[1] Zimmermann, t. II, p. 241.

seil dépossédé d'intervenir entre lui et ses sujets révoltés. Menzingen intercepta les lettres au passage et les envoya à leur destination, décachetées, après en avoir pris connaissance.

Le conseil, en proie à la plus vive terreur, sachant que sa réponse passerait également par les mains du chevalier de Menzingen, et craignant d'exaspérer davantage la foule, refusa toute espèce de secours, affirmant « qu'il ne comprenait rien aux offres des deux seigneurs, *vu qu'il n'y avait à Rothenbourg, ni soulèvement ni désordre d'aucun genre.* »

Les paysans n'étaient pas restés oisifs en attendant. Ils avaient formulé leurs plaintes par écrit, et déclaraient s'être unis en bons frères, pour travailler à la propagation du pur évangile et pour réclamer contre les charges, devoirs et impôts dont ils étaient accablés contrairement à la parole divine et à la charité chrétienne; — venait ensuite le détail de leurs griefs, entremêlé de citations bibliques auxquelles il était aisé de reconnaître la plume des disciples des novateurs.

En effet, l'écrit avait été rédigé par quelques mauvais prêtres pressés de jouir des douceurs de la liberté chrétienne. C'étaient Léonard Denner, curé de Lenzenbronn, son vicaire Jean Hollenbach, et André Neuffer, curé à Tauberzell.

La pièce fut envoyée à Rothenbourg; les anciens magistrats étaient d'avis que l'on repoussât simple-

ment les demandes des paysans : les quarante-deux opinèrent pour des concessions.

Le grand conseil ne savait que décider, pour sauvegarder encore les droits de la ville, sans s'exposer lui-même au danger le plus imminent. Tandis qu'il se trouvait dans cette perplexité, l'ancien bourguemaître Ehrenfried Kumpf se présenta, assurant qu'il connaissait un homme capable d'aplanir en un instant les difficultés. « Il est ici dans la salle d'attente, » ajouta Kumpf, « je vous prie de l'entendre et de l'envoyer chez les paysans [1]. » Et comme on lui demandait quel était cet homme doué d'un si merveilleux pouvoir, il répondit : « C'est André Carlostadt. » L'étonnement des conseillers fut extrême ; ils ne concevaient pas comment le docteur André, que l'on croyait à Strasbourg depuis plusieurs mois, se trouvait inopinément à Rothenbourg ; mais alors le sieur Ehrenfried avoua que Carlostadt, loin de quitter la ville, avait trouvé un asile dans sa maison et dans les demeures de quelques autres *frères chrétiens.* — « Et vous osez nous déclarer cela, » s'écria avec indignation l'un des conseillers, « vous qui nous avez assuré de la façon la plus solennelle, il y a peu de semaines, que vous n'aviez aucune relation avec Carlostadt et que vous ignoriez en quel lieu il se trouvait ? » « J'ai agi, » répondit Ehrenfried en mettant la main sur son cœur et en prenant un air béat, « j'ai agi pour le service de Dieu, j'ai eu le courage de cacher Carlostadt, parce

[1] Zimmermann, t. II, p. 251, d'après les archives locales.

que la cause du Seigneur l'exigeait; le docteur est un homme pieux et malheureux, le ciel l'a doué de talents extraordinaires, et la divine Providence nous l'envoie à dessein pour faire cesser les démêlés qui existent entre le grand conseil, la commune et les paysans. Je connais mes devoirs envers les magistrats, mais ces devoirs sont subordonnés à ce que je dois à la parole de Dieu et au pur Evangile, — ceci passe avant toute autre chose. » — Nous sommes chrétiens comme vous, répliquèrent les conseillers avec colère, et comme vous, nous savons ce que nous devons à l'Evangile; mais l'Evangile n'enseigne pas le mensonge. Puis se levant de leurs sièges ils sortirent précipitamment de la salle et chacun rentra chez soi [1].

Cette scène mit un terme définitif à l'ombre de pouvoir qui était demeuré entre les mains des anciens; dès-lors les quarante-deux gouvernèrent sans contrôle.

Carlostadt quitta sa retraite, se montra publiquement dans la ville et prêcha tantôt dans les églises, tantôt en plein vent, bien que la sentence de bannissement prononcée contre lui n'eût pas été rapportée.

A partir de cet instant, le désordre fut à son comble à Rothenbourg, et les nouveaux évangéliques signalèrent leur présence par leurs exploits habituels. Ils se portèrent au cimetière dans la nuit du 25 au 26 mars, renversèrent le grand crucifix qui s'y trouvait et lui brisèrent la tête et les bras. Le lendemain — c'était le dimanche de *Lætare* — ils se précipitèrent

[1] Ibid.

dans la chapelle de Notre-Dame, déchirèrent les nappes d'autels et les missels, et forcèrent le prêtre officiant d'interrompre le saint sacrifice déjà commencé. Le lundi 27, les prêtres et enfants de chœur furent expulsés à coups de pierres et de poings de l'église paroissiale ; on défendit, sous les peines les plus sévères, de célébrer désormais la messe à Rothenbourg, et le pillage fut organisé. La canaille rasa entièrement la chapelle de la Vierge et ravagea une superbe église bâtie hors de l'enceinte de la ville sur les rives de la Tauber [1]. On jeta dans la rivière le saint Ciboire et les images.

Cependant Carlostadt ne se rendit point au milieu des Rustauds ; la petite bourgeoisie, devenue seule maîtresse, était maintenant moins pressée de fraterniser avec eux. Les paysans avaient d'ailleurs profité des démêlés qui régnaient dans la ville pour prendre une attitude de plus en plus formidable.

Ils continuaient à forcer les villages demeurés tranquilles à se joindre à eux ; les maisons de ceux qui refusaient de s'associer à l'insurrection étaient impitoyablement pillées. Forts maintenant de 4 à 5,000 hommes, ils établirent leur camp à Reichardsrode, formèrent une caisse militaire et détruisirent les couvents et les châteaux du voisinage [2], en commençant

1 Sartorius, op. cit., p. 159.

2 Crinitus, ch. XXI, p. 245.
Gnodalius, p. 143.
Sartorius, op. cit., p. 159 et 160.

par celui de Gaspard de Stein. Ils amassèrent énormément de butin et l'employèrent à couvrir leurs dépenses et à faire régner l'abondance dans le camp. « Ils vivaient parfaitement et s'en donnaient à cœur joie, » dit à ce propos un de leurs historiens allemands (*sie lebten trefflich und liessen sichs wohl seyn*).

Le 27 mars, ils levèrent leur camp et se divisèrent en deux corps d'égale force.

L'un de ces corps se dirigea vers le district nommé Schüpfergrund, où il devait opérer sa jonction avec différents groupes d'insurgés arrivant de divers côtés. Cette troupe, composée, presque en entier, des hommes qui s'étaient réunis d'abord à Orenbach, traversa les domaines de Giebelstadt, propriété de l'antique race des Geyer de Geyersberg. Florian de Geyer, membre indigne de cette famille, — grand coureur d'aventures, professant les mêmes principes que François de Sikingen, humaniste et philosophe comme Ulric de Hutten, mais d'une bravoure à toute épreuve, — Florian de Geyer se réunit aux gens d'Orenbach avec quelques hommes dévoués, devint leur chef, les façonna à la discipline et leur donna le nom de troupe noire (*schwarze schaar*), sous lequel nous les verrons jouer encore un grand rôle dans la guerre des Rustauds.

Le second corps de paysans, suivi de charriots chargés de munitions de guerre, quitta également Reichardsrode, passa sous les murs de Rothenbourg

et se retrancha derrière les fortes murailles du cimetière de Neusitz, qui dominaient la route d'Anspach. Le 29 mars, trente-deux chefs et conseillers des paysans se rendirent à cheval à Rothenbourg pour négocier avec les autorités touchant les réclamations précédemment adressées par les Rustauds à leurs anciens seigneurs, les magistrats de la ville. Après d'assez longs pourparlers, il fut convenu que la commission des quarante-deux prononcerait sur tous les points en litige, et la commune s'engagea d'autre part à entrer dans la confrérie évangélique. Sur ces entrefaites, des campagnards du margraviat d'Anspach, et les vassaux des seigneurs de Rosenberg et de Finsterlohe vinrent se réunir à la troupe de Neusitz. Ces deux chevaliers eux-mêmes, poussés peut-être par la peur, et désirant éviter le pillage de leurs châteaux prirent rang parmi les Rustauds[1], déclarant « que toute plante qui n'avait pas été semée par le père céleste devait être arrachée, et qu'il fallait détruire tout ce qui n'était pas conforme à la pure parole de Dieu. »

Les Rustauds quittèrent Neusitz le 29 mars, pour s'établir à la ferme du Sandhof, située sur la rive gauche de la Tauber; — le 2 avril (dimanche de *Judica*), ils campèrent à Oberstetten, et le mardi suivant ils prirent leurs quartiers auprès du couvent de femmes de Scheffertsheim, à petite distance de Mer-

1 Oechsle, op. cit., ch. III.

gentheim, cité dépendante de l'ordre teutonique et siége d'une commanderie. Depuis quelques jours déjà une fermentation extrême régnait également dans cette ville [1].

[1] Crinitus, op. cit., ch. XII, p. 241.
Gnodalius, op. cit., p. 133 et 134.
Leodius, op. et loc. cit., p. 287.

CHAPITRE III.

Insurrection de Mergentheim et réunion de différents corps de Rustauds.

Des symptômes de mécontentement et d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses commanderies de l'ordre teutonique, dès l'année 1524. Le grand maître Thierry de Clée était parvenu à les apaiser [1]. Les sujets de l'ordre étaient traités plus paternellement que ceux de la plupart des petits états de l'Allemagne, mais ils ne restèrent pas étrangers aux doctrines nouvelles et aux exemples de leurs voisins. La ville de Mergentheim fut une des premières à s'insurger. Le 26 mars, dimanche de *Lætare*, la petite bourgeoisie se rendit tumultueusement à la maison que possédait le couvent de Schœnthal, dans l'enceinte de la cité, elle y passa deux jours « à faire bombance et à se livrer à la joie, comme si le règne de mille ans eût commencé sur la terre [2]. » Le commandeur de Bibra, qui n'avait point de forces disponibles, attendit que la première effervescence se fût calmée; — le mardi suivant il convoqua les habitants de Mergentheim, leur

[1] Oechsle, ch. III.

[2] Oechsle loc., cit., d'après les archives locales.
Zimmermann, t. III, p. 638.
Crinitus, op. cit., ch. XII, p. 241.
Gnodalius, op. cit., p. 134.

parla avec bonté, les engagea à rentrer dans le devoir et à lui exposer leurs plaintes. Après quelques discussions et malgré l'opposition des têtes chaudes de l'endroit, la bourgeoisie promit au commandeur de ne pas se réunir aux paysans insurgés.

Toutefois, la mutinerie recommença dès le dimanche suivant, non pas à Mergentheim même, mais dans le bourg voisin de Neuhaus, où s'élevait un des principaux châteaux de l'ordre teutonique. — Les habitants du lieu demandèrent à grands cris un allégement des charges qui pesaient sur eux, et le droit de pratiquer *le pur Évangile*. Bibra eut la faiblesse de s'engager par écrit à céder à leurs demandes, dans le vain espoir de prévenir une révolte ouverte [1].

Sur ces entrefaites, les insurgés de Rothembourg s'étaient établis auprès du couvent voisin de Scheffertsheim [2], et les habitants du village d'Igersheim [3], cédant aux conseils, ou plutôt encore aux menaces de leur bourguemaître, venaient de se joindre à eux, — et de déclarer que l'on mettrait le feu aux maisons de ceux qui demeureraient fidèles aux chevaliers teutoniques. — Joyeuse de ce début, la troupe de Rottenbourg s'empressa d'envoyer une députation aux bourgeois de Mergentheim pour les exhorter à se réunir également à elle.

[1] Ibid.

[2] V. la fin du chapitre précédent.

[3] Situé à côté de Mergentheim.

Ce message jeta la magistrature urbaine dans un étrange embarras, elle eût voulu voir venir les événements avant d'avoir à se prononcer. Mais le petit peuple qui, peu de jours auparavant, avait juré fidélité au commandeur de Bibra, se montrait déjà fort disposé à fraterniser avec les Rustauds. Des groupes nombreux s'étaient formés dans les rues et sur la place du marché. Des orateurs populaires haranguaient la foule ébahie et charmée. L'un d'eux s'écriait en arborant un immense drapeau sur la fontaine publique « qu'il fallait se déclarer pour les paysans et contre les prêtres qui n'étaient bons à rien. » — Que ceux qui sont pour l'Evangile lèvent la main, » hurlait un autre énergumène, — « il faut que Mergentheim devienne ville libre, disaient d'autres voix, envoyons à tous les diables les chevaliers teutoniques. » — « Joignons-nous aux paysans, répétait en chœur la populace; — emparons-nous des biens de l'ordre avant qu'ils ne les confisquent [1]. »

Les magistrats, témoins des dispositions de la foule, et sympathisant peut-être en secret avec elle, se décidèrent à faire une réponse favorable aux Rustauds établis à Schesfertsheim; — un corps composé de cent hommes de la bourgeoisie de Mergentheim et commandé par Michel Hasenbart, fut autorisé à grossir leurs rangs. Les insurgés reçurent ce renfort avec de grandes démonstrations de joie, et Jean Morstadt,

[1] Ibid.

le capitaine en second, leur proposa d'entrer aussitôt dans la ville et d'assommer les chevaliers de l'ordre qui s'y trouvaient [1]. Heureusement ce sanguinaire avis ne prévalut pas, et le commandeur en ayant été informé, se décida à se rendre lui-même au camp des Rustauds, accompagné du seul Pierre d'Ernburg, afin de traiter avec eux et d'éviter de plus grands malheurs. Il exécuta son projet le 5 avril; les chefs des paysans s'engagèrent formellement à ne pas entrer dans la ville de Mergentheim, à ne faire de tort à personne, et à passer la nuit dans le village voisin d'Igersheim, où Bibra devait leur fournir une forte somme d'argent, du foin et de la paille en quantité suffisante [2].

Cependant une foule de petits corps, ayant chacun son chef et son étendard, renforçaient d'heure en heure les insurgés. Les différents drapeaux portaient tous des emblêmes particuliers, parmi lesquels on distinguait le soulier à courroies et divers instruments d'agriculture disposés en forme de croix.

Rendus plus insolents par ces accessions, les paysans oublièrent, dès le jour suivant, la parole donnée à Wolfgang de Bibra, qui cependant avait fidèlement tenu ses promesses. Ils se portèrent en masse à Markelsheim, où l'ordre teutonique possédait ses caves les plus vastes et les mieux fournies; après les avoir pillées, ils vinrent camper, au nombre d'environ 5,000, dans les riantes prairies qui entou-

[1] Oechsle, op. cit., ch. III, d'après les archives locales.
[2] Ibid.

rent la ville de Mergentheim. De fanatiques prédicants entretenaient l'enthousiasme de la foule, en lui annonçant de la part de Dieu « que les boulets et les armes de l'ennemi seraient impuissants contre les membres de la *ligue chrétienne*, parce que le Tout-Puissant, qui les protégeait, leur avait destiné l'empire du monde[1]. »

La bourgeoisie de Mergentheim, entraînée à son tour, — et par l'exemple des Rustauds, — et par les orateurs qui lui prêchaient le nouvel Evangile à tous les coins de rue, — voulut profiter de l'occasion pour s'assurer de nouveaux droits. Elle força le commandeur à signer un écrit par lequel il s'engageait à n'imposer à l'avenir à la ville aucune charge qui ne serait pas conforme à la *pure parole* de Dieu, lui promettant de son côté le degré d'obéissance qu'elle lui devait d'après l'Evangile ; — engagement fort élastique, et dont suivant l'usage du temps les bourgeois se réservaient l'interprétation et l'application.

Voulant faire usage sans plus tarder de leurs nouveaux priviléges, ils s'empressèrent d'ouvrir les portes de la place à tous les Rustauds qui demandaient à y entrer. — Dès-lors le désordre fut extrême. — Les paysans et la populace réunis, pillèrent les maisons de l'ordre et le château où résidait le commandeur ; — les blés, les vins, les provisions de tous genres, les

[1] Zimmermann, d'après les archives locales, t. II, p. 644.

armes, les munitions de guerre et l'artillerie y passèrent, en dépit des réclamations et des protestations de Wolfgang de Bibra. Après avoir ravagé le château, les insurgés le rasèrent, et n'y laissèrent pas pierre sur pierre. On remarqua que le sommelier du lieu, homme comblé des bienfaits de son maître et investi de sa confiance, fut un des plus actifs au milieu de cette troupe forcenée; il livra à l'ennemi l'argenterie, les effets précieux et les titres de son seigneur, et ne cessa d'encourager les pillards en leur versant de grandes rasades des vins les plus choisis [1].

Tandis que les rebelles achevaient leur œuvre à Mergentheim, une de leurs divisions, conduite par Jean Morstadt, que nous avons nommé ci-dessus, et par un nommé Kessler, se dirigeait vers le château-fort de Neuhaus. Il n'avait pas été mis en état de défense; quelques hommes d'armes en formaient la garnison. Ils se rendirent sans essayer de résister. Les insurgés s'emparèrent des provisions et de l'artillerie du château, puis ils le réduisirent en cendres.

De nouveaux renforts arrivèrent sur ces entrefaites aux Rustauds. Ils se constituèrent alors en un seul corps d'armée, qui prit le nom de *troupe de la Tauber*, et dont le commandement en chef fut confié à

[1] Oechsle, loc. cit.
Zimmermann, d'après les chron. du lieu, t. III, p. 644.
Crinitus, ch. XII, p. 241.
Gnodalius, loc. cit.

Lienhard de Schwarzenbronn, dit le Grand, et à Fritz Büttner de Mergentheim.

Fiers de leurs succès et du nombre de leurs alliés, les bourgeois de cette dernière ville présentèrent au commandeur un second écrit rédigé en termes fort impératifs, et par lequel ils exigeaient qu'on leur accordât de nouvelles franchises et que d'anciens droits et d'antiques redevances, établis à perpétuité, fussent abolis [1]. — On ne trouve aucune trace de la réponse qui leur fut donnée; le grand-maître Thierry de Clée avait ordonné à Bibra de fuir plutôt que de faire encore des concessions [2].

L'armée de la Tauber, imitant l'exemple donné par les corps d'insurgés de la Souabe, publia une sorte de manifeste destiné à faire connaître son but et ses intentions. Il était divisé en sept articles et portait en substance :

Que la troupe s'était réunie dans l'intérêt de la sainte parole de Dieu et de l'Evangile, afin qu'ils fussent prêchés à l'avenir dans toute leur pureté et sans additions humaines;

Que tout ce qui était conforme au pur Evangile serait maintenu, et que tout ce qui lui était contraire serait aboli;

Que les droits, redevances, dîmes, corvées et services, etc., seraient supprimés jusqu'au temps où des

[1] Ibid.

[2] Oeschle, d'après les archives, op. cit., ch. III.

hommes doctes auraient démontré par l'Ecriture sainte ce que l'on doit, ou ce que l'on ne doit pas, aux autorités laïques et ecclésiastiques ;

Que les forts et les châteaux devaient être rasés et détruits à jamais ;

Qu'il n'y aurait plus à l'avenir ni priviléges, ni nobles, ni titres, et que l'égalité parfaite serait établie sur la terre [1].

Sur ces entrefaites, la plupart des paysans du district de Rothenbourg quittèrent la troupe de la Tauber pour regagner leurs foyers. Ils devaient couvrir les derrières de l'armée du côté d'Anspach, d'où elle pouvait être attaquée par le margrave Casimir, et il leur était enjoint aussi de tenir en échec la ville même de Rothenbourg. Le calme n'était point rétabli dans cette cité, de fréquentes émeutes y troublaient la tranquillité publique [2] ; les femmes elles-mêmes prétendaient *réformer*, en commençant par le pillage des couvents. Les nouveaux magistrats, — tout en enjoignant aux prêtres et aux religieuses de se marier, et en pratiquant largement le *pur Evangile* dans l'intérieur de la ville, — étaient loin de montrer, pour la cause des Rustauds, le même zèle qu'au début du soulèvement. Ils étaient révolutionnaires au-dedans, mais désiraient se poser en conservateurs au-dehors ;

1 Zimmermann, op. cit., tiré des archives, t. III, p. 642.

2 Deux conseillers impériaux, le comte Robert de Manderscheidt et Frédéric de Lidwach, s'étaient inutilement rendus à Rothenbourg au commencement du mois d'avril, pour essayer d'y rétablir la paix et l'ordre au nom de l'archiduc Ferdinand.

parce qu'en se joignant aux paysans, il eut fallu renoncer à la meilleure partie des revenus de Rothenbourg. Ces revenus provenaient de la campagne, des dîmes, des droits et des impôts dont les Rustauds exigeaient l'abolition, et les biens ecclésiastiques sur lesquels on avait déjà fait main-basse étaient loin d'en fournir l'équivalent [1].

Retournons au camp de Mergentheim. — Les chefs de la troupe, comprenant la nécessité d'établir une certaine unité parmi les divisions soumises à leur commandement, espérèrent y parvenir en publiant un réglement que chacun jura d'observer fidèlement.

Ce règlement était divisé en quatorze articles, relatifs aux approvisionnements, à la discipline, à l'ordre des marches, etc., etc, Le dernier renouvelait une disposition prise déjà par plusieurs corps de Rustauds, et portait que jusqu'à la pacification générale, aucune troupe isolée n'entrerait en arrangement avec ses seigneurs, ni ne se soumettrait aux charges imposées précédemment aux hommes du peuple [2].

L'armée de la Tauber quitta le voisinage de Mergentheim dans la matinée du vendredi saint, 14 avril; elle se dirigea vers Lauda, qui lui ouvrit immédiatement ses portes. Cette petite ville dépendait du dio-

[1] Voyez Bensen. Geschichte des Baurenkriegs in Ost-Franken Beilage, 12. Schreiben der Haupt leuthe und Rathe.

[2] Oechsle, loc. cit., d'après les documents originaux déposés aux archives de Stuttgard.

cèse de Wurzbourg. — Le curé apostat, Léonard Beys, avait disposé depuis quelque temps la population du lieu à embrasser la doctrine des novateurs et la cause des Rustauds [1]. Près de la ville se trouvait le vieux château d'Ober Lauda, ses murailles étaient en assez pauvre état ; quelques lansquenets et trois gentilhommes, Philippe de Riedern, Erasme de Fechenbach et Sigismond de Zobel l'occupaient. Ils refusèrent de se rendre aux insurgés et se réfugièrent dans la tour principale, du haut de laquelle ils tirèrent sur leurs agresseurs, sans cependant leur faire grand mal. Les paysans imaginèrent alors de mettre le feu au château, l'incendie gagna le poste élevé qu'occupaient les chevaliers avec leurs hommes d'armes ; la charpente du toit et les planchers furent promptement embrasés et entraînèrent dans leur chute les défenseurs de la place. Précipités au fond de la tour, emprisonnés entre d'épaisses murailles, ensevelis sous des décombres brûlants, mais préservés miraculeusement en quelque sorte, ils restèrent ainsi jusqu'au jour de Pâques. Alors les paysans, qui, en attendant, s'étaient rendus maîtres du château, entendirent leurs cris de détresse et les tirèrent du milieu des ruines, afin de se donner l'infernal plaisir de les faire passer par les armes en retournant au camp. — On leur lia les mains derrière le dos, — la femme de l'un des gentilhommes avait été prise également par les insur-

[1] Ibid. et Zimmermann, t. III, p. 650.

gés ; elle était dans un état de grossesse très-avancé, et comme elle demandait à genoux et en versant des torrents de larmes, la grâce de son mari, — les Rustauds la dépouillèrent de tous ses vêtements et la chassèrent du château avec ses petits enfants, lui disant « d'aller porter sa misère où bon lui semblerait. » — La malheureuse suivit le cortège qui emmenait au camp son époux et les autres chevaliers, jetant des cris déchirants et implorant en vain la pitié des forcenés qui riaient de sa détresse et de sa nudité !

L'armée de la Tauber salua l'arrivée des prisonniers par de frénétiques transports ; elle voulut procéder immédiatement à leur exécution ; mais l'un des chefs, nommé Kunz Bayer, — moins cruel que les autres, — obtint un sursis et fit commuer la peine de mort en une détention. Les captifs furent conduits, chargés de chaînes, à Mergentheim, et jetés dans un sombre cachot [1].

De Lauda, l'armée se dirigea vers Ochsenfurth, elle s'empara des villes et des forts qui se trouvaient sur son passage, sans rencontrer nulle part de résistance sérieuse. Les excès les plus hideux continuèrent à signaler la marche de cette troupe ; elle pilla, incendia et ravagea une foule de châteaux et de couvents, et amassa une quantité prodigieuse de butin et d'approvisionnements en tous genres. La contrée

[1] Zimmermann, t. III, p. 651, d'après le manuscrit de Lorenz Friese, contemporain et secrétaire de l'évêque de Wurzbourg.

qu'elle traversait présenta bientôt l'aspect d'un désert couvert de débris et de ruines encore fumantes.

Tandis que l'armée de la Tauber renouvelait ainsi les ravages des Huns et des Vandales, dès son entrée dans le vaste diocèse de Wurzbourg, d'autres troupes de paysans, auxquelles elle devait se réunir quelques jours plus tard, s'étaient formées dans ce même diocèse et s'étaient signalées par des hauts faits semblables. Il est temps de nous en occuper.

CHAPITRE IV.

Soulèvement du diocèse de Wurzbourg.

Des désordres avaient éclaté presque simultanément à Bibart et Iphofen dès le mois de mars. Gennlich et Wagner, deux mauvais prêtres, avaient formé dans le premier de ces endroits une société secrète qui étendit ses ramifications au loin; en très-peu de temps. Le 5 avril, de tumultueuses réunions eurent lieu à Sommerhausen et Winterhausen, villages situés entre Wurzbourg et Ochsenfurth; les paysans mirent à leur tête Fritz de Zobel, indigne gentilhomme franconien, s'emparèrent de la chartreuse de Fuckelhausen, et envoyèrent des messagers dans tous les lieux circonvoisins, pour ordonner d'un ton menaçant aux populations des campagnes de se joindre à eux. La ville d'Ochsenfurth profita de l'occasion pour s'affranchir des droits et des redevances qui lui étaient imposés et pour arracher au grand chapitre, duquel elle dépendait, des concessions qui équivalaient à l'anéantissement de son autorité [1].

La rébellion sévit également dans le nord du diocèse, en particulier à Münnerstadt, à partir de la même époque. Une troupe armée se rassembla sous les auspices de l'ex-curé Michel Schrimpf, et se donna

[1] Zimmermann, t. III, p. 655 et seq., d'après le manuscrit de Friese et les chroniques locales.

des capitaines. Les couvents furent les premières victimes du mouvement. Il y en avait d'anciens et de fort riches dans cette partie de la Franconie, les Rustauds les dévastèrent tous, déclarant : « que les monastères étant les serviteurs les plus zélés du diable, ils étaient tenus, en leur qualité de fidèles disciples du pur Evangile, de n'y pas laisser pierre sur pierre [1] ».

Conrad de Thüngen, évêque de Wurzbourg et duc de Franconie depuis l'an 1519, épouvanté des nouvelles qui lui arrivaient de divers côtés, demanda conseil et assistance au comte palatin Louis, à l'évêque de Strasbourg, qui gouvernait le diocèse de Mayence en l'absence du prince-archevêque, aux évêques de Bamberg et d'Eichstett et aux margraves de Brandebourg; mais personne ne pouvait lui envoyer de secours : chacun était occupé chez soi.

Les conseillers de Conrad l'engageaient en vain à effrayer les rebelles en punissant avec la dernière sévérité ceux dont il parviendrait à se rendre maître : porté à la mansuétude, il se bornait à exhorter ses sujets à la fidélité [2].

Cependant le danger croissait d'heure en heure. L'évêque fit ordonner aux villes de son diocèse de se mettre en état de défense, et à sa noblesse [3] de venir s'entendre avec lui au fort de Frauenberg (montagne

[1] Ibid.

[2] Ibid., p. 660.

[3] Il y avait quatre-vingt-onze races nobles dans le diocèse.

Notre-Dame) voisin de Wurzbourg. Tous les nobles parurent au jour désigné, le seul comte de Henneberg se dispensa de venir. Conrad de Tüngen les chargea de négocier avec les Rustauds et de chercher à faire rentrer dans le devoir ces hommes égarés, en leur promettant amnistie pour le passé. Ils remplirent leur mission, mais ils ne furent point écoutés. Les paysans leur répondirent simplement : « Que ce qui était conforme à l'Evangile serait maintenu, qu'on abolirait ce qui lui était contraire, et qu'en attendant le règlement du grand compte général, ils ne paieraient plus rien à leurs anciens seigneurs et ne leur rendraient plus aucun service [1] ».

La situation du prélat devait devenir plus cruelle encore ; l'émeute grondait presque chaque jour dans sa ville épiscopale elle-même. Le désordre y était entretenu par deux mauvais sujets, grands partisans de la réforme et des Rustauds. — C'étaient Jean Bermeter le joueur de luth, plus connu sous le sobriquet de Link, et George Grünewald, peintre et sculpteur, surnommé maître Dill. Ces deux hommes, le premier surtout, avaient réussi à ameuter la petite bourgeoisie et à armer une troupe de garnements avec lesquels ils pillaient les maisons du clergé, musique et tambours en tête et le mousquet sur l'épaule. Personne ne songeait à leur résister [2].

L'évêque et ses conseillers comprirent que ce qu'on

[1] Ibid., p. 661.
[2] Actes contemporains cités par Oechsle, ch. III.

avait de mieux à faire dans ces circonstances critiques, était de mettre en bon état et d'approvisionner les forts situés sur la montagne, surtout le château de Frauenberg ou de Marienbourg et d'en confier la garde à des hommes dévoués. Le prélat ordonna ensuite à Sébastien de Rothenhan et à deux autres de ses conseillers, d'aller s'entendre avec la bourgeoisie de Wurzbourg; ils devaient essayer de la ramener à de meilleurs sentiments, l'engager à punir les émeutiers et à recevoir dans ses murs les cavaliers et les fantassins épiscopaux qui allaient y arriver pour veiller à la sûreté de la place. — Dès que Rothenhan se fut acquitté de sa commission, Link et Dill se mirent en mouvement, ils coururent de quartier en quartier, de maison en maison, disant aux bourgeois : — « Qu'allez-vous faire, le moment est venu de forcer l'évêque et messieurs du chapitre à baisser le ton ; — en négligerez-vous l'occasion ? Les paysans luttent *pour le pur Évangile;* irez-vous combattre *contre eux,* contre la parole de Dieu ? [1] » Ils réussirent au-delà de leurs espérances; en moins de deux heures la ville fut soulevée. Les bourgeois en armes se rendirent aux portes et aux murailles, des barricades s'élevèrent dans la plupart des rues. Le pillage des maisons cléricales recommença de plus belle, et du haut des vignobles qui ceignent la place, les vignerons tiraient sur les gens et les cavaliers qui venaient du Frauenberg ou qui s'y rendaient.

[1] Zimmermann, t. III, p. 664, d'après les sources contemporaines.

Toutefois, le 12 avril la bourgeoisie jugea à propos de répondre enfin à la communication que lui avait faite l'évêque par l'organe de Rothenhan. — Elle promit à son seigneur de lui demeurer fidèle et de défendre la ville contre les paysans; mais elle refusa péremptoirement de recevoir les troupes épiscopales, sous prétexte qu'elle manquait de vivres, de foin et de paille; elle exigea aussi qu'on la débarrassât des prêtres et qu'on s'engageât à lui prêcher désormais *le pur Evangile*. — Malgré les protestations de fidélité, les désordres se multipliaient; Bermeter avait établi une vaste taverne dans laquelle il distribuait gratis, à ses bons amis, les approvisionnements du clergé régulier et séculier.

Conrad de Thüngen espéra remédier encore au mal par une assemblée des Etats; il convoqua, pour le 30 avril, les chevaliers et les députés des villes, afin qu'ils lui exposassent leurs griefs, auxquels il promettait de faire droit [1]. Le prélat s'adressa aussi au comte palatin Louis et lui demanda trois bons artilleurs, 100 hommes d'élite pour augmenter la garnison du Frauenberg, et l'ouverture du château de Boxberg, afin qu'il pût s'y retirer en cas de nécessité. Le Palatin accéda à cette dernière demande; quant aux artilleurs et aux archers, il était trop embarrassé lui-même [2] pour pouvoir les envoyer [3].

[1] Oechsle, ch. III, d'après les archives locales. Zimmermann, t. III, p, 665 à 666.

[2] V. liv. VI.

[3] Oechsle et Zimmermann, loc. cit.

L'évêque avait sommé à plusieurs reprises le comte de Henneberg, le plus puissant de ses vassaux, de lui venir en aide. Il en reçut une lettre d'excuse. Henneberg était déjà en pourparlers secrets avec les Rustauds; quelques jours plus tard (le 3 mai) il conclut lâchement une alliance formelle avec eux, et adopta leurs douze articles.

En attendant, les châteaux, les villes et les bourgs de la partie septentrionnale du diocèse se déclaraient pour les insurgés, les uns volontairement, les autres pour éviter les derniers malheurs. Dans plusieurs villes, la petite bourgeoisie donnait le signal de l'émeute, menaçait de jeter les magistrats par les fenêtres, et se rendait, enseignes déployées, au camp le plus voisin des paysans. Ces camps étaient au nombre de cinq dans le nord de la province; on les réunit en établissant un quartier général unique à Bildhausen, et en se donnant un même commandant en chef nommé Schnabel. De Bildhausen partaient tous les ordres [1], chaque localité y était représentée par deux conseillers.

Quant aux nobles que la peur, l'inconduite ou la folie avaient jetés dans les rangs des Rustauds, — ils étaient en assez grand nombre en Franconie, — on se défiait d'eux et ils étaient traités de la façon la plus humiliante par leurs anciens sujets. On affectait de les considérer comme des gens auxquels on faisait trop

[1] Ibid.

d'honneur de les admettre en qualité d'égaux; il ne leur était permis d'aller qu'à pied; ils devaient s'engager à faire démolir eux-mêmes leurs châteaux et renoncer à de vains titres contraires à la parfaite égalité chrétienne [1].

A partir du 15 avril, le pillage s'organisa en grand dans le malheureux diocèse de Wurzbourg, et les chefs des insurgés prirent des mesures pour empêcher la dilapidation du butin. Plus de 200 couvents, églises, chapelles et châteaux furent livrés à l'incendie en un même moment. De tous côtés on voyait s'élever vers le ciel d'immenses colonnes de flammes qui annonçaient le règne de la prétendue liberté et du pur Evangile, et c'était précisément au moment où l'Eglise célèbre la fête de la glorieuse résurrection de Notre-Seigneur, que se commettaient ces horreurs, au nom de celui qui est venu apporter la paix et la vérité à la terre.

[1] Nos gouvernants provisoires n'ont eu le mérite de l'invention et de l'originalité dans aucune de leurs sottises.

CHAPITRE V.

Diète de Wurzbourg. — Jonction des insurgés de la Tauber avec ceux du diocèse de Wurzbourg.

Le danger devenait plus pressant d'heure en heure dans la ville même de Wurzbourg, capitale de la Franconie. La bourgeoisie, soutenue et excitée par plusieurs des magistrats urbains, s'organisa les 27 et 28 avril en petits corps qui allaient ravager et dépouiller les couvents du voisinage. On les voyait revenir de ces expéditions, suivis de charriots chargés de butin.

Les conseillers de l'évêque, redoutant pour leur seigneur les dangers résultant de la tenue de la diète dans cette ville mutinée, engagèrent le prélat à la réunir au fort de Frauenberg, ou à envoyer des représentants et à ne point paraître en personne. Mais la plupart des délégués étaient déjà réunis à Wurzbourg, et une députation de la cité et de la campagne se rendit au château pour supplier le prélat de venir ouvrir lui-même l'assemblée. Conrad demanda un sauf-conduit; le 2 mai il descendit à Wurzbourg, accompagné de quelques membres du chapitre et de plusieurs conseillers et gentilshommes. Avant de quitter le Frauenberg, il avait fait la remise du fort et du diocèse au prévôt de la cathédrale et à son chapitre; il leur avait enjoint solennellement de ne céder au-

cun de ses droits épiscopaux et de ne pas rendre le fort, quand bien même il viendrait à être arrêté, et quels que fussent d'ailleurs les ordres que les rebelles lui arracheraient en cas de captivité.

Les villes qui avaient déjà fraternisé avec la horde de la Tauber, ne s'étaient pas fait représenter à Wurzbourg.

La diète s'ouvrit; la première séance se passa en déclamations contre *l'obscurcissement du pur Evangile* et la tyrannie épiscopale, contre les évêques en général et les couvents. Il suffit, pour prouver à quel point ces accusations étaient injustes, de rappeler que la domination du clergé avait toujours passé pour la plus paternelle et la plus douce dans l'Empire. « Il fait bon vivre sous la crosse (*unter dem Hirtenstab ist gut leben*), » disait le proverbe allemand [1]. Dès la seconde séance, les députés déclarèrent qu'ils ne pou-

[1] Les richesses des couvents étaient en tous pays le vrai patrimoine des pauvres; la plupart des monastères et des abbayes d'Allemagne étaient des seigneuries plus ou moins vastes, possédées par des congrégations religieuses, et percevaient une grande partie de leurs revenus en nature. Leurs caves, leurs greniers étaient toujours abondamment fournis. Les couvents faisaient des distributions journalières non seulement aux pauvres de leurs domaines, mais encore aux étrangers qui se présentaient; et les moines, après avoir été les civilisateurs des contrées dans lesquelles ils se fixaient, en étaient devenus les bienfaiteurs. Aussi a-t-on remarqué que, dans les temps de famine ou de contagion, les malheureux allaient en foule se grouper autour des maisons religieuses où ils trouvaient les secours et les consolations qui leur étaient refusés ailleurs. Les Rustauds, en défonçant les tonneaux et en pillant les greniers des couvents, se faisaient donc plus de tort à eux-mêmes qu'aux religieux; ils détruisaient en pure perte des biens destinés en très-grande partie aux hommes de leur condition.

vaient prendre aucune décision sans l'assistance des délégués des paysans, et ils demandèrent à Conrad de Tüngen de les convoquer. Il y consentit et les fit inviter à venir. Les Rustauds de la partie méridionale du diocèse répondirent « que pour le moment ils n'avaient pas le loisir de délibérer, et qu'ils s'occuperaient des affaires qu'on avait à leur communiquer aussitôt après leur arrivée à Wurzbourg, ce qui d'ailleurs ne tarderait pas. »

Ils écrivirent en même temps aux frères du nord, au camp de Bildhausen, pour les engager à marcher sans délai vers la capitale : « En avant, » disaient-ils dans leur lettre, « ne laissons pas prendre haleine aux ennemis de l'Evangile, ils ne cherchent qu'à gagner du temps, il n'y a rien à en espérer. »

La dissolution de la diète fut la conséquence du refus des paysans d'y paraître. Avant de se séparer, les députés des villes fraternisèrent les uns avec les autres et contractèrent une alliance étroite avec la bourgeoisie de Wurzbourg. — L'évêque, témoin de ces dispositions hostiles, renforça la garnison du Frauenberg et des divers forts du voisinage. Il supplia une fois encore sa ville épiscopale de lui demeurer fidèle, mais il n'en obtint que des réponses évasives. Voyant alors que les magistrats avaient l'intention de l'amuser par des demi-promesses, et de le retenir ainsi jusqu'à l'arrivée des Rustauds, il se décida à retourner au Frauenberg et à profiter de son sauf-conduit. Les bourgeois qui l'avaient donné n'osèrent le violer; les

femmes, au contraire, lorsqu'elles surent qu'on avait laissé partir l'évêque, se montrèrent furieuses, qualifièrent d'*imbécilles* leurs maris qui n'avaient pas su profiter de l'occasion, et déclarèrent que si elles avaient pu prévoir la chose, elles n'eussent pas manqué de prendre les armes pour arrêter le prélat [1].

Cependant Conrad revint sans encombre au château. Sébastien de Rothenhan avait mis la place en état de défense, durant l'absence de son seigneur. Rien n'avait été négligé. Il avait fait abattre les arbres qui gênaient la vue, ériger des palissades, ouvrir des meurtrières et distribuer des armes. Les approvisionnements étaient nombreux; un moulin à poudre avait été construit; les charpentiers et les artilleurs étaient arrivés. — Les nobles et les chanoines firent les plus vives instances à l'évêque, afin qu'au lieu d'attendre l'arrivée des paysans, il se rendît promptement auprès de l'électeur Palatin pour réclamer des secours. Pressé de la sorte, Conrad céda; il partit dans la soirée du 5 mai, le cœur serré, les yeux baignés de larmes, craignant de ne jamais revoir ces fidèles et derniers défenseurs de la dernière place qui lui restât dans ses états; et, doutant qu'il pût se tirer lui-même des dangers qu'il allait courir, il passa avec une suite peu nombreuse à Boxberg et Lorbach, et arriva à Heidelberg le 7 mai. Il laissait au Frauenberg 244 hommes déterminés, chanoines, chevaliers et va-

[1] Bensen, p. 200 et seq. d'après les docum. origin.

lets d'armes. Le margrave Frédéric de Brandebourg, prévôt du chapitre, était commandant de la place; tous ses compagnons lui jurèrent fidélité jusqu'à la mort.

Tandis que ces événements s'accomplissaient, la grande troupe de la Tauber s'avançait vers Ochsenfurth, après avoir quitté Mergentheim et Lauda pour marcher sur Wurzbourg. Ces forcenés allaient trouver des alliés dignes d'eux, on a pu s'en convaincre. La jonction se fit, et, à partir de ce moment, la horde réunie prit le nom de grande armée de la Franconie. — Elle confisqua sur son passage les approvisionnements et les impôts déjà perçus, et défendit d'en percevoir de nouveaux dans les campagnes. L'armée quitta Ochsenfurth le 28 avril et arriva à Iphofen. Elle y passa deux jours à faire bombance aux dépens du couvent du lieu, et y reçut des renforts provenant de différents villages voisins, dont les habitants étaient attirés par les charmes de la vie joyeuse et désordonnée que l'on menait chez les Rustauds. Elle se remit en marche le 30; on lui faisait fête dans les villages qu'elle traversait; partout ces héros trouvaient des tables dressées, des femmes qui leur versaient de grandes rasades, « ils ne dessoûlaient plus et vomissaient à toutes les bornes, » dit un contemporain [1]. Ils arrivèrent de la sorte à Schwarzach. Les habitants du lieu avaient

[1] Sie warden stets voll und kotzten an iedem Eckstein. — Chron. Franck.

commencé la veille à dévaliser le riche et magnifique couvent de Bénédictins qui s'y trouvait; les paysans, dès leur arrivée, se joignirent à eux; le pillage se fit alors en grand. Heureusement l'abbé avait réussi à s'échapper pendant le tumulte; on enleva les richesses du monastère, on y détruisit les titres et la bibliothèque; les vassaux de la maison se distribuèrent ses terres et ses prés; enfin on mit le feu à l'édifice. D'autres *frères chrétiens* des environs, attirés par la lueur de l'incendie, arrivèrent et entrèrent dans l'armée des Rustauds [1].

Le 2 mai, la horde fit sa visite à la cellerie [2] de Geroldshofen; divers groupes de *Kistenfeger* et *Seckellerer* [3] des pays de Hall et de Limpourg se réunirent à elle. L'orgie prenait de moment en moment de plus colossales proportions; de jour on s'enivrait et on pillait, de nuit on incendiait. Nulle part on ne trouvait de résistance. Des troupes se détachaient du corps général pour porter le fer et la flamme aux environs. Les châteaux de Stollberg, de Bimbach et de Kastell

[1] Crinitus, p. 246, ch. XXII.
Gnodalius, p. 143.
Sleidan, liv. II, p. 114.
Oechsle, p. 150, d'après les archives locales.
Zimmermann, loc. cit.

[2] Terme qui seul peut rendre le mot allemand *Kellerey*.

[3] *Balayeurs de caisses* et *videurs de bourses*, c'étaient les noms honorables qu'ils se donnaient à eux-mêmes. Ils avaient trouvé avant Proudhon que la propriété c'est le vol, et que l'individu qualifié de voleur en langue vulgaire, est un homme qui reprend son bien où il le trouve.

furent réduits en cendres. Les deux comtesses de Kastell, qui se trouvaient dans ce dernier château, réussirent à s'enfuir. L'une d'elles mourut des suites de sa frayeur. L'autre erra pendant longtemps dans les bois avec ses cinq enfants, dont l'aîné avait six ans et le cadet trois mois; personne ne voulait lui donner asile, de crainte d'irriter les propagateurs de l'Evangile. Enfin un pauvre campagnard lui bâtit une petite hutte dans un lieu solitaire, au pied d'un vieux noyer, et lui procura tous les jours de la nourriture pour elle et ses quatre aînés. Elle chargea une nourrice de porter son dernier né au fort de Breiberg, à son grand-père le comte Michel de Wertheim. La nourrice tomba aux mains d'un parti de Rustauds; cette femme fidèle sauva l'enfant en jurant qu'il était sien, au moment où les insurgés voulaient l'écraser sur le seul soupçon de son origine [1].

Enflammés par ces exemples, les habitants d'Iphofen aspirèrent à se distinguer également par quelque action d'éclat après le départ de l'armée. Ils se réunirent le 5 mai, se portèrent au couvent de Bürklingen, le pillèrent entièrement et l'incendièrent ensuite. Ils maltraitèrent, avec la dernière brutalité, les moines du lieu, et ayant trouvé le prieur caché sous un amas de bois, ils lui firent subir la plus affreuse des mutilations [2].

[1] Témoignage de la nourrice dans les actes contemporains. — Apud Oechsle et Zimmermann.

[2] Oechsle, p. 150. — Actes du temps. Zimmermann, t. III, p. 680.

L'armée poursuivait le cours de ses déprédations en avançant. Des renforts lui arrivaient de tous côtés à mesure qu'elle approchait de Wurzbourg. Les antiques monastères qui, pendant une longue suite de siècles, avaient été les bienfaiteurs et les civilisateurs de la contrée, les vieilles demeures des familles les plus illustres de l'Allemagne, qui n'avaient pas encore été détruites, le furent alors. — Les Rustauds n'épargnaient rien, les riches bibliothèques des couvents, les archives et les titres, les objets d'art, de ciselure et d'orfèvrerie les plus précieux par la matière et le travail, furent anéantis pendant cette expédition plus hideuse que celle des Genséric et des Attila. Impossible d'énumérer tous les monuments qui périrent en cette occasion, les cruautés, les abominations, les infamies qui souillèrent le sol de la Franconie; un immense incendie étendait ses ravages sur la contrée entière; de quelque côté que se dirigeât le regard, il en découvrait les sanglantes lueurs, et par une parodie sacrilége, les auteurs de ces abominations se faisaient prêcher chaque matin dans leur camp la *pure parole de Dieu*, par des prêtres apostats, dignes aumôniers d'une semblable armée.

Cette marche triomphale dura quelques jours; 2,000 hommes de différents villages du margraviat d'Anspach vinrent encore se réunir à la grande armée de Franconie. Elle se trouva sous les murs de Wurzbourg dans la soirée du 7 mai, et campa à Heidingsfeld sur le rivage du Mein.

Dans le même moment une autre horde également nombreuse, dite de l'Odenwald et de la vallée du Nekre, arrivait à Hochberg, petite ville située sur la rive gauche du fleuve, à un quart de mille de Wurzbourg, et s'y établissait pour prendre part aussi au siége du Frauenberg. Cette seconde armée était commandée par le chevalier Goetz de Berlichingen. — Elle opéra sa jonction avec celle de la Franconie. Il nous faut retourner maintenant en arrière pour raconter la formation, les débuts et les actes de cette nouvelle troupe. Nous nous en occuperons au livre suivant.

LIVRE III.

INSURGÉS DE L'ODENWALD ET DE LA VALLÉE DU NECKRE, ET LEUR JONCTION AVEC CEUX DE LA FRANCONIE.

CHAPITRE Ier.

Insurrection de l'Odenwald et des pays voisins.

Le signal de l'insurrection de l'Odenwald partit de Ballenberg, gros bourg dépendant du diocèse de Mayence, et voisin de la frontière de Franconie. George Metzler, aubergiste du lieu, bourgeois mal famé, de mauvaise vie, et qui avait mangé tout son avoir, fut le premier auteur du mouvement [1].

Il fut merveilleusement secondé par Weigandt, cellerier de l'électorat de Mayence à Miltenberg. Ce Weigandt n'était pas homme d'action; c'était un fin et rusé démagogue, écrivassier anonyme, rédigeant et répandant de tous côtés, parmi la foule imbécille,

[1] Crinitus, ch. XII, p. 240.
Leodius, p. 287.
Gnodalius, p. 134.
Sleidan, liv. IV, p. 114.
Oechsle, ch. III, p. 151 et 152.
Sartorius, op. cit., p. 132 et seqq.
Zimmermann, t. II, p. 254 et seqq.

de petits livres ou des feuilles volantes qu'il ne signait pas, et par lesquels il excitait les gens de la campagne à s'affranchir de toute sujétion, à jouir pleinement de la liberté des enfants de Dieu et des prétendues franchises évangéliques. Il attisait le feu de la rebellion, mais se tenait prudemment à l'écart; grâce à ses écrits et à l'activité de ses amis, l'Odenwald et la vallée du Neckre furent promptement en révolte ouverte.

George Metzler ayant réuni environ 2,000 hommes, se mit en marche, tambours en tête, et portant en guise d'enseigne une perche au haut de laquelle était suspendu un soulier à courroies. Il se dirigea vers le *Schüpfergrund*, vallée de l'Odenwald, à laquelle aboutissent une foule de vallons secondaires. Ce lieu avait été désigné comme point de réunion du premier camp général. — Les 2,000 hommes d'Orenbach (de la landwehr de Rothenbourg) venant du camp de Reichardsrode, et auxquels s'était réuni Florian de Geyer [1], y arrivèrent également le 26 mars.

George Metzler fut nommé commandant en chef des deux troupes réunies et s'occupa immédiatement de l'organisation de son armée [2]. Il nomma des officiers, distribua les emplois et fit son plan d'opérations qui consistait à répandre partout le pillage et la destruction, sous prétexte de propager la parole de Dieu [3]. Il reçut du voisinage des renforts considéra-

[1] Voy. ci-dessus, liv. II, ch. II.
[2] Tous les auteurs cités ci-dessus.
[3] Crinitus, ch. XI, p. 240.

bles ; la menace de traiter en ennemis ceux qui ne se déclareraient pas pour les Rustauds lui attirait beaucoup de monde. La troupe ainsi renforcée prit le nom d'*armée évangélique* et se dirigea vers le magnifique couvent de Schœnthal, bâti au bord de la Jaxt, où Metzler voulait établir pour quelque temps ses quartiers. L'abbé avait eu heureusement la précaution d'envoyer à Francfort les papiers et une partie du trésor du couvent ; cependant il y restait encore beaucoup d'objets de prix, de vases sacrés, de vin et de provisions de toute espèce. Les paysans firent main-basse sur ce qu'ils trouvèrent, pillèrent l'église, riche en tableaux, en sculptures, en ciselures et en verrières ; tout cela fut détruit en une matinée.

L'abbé et les moines durent leur salut à l'intervention de deux ou trois chefs qui conservaient encore quelques sentiments d'humanité ; —la foule avinée, qui voulait d'abord les massacrer, se borna à les chasser brutalement, après les avoir entièrement dépouillés et leur avoir prodigué l'insulte et l'outrage.

Metzler resta tranquille à Schœnthal, pour y attendre l'arrivée des différentes hordes d'insurgés qui s'étaient formées dans les états voisins. Il leur avait député des messagers, dès son arrivée dans la vallée du Schüpfergrund.

Les premiers qui vinrent étaient des paysans des environs de Hall. Depuis plus d'une année, un misérable franciscain, nommé Jean Molz , et un certain

curé d'Orlach, n'avaient cessé de les exciter à la révolte. Les magistrats de Hall, très-zélés pour la réforme, prétendaient cependant conserver leurs droits sur les sujets de la cité et avaient réussi pendant quelque temps à les calmer. Mais l'émeute, reprenant bientôt le dessus, avait éclaté tout autour de la ville, notamment à Gaildorf, résidence des échansons de Limpurg. Dès le 2 du mois d'avril, une horde de 3,000 hommes s'était mise en marche pour piller Hall; arrivée le 3 au soir au village voisin de Gottwaldshausen, elle s'était établie dans les champs pour la nuit. Les magistrats urbains, comptant sur la bourgeoisie et informés de ce qui se passait au dehors, avaient envoyé vers une heure du matin 400 fantassins, 50 cavaliers et 5 petites pièces d'artillerie vers Gottwaldshausen. Un coup de fauconneau tiré au hazard par cette troupe, mais sans faire de mal à personne, avait suffi pour disperser les Rustauds et pour leur faire oublier, momentanément au moins, leurs projets de conquête et de butin. Dès le lendemain, ils se soumettaient et étaient amnistiés, à la condition de rendre les objets volés et de réparer les dégâts commis [1].

Une seule bande, celle dans laquelle se trouvaient les principaux coupables, n'avait pas profité de l'amnistie, mais elle s'était divisée; nous venons d'en voir

[1] Zimmermann, t. II, p. 265 et seq[s]., d'après les rapports contemporains. — La mansuétude avec laquelle on les traita ne les empêcha pas de se révolter de nouveau un peu plus tard. Nous les retrouverons.

arriver une partie à l'armée de Metzler à Schœnthal; — les autres se réfugièrent dans les domaines des comtes de Hohenlohe, qui étaient également en pleine insurrection depuis ce même 2 avril.

Il est temps de nous occuper de ce qui s'était passé dans ce petit pays.

L'émeute y avait été préparée et fomentée par un certain Wendel Hipler, ancien secrétaire intime des comtes de Hohenlohe. Cet homme, âgé de plus de 50 ans, rusé, fin, ambitieux et doué de talents assez remarquables, s'était brouillé avec ses maîtres qui l'avaient forcé à restituer un bien mal acquis. Après les avoir quittés, il s'était mis successivement au service de plusieurs petites cours; mais son cœur était rempli de fiel et il désirait avec ardeur trouver l'occasion de se venger. Les premiers mouvements des Rustauds semblèrent la lui présenter. Il entretint une correspondance suivie avec Georges Metzler, et avec un nommé Claus Slaw, d'Oehringen, capitale du comté de Hohenlohe. Ce Slaw était un misérable ambitieux, ruiné, et qui espérait profiter des convulsions politiques pour relever ses affaires. Sa maison devint le lieu de rassemblement des petits bourgeois mécontents; tous ceux qui avaient mangé leur fortune, ou qui n'avaient pu obtenir les places auxquelles ils aspiraient, se réunissaient chez lui. C'était un véritable club, suivant docilement les inspirations de Hipler [1].

[1] Oechsle, p. 80 et seq.[e], tiré des archives locales.

L'insurrection débuta par des excès de table, et les principaux conjurés préludèrent au règne de la liberté évangélique, en volant les provisions de leurs seigneurs, et en dévorant un veau dans une orgie nocturne, quoiqu'on fût en plein carême [1]. Ils s'emparèrent ensuite des portes de la ville, arrêtèrent quelques employés fidèles qui voulaient aller informer les comtes de Hohenlohe de ce qui se passait, et sonnèrent le tocsin pour soulever la bourgeoisie et faire arriver les paysans du voisinage. Les Rustauds vinrent en effet, on les régala aux dépens du chapitre et du clergé [2], puis on procéda à une opération plus importante. Une commission composée de 24 membres fut établie et chargée de réorganiser toutes choses dans l'esprit du pur Evangile. La commune d'une part, la campagne de l'autre, formulèrent par écrit leurs prétentions pour les envoyer à leurs seigneurs.

La commune réclamait : l'abolition de diverses charges et impôts, la concession de plusieurs droits et priviléges, l'établissement de prédicateurs évangéliques, la suppression des immunités et des franchises ecclésiastiques, et l'assurance formelle d'obtenir tout ce qui serait accordé dans le reste de l'Empire, lors de l'établissement de la prochaine réforme.

Les paysans exigeaient l'adoption des douze arti-

[1] Ibid. Zimmermann, t. II, p. 268.
[2] Ibid.

cles, l'abolition des péages, divers droits nouveaux et le libre usage des forêts.

Les deux pièces furent remises aux comtes de Hohenlohe à leur résidence de Neuenstein [1]. Ils députèrent à Oehringen leur grand bailli Gaspard Schenk de Winterstetten, pour sommer les mutins de rentrer dans le devoir et de restituer les clefs de la ville dont ils s'étaient emparés. Mais loin de céder, et poussés par Wendel Hipler, ceux-ci élevèrent des prétentions de plus en plus exorbitantes. Le grand bailli n'en obtint rien, et au moment où il sortait de la ville pour aller rendre compte à ses maîtres de l'inutilité de ses démarches, Oehringen ouvrait ses portes et recevait une bande nouvelle d'insurgés qui venait de se rassembler dans la vallée du Neckre, et dont l'arrivée rendait la situation des comtes de Hohenlohe de plus en plus critique. Il faut faire connaître maintenant la manière dont ce corps s'était formé et les éléments dont il se composait.

[1] Ibid.

CHAPITRE II.

Les insurgés de la vallée du Neckre et leur jonction avec ceux de l'Odenwald. — Premiers exploits de l'armée réunie.

La vallée du Neckre, l'une des plus riches, des plus fertiles et des plus peuplées de l'Empire, était divisée en une foule de seigneuries. L'ordre teutonique et plusieurs villes libres y possédaient des domaines étendus ; beaucoup de gentilshommes et de chevaliers y étaient établis. Les premiers mouvements insurrectionnels partirent du village de Boekingen, situé à une demi-lieue de Heilbronn. L'aubergiste du lieu, Jacques Rohrbach, plus connu sous le nom de Jaecklein, les avait provoqués par ses menaces et ses intrigues. C'était un franc coquin, très-mal famé, connu par ses violences, ses querelles incessantes et sa méchante langue ; il passait même pour voleur et assassin. Vivant d'une façon désordonnée, il avait mangé tout son bien, était criblé de dettes et avait été assigné en justice par le vicaire de Wimpfen auquel il devait plusieurs années de fermage arriéré. – Le rusé Wendel Hipler, très au fait des embarras et du caractère de l'aubergiste de Boekingen, s'était mis depuis longtemps en rapport avec lui; un homme de cette trempe pouvait lui devenir fort utile. Jaecklein était de toutes les conjurations, de toutes les réunions [1]. Hipler lui

[1] Crinitus, ch. XIII et XIV.

persuada de rassembler ses amis pour le 27 mars, jour auquel le procès en question devait être jugé. Ils furent exacts au rendez-vous, parurent armés de pied en cap, et menacèrent de soutenir Rohrbach contre le vicaire. Il fallut se résigner à laisser dormir le procès, et Jaecklein se répandit en grossières injures contre le clergé séculier et régulier. Il passa les derniers jours de mars à Lœwenstein où il fit ses préparatifs; le 2 avril il se rendit à Flein, village situé à une lieue de Heilbronn, et y arbora l'étendard de la rébellion. Douze à quinze cents paysans se groupèrent autour de lui et le reconnurent en qualité de chef des insurgés de la vallée du Neckre [1]. Il leur fit jurer de ne poser les armes qu'après avoir expulsé du pays les moines et les prêtres, et s'être partagé leurs biens, et de ne plus se soumettre à la dîme ni à la corvée. Puis, pour fêter leur bien-venue, il ordonna qu'on pêchât un étang voisin appartenant à la commanderie teutonique de Heilbronn, et qu'on servît du poisson à la troupe entière. Comme toutes les hordes de Rustauds, celle du Neckre avait son prédicant en la personne de Veltelin de Massenbach, prêtre apostat, que les purs évangéliques contemporains eux-

Gnodalius, p. 134.
Oechsle, loc. cit.
Sartorius, loc. cit.
Zimmermann, loc. cit.

1 Crinitus, loc. cit., p. 242.
Gnodalius, loc. cit.
Oechsle, loc. cit.
Zimmermann, t. II. p. 274 et seq.

mêmes qualifient de méchante langue de feu. — Tels au reste, et tels seulement, devaient et pouvaient être les conquêtes que l'hérésie faisait dans le clergé catholique ; elle était une sentine dans laquelle allait s'écouler tout ce qu'il y avait d'impur et d'infame parmi les serviteurs des autels.

Jaecklein établit son quartier général à Flein ; mais quelques divisions de la troupe firent des expéditions aux environs et forcèrent toutes les localités, à plusieurs lieues à la ronde, à se déclarer pour les insurgés[1]. Les gens de Sontheim, sujets de l'ordre teutonique, entre autres, se joignirent à contre-cœur à la *confrérie chrétienne,* parce qu'on les menaçait de mettre leur village à feu et à sang et qu'ils avaient envain demandé des secours au commandeur et à la ville de Heilbronn.

Les magistrats de cette importante cité étaient en proie à l'anxiété la plus cruelle et avaient trop à faire chez eux pour pouvoir donner de l'appui à qui que ce fût. Tout ce qui entourait la ville était soulevé, les paysans de ses propres domaines s'insurgeaient, venaient en troupes menaçantes jusque sous les murs, et pillaient à la vue des bourgeois les jardins qui ceignaient la place. Ce qui rendait la position plus critique encore, c'est que les rebelles avaient des amis à Heilbronn même ; un fort parti, dans lequel se trouvaient un bon nombre de gens aisés, inclinait pour les Rustauds. Wendel Hipler y avait longtemps résidé après

[1] Ibid.

sa rupture avec les comtes de Hohenlohe, il y avait fondé un club, initié aux mystères de la grande conjuration et participant aux sociétés secrètes de l'époque. Depuis quelques années, d'ailleurs, les sermons d'un certain docteur Lachmann avaient mis en crédit, à Heilbronn, les factieuses doctrines de Wittemberg; — les têtes fortes de l'endroit voyaient, dans le soulèvement des campagnes, un commencement d'application du nouvel Evangile. Jaecklein, qui comptait sur l'appui et la coopération de ces gens en cas de nécessité, prenait un ton menaçant. Sa bande exigeait que la ville adoptât les douze articles et se déclarât amie des paysans, qu'elle refusât assistance aux ennemis des Rustauds, et qu'elle se joignît à ces derniers pour châtier le clergé [1]. Les corporations des artisans de Heilbronn inclinaient visiblement pour l'adoption plus ou moins complète de ces demandes, malgré les prières, les admonitions et les exhortations des membres du gouvernement. Ceux-ci n'avaient à leur solde qu'une centaine de lansquenets et n'obtenaient de secours d'aucun côté. Eberhard d'Ehingen, le commandeur teutonique de Heilbronn, était allé chercher un refuge à Heidelberg. Nous verrons, ci-après, que Jaecklein Rohrbach et George Metzler profitèrent, un peu plus tard, de cet état de choses.

Déjà quelques bourgeois de la ville s'étaient réunis

[1] Zimmermann, t. III, p. 444. Aus den Bundes akten.

aux insurgés, et Jaecklein se disposait à continuer le cours de ses expéditions aux environs, lorsqu'il reçut, à son quartier-général de Flein, une invitation pressante de se rendre immédiatement à Oehringen avec sa troupe, « pour donner un coup d'épaule à la cause de Dieu et du pur Evangile. »

Il y arriva à la tête de ses 1,500 hommes, — ainsi que nous le disions en terminant notre précédent chapitre, — au moment où le grand bailli des comtes de Hohenlohe sortait de la ville pour retourner auprès de ses seigneurs. — Les insurgés du lieu se joignirent à Jaecklein, et traitèrent magnifiquement leurs nouveaux alliés, — aux dépens du clergé. Puis, la troupe de la vallée du Neckre laissa une forte garnison à Oehringen, alla se réunir à l'armée de Metzler à Schœnthal[1], et mit le feu à la ferme de Vettersberg et au village d'Oberkessach, dépendants du couvent; elle y trouva d'abondantes provisions, qui lui permirent de continuer à mener joyeuse vie.

Tandis que les cantonnements des paysans étaient établis aux environs du monastère, ils reçurent la visite de Goetz de Berlichingen, qui devait bientôt s'associer à eux et devenir leur général en chef. La peinture avantageuse que Goetz fait de lui-même dans sa biographie, la tragédie de Gœthe surtout, ont entouré son nom d'une certaine auréole de loyauté chevaleresque, et on le considère encore aujourd'hui

[1] Oechsle, 4e divis. ch. II, d'après les archives locales.

comme l'un des derniers et des plus poétiques représentants de la fière et noble chevalerie. Malheureusement les deux portraits sont absolument de fantaisie. Goetz, surnommé *mit der eisernen Hand* (main de fer), parce qu'il n'avait qu'une main de chair et d'os, et que l'autre était en métal, — Goetz était le type du noble dégénéré de son époque. Il haïssait les princes parce qu'il en était jaloux, la ligue de Souabe parce qu'elle interdisait les guerres privées, les villes parce qu'il avait envie de les piller, et l'Eglise parce qu'il voulait la dépouiller ; — il admirait et saluait la réforme, non pas qu'il comprît rien aux querelles des théologiens, ou qu'il fût convaincu de l'excellence de la doctrine nouvelle, — mais uniquement parce qu'il y trouvait un levier propre à soulever les passions qu'il voulait faire agir. En un mot, il était le digne beau-frère de François de Sikingen, et déjà célèbre par ses exploits à la guerre, sur les grandes routes et dans les chemins creux, et par son union avec Ulric de Wurtemberg, le prince le plus extravagant et le plus dévergondé de l'époque. — Il y avait, on le voit, beaucoup de points de contact et de rapprochement entre Berlichingen et les Rustauds. Il vivait dans son château de Hornberg, près du Neckre, et l'un de ses frères résidait dans le fort de Jaxthausen, à une lieue de Schœnthal. Les vassaux de ce frère s'étaient joints aux insurgés et menaçaient le castel de leur seigneur. Goetz, en ayant été informé, se rendit auprès des Rustauds, négocia avec eux et obtint que la

demeure et la personne de son frère fussent respectées. Quoique les sympathies du chevalier fussent acquises aux paysans sous de certains rapports, il les redoutait d'un autre côté, craignant qu'après avoir dévalisé les ecclésiastiques, ils ne tombassent tous sur la noblesse; — il paraît qu'alors encore il ne savait trop lui-même si son intérêt devait le pousser du côté de l'ordre ou de celui de l'anarchie, et qu'il résolut d'attendre les événements avant de prendre une décision.

Quoi qu'il en soit, il ne s'arrêta guère à Schœnthal, et peu après son départ (29 avril) les Rustauds reçurent la réponse aux propositions qu'ils avaient adressées aux comtes de Hohenlohe. Ces seigneurs offraient à leurs sujets amnistie pleine et entière pour les faits accomplis à Oehringen; — ils s'engageaient à abolir immédiatement les droits les plus onéreux aux campagnes, et à soumettre les points demeurés en litige à 24 arbitres, désignés par moitié de part et d'autre. Ils promettaient en outre de leur accorder à l'avenir les droits et les franchises qui, lors de la réformation générale, seraient concédés aux cercles du Rhin, de la Franconie, de la Souabe et de la Bavière [1].

Ces offres plurent aux habitants d'Oehringen et aux insurgés qui y étaient restés en garnison; ils étaient disposés à les accepter et à s'en retourner chez eux, à

[1] Oechsle, loc. cit., tiré des archives d'Oehringen.

la seule condition qu'on leur reconnaîtrait le droit de reprendre les armes, si toutes choses n'étaient pas réglées avant deux mois révolus. Mais la troupe de Schœnthal, excitée par Wendel Hipler, ce mauvais génie des comtes de Hohenlohe, se montra infiniment moins accommodante ; elle chargea Wolf Gerber, un de ses capitaines, de porter la parole en son nom, et sa réponse fut de la teneur suivante : « Si les comtes veulent accepter tous nos articles, nous resterons tranquilles jusqu'à la réformation générale ; si au contraire ils ne les acceptent pas, ce qu'ils ont de mieux à faire à l'avenir est d'économiser le papier et de ne plus nous adresser de lettres inutiles [1]. »

La troupe de Schœnthal comptait alors de 9 à 10,000 hommes. — Le 10, — c'était le lundi de la semaine sainte, — elle leva le camp et se dirigea vers Neuenstein, résidence ordinaire du comte Albert de Hohenlohe; le comte George habitait Waldenbourg. — Albert s'était rendu peu de temps auparavant à Langenbourg. Sa femme se trouvait à Neuenstein. Les insurgés entrèrent sans coup férir dans la ville et dans le château, et prirent la comtesse et ses domestiques. Ils établirent un des leurs en qualité d'intendant des lieux et s'emparèrent des armes, des munitions de guerre et des vivres qu'ils y trouvèrent. — Cependant leur dépit d'avoir manqué le comte Albert était extrême ; ils lui députèrent un messager, ainsi

[1] Ibid.

qu'à son frère, pour les sommer de venir conférer verbalement avec eux, ajoutant que s'ils s'y refusaient, on réduirait en cendres la ville et le fort de Neuenstein, et qu'on ne laisserait pas pierre sur pierre dans les domaines de Hohenlohe. Il fallut céder; l'entrevue exigée eut lieu le mardi 11, à l'endroit nommé Grünbuhl; Albert et son frère parurent en personnes; les Rustauds envoyèrent des députés [1]. Le comte Albert prit la parole, rappela à ses sujets qu'ils avaient toujours été traités paternellement et avec justice, et les conjura d'accepter la proposition d'un arbitrage, dans lequel ils trouveraient toutes les garanties qu'ils pouvaient raisonnablement désirer; mais les insurgés déclarèrent fièrement qu'ils ne reconnaissaient plus d'autre autorité que la leur propre, qu'ils ne se soumettraient à la décision de personne, fût-ce le Pape, l'empereur, un roi, un prince ou une ville, et que si on ne leur accordait sur-le-champ ce qu'ils exigeaient, conformément à l'Évangile et à la pure parole de Dieu, ils mettraient tout à feu et à sang [2]. Wendel Kres, l'un des paysans, s'approcha des comtes et leur dit : « Or sus frère Albert et frère George, venez nous promettre de rester auprès de nous en bons frères, et de ne rien entreprendre contre les associés chrétiens ; car vous n'êtes plus seigneurs, vous êtes de simples paysans. Nous voici à notre tour seigneurs de Hohenlohe, et nous sommes tous d'avis

[1] Ibid.
[2] Ibid.

que vous juriez d'observer nos articles et que vous vous engagiez à nous demeurer fidèles pendant 101 ans [1].

C'était l'application large et complète des enseignements des réformateurs touchant la liberté et l'égalité chrétiennes ; les Rustauds cherchaient à humilier le plus possible les seigneurs qui étaient parmi eux, pour rendre cette égalité bien palpable aux yeux de tous ; — leur joie suprême, lorsqu'ils s'emparaient d'un château, était de convertir en cuisinières et en servantes les dames châtelaines. Dans l'occurrence présente, les comtes de Hohenlohe, entourés d'ennemis et voyant leurs domaines soulevés, comprirent qu'il n'y avait pas moyen de résister et souscrivirent à ce qu'on leur demandait. On leur donna par contre un titre constatant qu'ils avaient traité avec les paysans, et ceux-ci tirèrent 2000 coups de fusil pour célébrer ce joyeux événement [2]. Albert, après avoir conclu cette malencontreuse convention, en fit connaître les motifs à la ville de Hall et se retira à Waldenbourg. Metzler, de son côté, somma, mais en vain, les magistrats de Hall de lui envoyer des fauconneaux et de la poudre.

Une partie de la troupe de la Tauber reprit le chemin de son pays dans la matinée du mercredi saint. — La bande noire, commandée par Florian de Geyer, et le corps d'armée principal sous Metzler et Rohrbach, se dirigèrent vers la vallée du Neckre.

[1] Ibid.
[2] Ibid.

Wendel Hipler fut nommé chancelier de la troupe réunie; il était parfaitement digne de cet honneur. Une division de 400 hommes se détacha sous la conduite de Jaecklein pour piller le couvent voisin des clarisses de Lichtenstern; de là elle se rendit à Lœwenstein, et força les deux comtes Louis et Frédéric à fraterniser avec l'association chrétienne [1].

Puis la troupe réunie se dirigea vers la belle et fertile vallée de Weinsberg, dépendante du duché de Wurtenberg, pilla Waldbach et marcha sur Neckarsulm, ville appartenant aux chevaliers teutoniques. La horde de l'infame Jaecklein Rohrbach comptait beaucoup de sujets de l'ordre, qui se faisaient une fête de dévaliser leurs seigneurs. Les insurgés avaient des intelligences à Neckarsulm; elle leur ouvrit ses portes dès qu'ils furent en vue de la place, et leur livra les provisions et les vins des maisons et des caves des chevaliers. Ceci se passait le vendredi-saint.

1 Ibid.
Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 288.
Crinitus, ch. 18, p. 244.

CHAPITRE III.

Affaire de Weinsberg.

Les Rustauds avaient passé devant Weinsberg le 14 avril, mais sans s'y arrêter ni lui faire de sommation. Cette petite ville était dominée par un vieux château où résidait le grand bailli, comte Louis Helfrich de Helfenstein. Le comte Louis revenait alors de Stuttgard ; il s'y était rendu avec le chevalier Thierry de Weiler pour faire connaître au conseil de régence autrichien la situation du pays, les progrès et les menées des insurgés. Le conseil avait ordonné l'enrôlement de 1000 hommes, dont le commandement devait être confié à Helfenstein ; on espérait que cela suffirait pour tenir les paysans en respect et pour les empêcher d'attaquer Weinsberg. On comptait aussi sur quelques secours de la part du margraviat de Bade et du Palatinat [1]. En attendant que ces mesures fussent prises, on avait donné au comte Louis 70 cavaliers bien équipés, pour faire face au premier danger ; il était arrivé avec eux à Weinsberg, dans la soirée du 12 avril. Dès le jour suivant il avait écrit à la régence pour exposer qu'il lui était impossible de tenir tête longtemps avec sa petite troupe à 7 ou 8,000 insurgés

[1] Oechsle, loc. cit.
Zimmermann, loc. cit., d'après les archives de Stuttgard.

de l'Odenwald et du comté de Hohenlohe qui approchaient, ajoutant cependant qu'il ferait tout ce qu'un homme d'honneur peut et doit faire, et qu'il saurait sacrifier sa vie pour remplir son devoir jusqu'au bout. Il avait renouvelé encore ses instances le 14 et le 15. — Le comte Louis était un pieux chevalier et un noble caractère; il n'avait rien de commun avec les Sikingen, les Berlichingen et les autres voleurs de grands chemins de la même trempe; il n'avait pas renié sa foi pour s'enrichir aux dépens des princes et de l'Eglise. Agé de 27 ans à peine, favori de l'archiduc Ferdinand, et cavalier accompli, il était entré au service militaire à 15 ans et s'était distingué par maintes actions d'éclat. Sa femme, fille naturelle de l'empereur Maximilien, se nommait Marguerite d'Edelsheim, et lorsque Louis l'épousa, elle était, quoique fort jeune encore, veuve de Jean de Hiller, grand-maître des forêts du Tyrol.

Beaucoup de paysans de la vallée de Weinsberg s'étaient joints à l'insurrection. Helfenstein en ayant été informé, leur fit signifier de se disperser s'ils ne voulaient voir leurs villages incendiés, leurs femmes et leurs enfants renvoyés. — La plupart de ces hommes avaient été forcés de se réunir aux rebelles, ils demandèrent dès-lors avec beaucoup de larmes qu'on leur permît de s'en retourner chez eux. Les Rustauds leur déclarèrent que, s'ils quittaient l'armée, on les assommerait. La grande troupe (Heller Haufen), qui se trouvait à Neckarsulm, fit répondre à la somma-

tion du comte par une autre sommation, enjoignant à la ville et à la garnison de Weinsberg de se déclarer pour les insurgés, sous peine d'être attaqués ; — Helfenstein fit aussitôt fermer les portes. — Malheureusement, Weinsberg renfermait aussi dans ses murs un fort contingent de cette détestable race bourgeoise, jalouse de toute supériorité, affairée et importante, riant stupidement des malheurs auxquels elle contribue, et s'en réjouissant avec une satisfaction méchante et niaise, jusqu'au moment où elle comprend qu'elle a travaillé à sa propre ruine. Ces politiques de cabaret, faiseurs de complots après boire, se mirent en rapport avec les Rustauds ; la femme de l'un d'eux, appelé Wolf Nagel, trouva moyen de se glisser hors de la ville dans la matinée du samedi saint ; elle arriva à Neckarsulm, s'aboucha avec les chefs, leur promit que la bourgeoisie de Weinsberg ouvrirait les portes de la ville aussitôt que les paysans se montreraient, et qu'on leur indiquerait un chemin au moyen duquel ils s'empareraient facilement du château.

L'armée insurgée profita de l'avis ; elle se mit en marche et prit la route d'Erlenbach et Binswangen, *pour aller célébrer les Pâques à Weinsberg*[1]. Helfens-

[1] Pappenheim, Chron., t. I, p. 189.
Gnodalius, p. 140.
Sleidan, liv. IV, p. 114.
Leodius, p. 288.
Crinitus, ch. XV, p. 243.
Sartorius, p. 140 et seq.
Oechsle, p. 105.

tein était alors sans nouvelles du dehors, quoiqu'on eut cherché à lui en faire parvenir, il croyait que l'ennemi, loin de songer pour le moment à l'attaquer, se dirigeait vers Wimpfen. — Il ne fut désabusé que dans la matinée du dimanche de Pâques, 16 avril. Mais alors encore on ne lui annonça l'arrivée des Rustauds que pour la soirée. Toutefois, il prit les précautions que la prudence exigeait; il fit seller les chevaux, occuper les postes, et ordonna à ses cavaliers de se tenir prêts à tout événement. Il confia à treize hommes dévoués la garde du château où étaient renfermés sa femme, son enfant et sa fortune. Le comte Louis ne pensait pas que les Rustauds pussent songer à s'emparer de ce fort, mais il craignait pour la ville; — il rassembla la bourgeoisie sur la grande place, la harangua et l'exhorta à faire son devoir, elle lui jura une fidélité à toute épreuve, et déjà alors elle l'avait trahi! — Cependant, on ne voyait pas paraître d'ennemis et l'heure des offices était arrivée; Helfenstein, Thierry de Weiler et plusieurs de leurs cavaliers se rendirent à la célébration du saint sacrifice pour y communier[1].

Ils n'étaient pas sortis encore de l'église, et neuf heures sonnaient, lorsqu'on vint dire au comte que des groupes de paysans paraissaient sur la montagne voisine du Schemmelberg, et que le gros de leur armée n'était pas loin. Le gardien des portes voulut

[1] Ibid.

sonner le tocsin; Helfenstein l'en empêcha, craignant que cela ne jetât l'épouvante parmi les habitants. Le comte fit ses dernières recommandations aux soldats et aux bourgeois, et Thierry de Weiler ordonna aux femmes et aux servantes de dépaver les rues et de porter des pierres aux défenseurs de la place [1].

Cependant les Rustauds étaient arrivés en masse au Schemmelberg; ils chargèrent deux des leurs, — porteurs d'une longue perche surmontée d'un chapeau, — de sommer la ville de se rendre. — Thierry de Weiler fit tirer sur eux, déclarant que des gens d'honneur ne pouvaient s'abaisser à parlementer avec une horde de brigands. L'un des paysans fut atteint et blessé, son compagnon le ramena au Schemmelberg; ils y trouvèrent leurs camarades déjà en ordre de bataille et divisés en trois grands corps. Florian de Geyer marchait le premier avec la troupe noire; derrière lui était une seconde division; la troisième, la plus nombreuse, occupait encore le terrain qui s'étend vers Erlenbach et Binswagen, mais elle arrivait au pas de charge. Une vieille et abominable sorcière de Boëkingen, appelée la *noire Hoffmann*, faisait des opérations magiques et jetait d'effroyables hurlements, afin de rendre les Rustauds invulnérables. L'armée des insurgés s'ébranla. Florian et les siens prirent le chemin détourné qui aboutissait aux pieds des murs du château de Weinsberg; les autres

[1] Ibid.

se précipitèrent impétueusement vers la ville elle-même et dirigèrent leur première attaque contre la porte d'en bas [1]. La partie fidèle de la bourgeoisie, — c'était la moins nombreuse, — combattit bravement sur les murailles; un feu roulant et bien nourri partait de toutes les meurtrières, une grêle de pierres lancées sans interruption du haut des murs, épouvantait les paysans, et les empêchait d'approcher [2]. Mais au moment où les défenseurs de la place déployaient le plus d'ardeur et de courage, on vit flotter soudain deux étendards des paysans au faîte du château qui domine la ville. Quelques infames bourgeois avaient indiqué à Florian de Geyer et à la troupe noire, le chemin secret dont avait parlé la femme Nagel. Florian était entré dans le fort à l'improviste et en avait assommé la faible garnison. En même temps aussi la trahison agissait dans la ville [3]; tandis que les Rustauds s'efforçaient d'enfoncer la porte basse, les faux frères de l'intérieur avaient réussi à se faire confier la défense de la petite porte voisine de l'église; n'en ayant point les clés, ils étaient occupés à la briser pour en livrer l'entrée aux amis du dehors. Les bourgeois honnêtes voyant le château au pouvoir de l'ennemi, et convaincus que les portes céderaient bientôt sous ses coups redoublés, perdirent courage; Thierry

[1] Ibid.

[2] Ibid.

[3] Ibid.

de Weiler fit de vains efforts pour relever leur énergie. Les femmes elles-mêmes entouraient le comte Louis en criant et en pleurant, pleines de terreur, elles le suppliaient de ne pas prolonger une défense qui se terminerait nécessairement par le massacre et l'incendie, — car Jaecklein l'avait annoncé. — Les soldats voulaient continuer la lutte; les habitants du lieu demandaient qu'on se rendît; ils quittèrent les murs et commencèrent à user de violence pour obliger les chevaliers et leurs soldats à en faire autant. Helfenstein, convaincu de l'impossibilité de prolonger la résistance, permit à l'un des citadins de monter sur l'escarpement qui dominait la porte d'en bas, et d'offrir aux assaillants la reddition de la place, à la seule condition que tout le monde aurait la vie sauve. Le comte et le prêtre qui venait d'officier étaient à côté du parlementaire. — « On ne fera rien aux gens de Weinsberg, hurlèrent les Rustauds; quant aux seigneurs ils mourront. » — Vous laisserez au moins la vie au noble comte de Helfenstein, répondit le négociateur. — « Il faut qu'il meure, s'écria la troupe enragée, quand même il serait cousu d'or de la tête aux pieds [1]. »

En face de cet horrible danger, Louis sentit qu'il n'avait plus qu'une chance de salut, — la fuite. Il conjura les hommes de la ville de résister encore pendant quelques minutes, pour lui donner le loisir de

[1] Ibid.

gagner la porte d'en haut et de s'y frayer un passage avec sa petite troupe. Quelques individus courageux consentaient à protéger sa retraite, mais la majorité refusait d'irriter les paysans par une plus longue résistance; les femmes sanglottaient, menaçaient, s'écriaient que les assiégeants furieux ne les épargneraient pas si l'on permettait aux hommes d'armes de s'enfuir; elles se jetaient en masse sur les cavaliers et les arrachaient de dessus leurs chevaux [1].

Maintenant d'ailleurs il eut été trop tard. Pendant ces pourparlers, ces vociférations, ces fureurs, la trahison avait accompli son œuvre. Les Rustauds, semblables à un torrent qui a brisé ses digues, pénétraient dans la ville par quatre côtés à la fois. On leur avait ouvert deux des portes, ils avaient enfoncé eux-mêmes la troisième, et quelques artisans les avaient aidés à franchir les murs en un lieu où ils n'étaient plus gardés et d'un accès facile.

— « Retirez-vous dans vos maisons avec vos femmes et vos enfants, crièrent les insurgés aux citadins, en arrivant sur la grande place, il ne vous sera fait aucun mal. » On leur obéit; en un clin-d'œil la population regagna ses demeures et en ferma les portes et les volets. La troupe de Jaecklein hurlait qu'elle voulait avoir le comte et ses compagnons pour les faire passer par les armes. Louis, les chevaliers et leurs hommes, se réfugièrent dans l'Eglise et dans le

[1] Ibid.

cimetière situés un peu plus haut, pour y défendre chèrement leurs vies. Un prêtre montra au comte un escalier tournant secret, conduisant au clocher; il y monta avec dix-huit des siens. Déjà le massacre avait commencé, les défenseurs et le chapelain du château avaient été égorgés les premiers; ceux qu'on atteignit dans le cimetière furent taillés en pièces, puis les Rustauds forcèrent la porte de l'église et se baignèrent dans le sang des malheureux qui s'étaient réfugiés dans la nef; — une dizaine de cavaliers avaient cherché un asile dans un caveau souterrain, on les y trouva, ils furent assommés. — Enfin, l'un des cannibales qui parcouraient l'édifice, découvrit l'entrée de l'escalier tournant; un frémissement de joie accueillit sa trouvaille. « Nous tenons la nichée entière, s'écrièrent ces hommes ivres de vin et de sang, tuons-les tous [1], » et ils commencèrent à monter. — Thierry de Weiler s'élança dans ce moment sur la balustrade de la tour et cria d'une voix forte à la troupe réunie au cimetière. « Nous nous rendons et nous payerons 30,000 florins de rançon! » « Une tonne d'or n'y ferait rien, s'écrièrent les Rustauds, c'est votre chair qu'il nous faut, c'est le sang de vos veines que nous voulons boire [2]. » Et en prononçant ces paroles, l'un d'eux ajusta Thierry, l'atteignit au col et le fit tomber à reculons sur l'escalier; — les paysans, qui

[1] Ibid.
[2] Ibid.

arrivaient alors, le percèrent de coups, et comme il respirait encore, ils le précipitèrent dans le cimetière. Ces monstres n'eurent pas de peine à s'emparer de cavaliers qui se trouvaient sur la plate-forme, les cinq ou six premiers qu'ils prirent furent lancés également dans le cimetière ; ils y tombaient affreusement mutilés ; ceux qui donnaient encore quelques légers signes de vie, étaient foulés aux pieds et déchirés en lambeaux par les hommes de Jaecklein.

Georges Metzler, le digne généralissime de ces immondes scélérats, arriva sur ces entrefaites ; il ordonna de cesser la boucherie et de faire des prisonniers. On lia les mains derrière le dos au comte de Helfenstein et au petit nombre de compagnons qui lui restaient, et on les fit descendre du clocher. Tandis que Louis traversait le cimetière, garotté de la façon la plus inhumaine, ses lâches ennemis lui crachaient au visage, lui prodiguaient l'insulte et l'injure ; l'un d'eux lui fit avec sa hallebarde une large blessure dans le côté, un autre le frappa à la tête d'un coup de lance. — La trahison va vite en besogne, une heure avait suffi pour accomplir ce qui vient d'être raconté ; dix heures sonnaient au moment où les paysans emmenaient le comte, comme les juifs maudits avaient emmené jadis celui avec lequel le noble Helfenstein venait de s'unir par la communion.

Cependant les Rustauds avaient compté les chevaux dont ils s'étaient emparés, les morts et les prisonniers, — et ils en conclurent que plusieurs des défenseurs

de la place avaient réussi à se soustraire à leur fureur. Ils firent publier à son de trompe que tous les habitants qui avaient des hommes d'armes cachés dans leurs maisons, eussent à les livrer immédiatement, sous peine de mort. On obéit à cette affreuse injonction, trois cavaliers eurent seuls le bonheur d'échapper au massacre; quelques femmes, saisies de pitié, leur fournirent des travestissements et facilitèrent leur fuite [1]. Les vainqueurs voulaient maintenant traiter Weinsberg en ville conquise et la piller, oubliant déjà la part que les habitants du lieu avaient prise à ce glorieux exploit. Les chefs obtinrent, mais à grand'peine, qu'on se bornât à dévaliser les maisons du clergé et des individus qui avaient soutenu Helfenstein avec le plus de zèle. Quant au reste de la population, il lui fut simplement enjoint de soigner les blessés et de fournir du pain et du vin à l'armée.

L'on recueillit une immense masse de butin à l'église et au château, qui fut livré aux flammes.

Vers le soir, les chefs des rebelles se réunirent pour concerter le plan de leurs opérations ultérieures. L'exécrable Florian de Geyer, double apostat, renonçant à sa foi et à son nom, prit d'abord la parole, il déclara qu'il était urgent de brûler tous les châteaux et d'obliger les gentilshommes à se loger comme les paysans. Il ne suffit pas, ajouta-t-il, de détruire les couvents, de forcer les moines à travailler

[1] Ibid.

à la terre et de chasser partout les prêtres, les religieux et les seigneurs ecclésiastiques, il faut en user de même à l'égard de la noblesse. Désormais il n'y aura plus de gens de conditions différentes en Allemagne; une égalité parfaite y régnera. Deux mauvaises plantes parasites font obstacle à la liberté du peuple : — les clercs et les nobles; détruisons-les jusqu'à la racine, de telle sorte qu'elles ne puissent plus repousser[1] ». Wendel Hipler parla à son tour, il était d'un avis opposé. Il voulait gagner la chevalerie à la cause des paysans, parce qu'elle aussi était ennemie des princes et désirait s'en débarrasser. Il comptait obliger les gentilshommes à renoncer à tous les droits contraires à l'établissement d'une liberté parfaite, les en dédommager en leur abandonnant les biens sécularisés du clergé, et les attirer ainsi au parti populaire. George Metzler vota avec Hipler. — Jaecklein Rohrbach se tut. — Il n'était d'accord avec aucun des précédents orateurs, mais il se rapprochait davantage des sentiments de Florian. Ce qu'il voulait lui, et ce que voulaient les siens, c'était se vautrer dans le sang et dans la boue, c'était une perpétuelle et monstrueuse orgie, c'étaient le massacre, le vin, la bonne chère, c'était régner par la terreur. — Cependant le conseil tomba d'accord sur un point; on convint de marcher de Weinsberg sur Heilbronn, de forcer cette ville à entrer dans *l'association chré-*

[1] Témoignages contemporains. — Voy. Zimmermann, t. II, p. 298.

tienne, afin de couvrir de la sorte les derrières de l'armée du Neckre, et de faire ensuite une expédition dans le diocèse de Mayence, après laquelle on se réunirait aux insurgés de la Franconie, pour s'emparer d'abord de Wurzbourg, puis de Trèves et de Cologne [1].

La journée du dimanche de Pâques s'était passée de la sorte. Jaecklein, chargé de la garde des prisonniers, les mena le lundi vers midi au pré situé en avant de la porte d'en bas. On les plaça au milieu d'un vaste cercle, c'étaient, outre le comte Louis de Helfenstein, treize gentilshommes restés fidèles à leur devoir, à leurs serments et à leur foi, appartenant tous aux premières familles du pays; puis venaient quelques jeunes valets. On leur annonça qu'ils seraient passés par les armes, genre de supplice réservé aux traîtres, aux félons, aux derniers des criminels [2]. Mais alors accourut la comtesse de Helfenstein, portant dans les bras son fils âgé de deux ans à peine et suivie de quelques femmes. Elle avait partagé la captivité du comte, elle venait essayer de fléchir ses bourreaux. Se précipitant aux genoux de Jaecklein, elle le conjura, dans les termes les plus pathétiques, de lui prendre sa fortune et de lui rendre son époux; de ne point les condamner, elle à devenir veuve, son fils à être orphelin [3]. Mais ni les larmes, ni les supplica-

[1] Ibid.

[2] Tous les auteurs ci-dessus cités. — Zimmermann, t. II, p. 300 et seq.*, d'après un témoin oculaire.

[3] Ibid.

tions de la comtesse, ni son incomparable et célèbre beauté, ne purent fléchir ces gens qui n'avaient d'humain que la figure. « Eût-il des monceaux d'or, il faut qu'il meure, » telle fut leur seule réponse. — L'un de ces monstres donna un coup de lance à l'enfant, sur le sein même de sa mère, et lui fit une profonde blessure; la malheureuse comtesse, serrée de près par quelques Rustauds, fut condamnée, demi-morte d'horreur et de désespoir, à assister à l'exécution. On y procéda immédiatement. Les paysans formèrent une double haie, la pertuisane en avant; puis les prisonniers furent lancés dans ce redoutable passage au son du tambour. Le seigneur de Winterstetten et son valet d'armes y entrèrent les premiers et tombèrent aussitôt percés de mille coups. — Puis on donna ordre au comte Louis de Helfenstein d'avancer le troisième. Il portait en main un chapelet bénit. Au moment où il parut, un musicien, nommé Melchior Nonnenmacher, natif d'Ilsfeld, s'approcha. Cet homme, ancien joueur de flûte et domestique favori du comte, l'avait quitté pour se joindre aux Rustauds [1]. Il s'approcha de Helfenstein, lui arracha son chapeau orné d'une plume, et s'en coiffa lui-même en disant : « Tu as porté assez longtemps la toque; à mon tour d'être comte. » Puis il ajouta : « Souvent je t'ai joué de la flûte lorsqu'il s'agissait d'aller à table ou à la danse; voyons, danse maintenant pour la dernière fois [2] ». — Alors il se

[1] Ibid.
[2] Ibid.

mit à jouer son air le plus gai, et le comte fut poussé dans la double haie, il tomba criblé de blessures dès le troisième pas. Les autres prisonniers subirent le même sort. Quant aux jeunes valets d'armes, on les lança en l'air pour les recevoir sur les fers des lances, ils furent déchirés en lambeaux [1].

La rage de ces cannibales n'était pas encore satisfaite. Ils se donnèrent la joie de prodiguer l'insulte au cadavre d'Helfenstein. La noire Hoffmann lui ouvrit le ventre avec un grand couteau, et arracha la graisse des intestins pour en enduire ses souliers ; Nonnenmacher en frotta sa lance, un autre Rustaud orna le haut de sa pique de la chevelure de Louis. L'infâme Rohrbach dépouilla le corps, se revêtit de la fraise et du vêtement de damas du comte, puis il s'approcha de l'infortunée dame de Helfenstein et lui dit : « Regarde-moi, femme, comment me trouves-tu avec ce costume [2] ? » La malheureuse devait vider le calice jusqu'à la lie ; les monstres, après lui avoir arraché ses bijoux, mirent ses vêtements en lambeaux, et ils la jettèrent nue, avec son enfant blessé et sanglant, sur un char de fumier, ordonnant qu'on la menât de la sorte à Heilbronn. Lorsque le char se mit en mouvement, ils suivirent en criant : « Tu es entrée à Weinsberg assise dans un char doré, tu en sors perchée sur un charriot de fumier ». — « Notre Seigneur, répondit la noble femme avec le calme

[1] Ibid.
[2] Ibid.

d'une grande infortune, « Notre Seigneur est entré triomphant à Jérusalem le dimanche des Rameaux, six jours plus tard il a été mis en croix pour racheter les péchés d'autrui; je souffre pour les miens, car je suis une pécheresse; je me jette dans les bras de Jésus; qu'il me soutienne et me fortifie [1] ». On continua à lui prodiguer les injures; elle ne répliqua plus, et fit vœu dans son cœur de consacrer son fils au service des autels, s'il survivait à sa blessure. Il y survécut en effet et devint prêtre; mais il conserva toujours une large cicatrice. La comtesse resta quelque temps à Heilbronn, puis elle se réfugia chez son frère George d'Autriche, prince-évêque de Liége; elle mourut douze ans plus tard, dans la fleur de l'âge, et dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes.

Retournons à Weinsberg. Après l'exécution des défenseurs de la place, les chefs des Rustauds tinrent encore un conseil, la séance se passa en querelles assez vives. A la suite de ces altercations dont le motif est demeuré inconnu, Florian de Geyer et sa troupe noire se séparèrent de l'armée de l'Odenwald et de la vallée du Neckre, qui perdit ainsi le seul chef qu'elle possédât, doué de quelque talent militaire.

L'affaire de Weinsberg avait eu un retentissement immense, la contrée voisine était frappée de stupeur.

Les comtes de Lœwenstein, sommés encore une fois

[1] Ibid.

de paraître au camp des paysans et de fraterniser avec eux, n'osèrent plus résister ; ils vinrent, furent traités avec la dernière insolence et souscrivirent à tout ce qu'on exigea d'eux. Les comtes de Hohenlohe également adressèrent aux Rustauds une lettre très-humble et leur firent parvenir deux fauconneaux et un quintal de poudre qu'ils leur avaient refusés jusqu'alors [1].

Les secours du Palatin sur lesquels Helfenstein avait compté, arrivaient aux environs de Weinsberg, lorsque les évènements que nous venons de raconter étaient accomplis. Vingt cavaliers, commandés par le maréchal de Habern approchaient, mais ils retournèrent sur leurs pas à la nouvelle de la catastrophe. Ils rencontrèrent en s'en allant une troupe de soixante Rustauds, conduisant un chariot de guerre, l'attaquèrent et la taillèrent en pièces.

Cependant les insurgés, fidèles à leur plan, résolurent de marcher immédiatement sur la ville libre et impériale de Heilbronn, pour la forcer à entrer dans leur confédération. Ils obligèrent les deux comtes de Lœvenstein à y aller avec eux, à pied, couverts de simples sarreaux de paysans et tenant chacun un bâton blanc à la main [2].

[1] Pappenheim. Chron., t. II, p. 195.

[2] Ibid.

CHAPITRE IV.

Expédition de Heilbronn.

Une terreur extrême agitait le sénat et la haute bourgeoisie de Heilbronn; leur perplexité augmenta à la nouvelle du désastre de Weinsberg, et elle fut portée à son comble lorsqu'ils apprirent que les insurgés se dirigeaient vers la ville. En effet, on vit arriver le corps commandé par Jaecklein dès le 18 avril (mardi de Pâques). La petite bourgeoisie se montra très-disposée à aller fraterniser immédiatement avec les paysans; et comme les magistrats s'y opposaient, et qu'en dépit des réclamations ils avaient fait fermer les portes, des voix tumultueuses s'écrièrent qu'il fallait les jeter par les fenêtres ou les faire passer par les armes. Quelques meneurs réclamaient aussi la remise des clés de la caisse publique, « *afin de voir ce qui s'y trouvait et d'examiner les comptes.* » L'agitation croissait de minute en minute et faisait présager un soulèvement général; mais alors arriva le docteur Lachmann, l'illustre réformateur, l'ami de Mélanchton, le grand agitateur de Heilbronn; remplissant pour la première fois un ministère pacifique, il réussit à calmer la foule.

Toutefois le tumulte recommença bientôt; les magistrats ordonnèrent qu'on fît des préparatifs de défense; quelques hommes riches et honnêtes témoignèrent

seuls de la bonne volonté, le petit peuple au contraire demanda de nouveau et à grands cris que l'on se déclarât pour les *frères chrétiens* du dehors; les femmes surtout firent un tapage effroyable et se montrèrent excessivement évangéliques, en brisant les armes, en versant de l'eau dans les tonnes de poudre qui avaient été portées aux murailles, et en vomissant des torrents d'injures contre tous les habitants notables de la ville.

La troupe de Jaecklein Rohrbach pillait en attendant un beau et antique monastère de Carmes, situé à la porte de la cité [1]. George Metzler arriva sur ces entrefaites avec le gros de l'armée et somma Heilbronn de lui ouvrir ses portes, déclarant « que les paysans n'en voulaient qu'aux membres du clergé et notamment aux chevaliers teutoniques, leurs mortels ennemis; que d'ailleurs ils ne feraient de mal à personne, parce que leur but unique était d'établir le règne de l'Evangile; mais que si on refusait de les recevoir, ils mettraient tout à feu et à sang, et n'épargneraient pas même l'enfant dans le sein de sa mère. » La grande majorité de la population était favorable aux Rustauds, les magistrats durent céder. Une première division des insurgés entra dans la ville; les membres du grand conseil jurèrent, quoique fort à contre-cœur, de tenir à l'avenir les paysans

[1] Crinitus, ch. XIX, p. 244.
Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 288.

pour frères chrétiens et bons amis ; — les couvents et maisons religieuses se rachetèrent de l'incendie pour 8,500 florins [1].

Dans l'après-midi de ce même mardi de Pâques, la ville voisine de Wimpfen envoya des députés à l'armée rebelle, fraternisa avec elle et se racheta en payant 1,200 florins prélevés sur le clergé.

Parmi les Rustauds qui entrèrent les premiers à Heilbronn, il s'en trouvait plusieurs qui avaient joué un grand rôle dans les massacres de Weinsberg. Ils portaient les vêtements du comte de Helfenstein ; la malheureuse comtesse désira racheter ce qui avait appartenu à son époux, pour éviter que ces chères reliques ne fussent profanées davantage ; n'ayant plus d'argent, elle eut recours à un brave artisan qui lui prêta quinze florins à cet effet [2].

Dès que les insurgés se trouvèrent dans Heilbronn, le corps de la magistrature perdit jusqu'à la dernière ombre de son autorité. Associé à la populace, un groupe nombreux de paysans se rendit d'abord au couvent de Sainte-Claire, s'empara des provisions, des vins, des chevaux et du mobilier qui s'y trouvaient; et comme l'intendant de la maison voulait s'y opposer, l'un des bandits lui cria, aux applaudissements de la troupe entière : « Si tu ne te tais, on va t'écorcher vif ; tout ceci est de bonne prise, il n'y a

[1] Oechsle, p. 110 et seq.[e], d'après les pièces déposées aux archives.

[2] Zimmermann, t. II, p. 472. — Nach den Bundes akten.

plus d'autres maîtres et seigneurs au monde que nous. » — « Nous allons traiter tous les messieurs de façon à leur faire porter envie au dernier gardien de pourceaux », hurla un autre énergumène [1].

Du couvent de Sainte-Claire, on passa à la maison teutonique. Les vassaux de l'ordre étaient les plus empressés parmi les pillards : « Nous avons souvent amené ici des vivres pour M. le commandeur, disaient-ils, il est temps que nous en emportions. »

Jaecklein nomma en ce lieu un grand-maître du butin, et lui donna plusieurs subordonnés, afin que l'opération se fît avec une certaine régularité et qu'on ne mît pas le feu à l'édifice. On commença par la destruction des livres et des papiers ; puis on laissa entrer les Rustauds, hommes, femmes et enfants, en leur permettant de prendre ce qu'ils trouveraient. On les voyait sortir de la maison chargés de meubles, d'argenterie, d'ornements d'église, de grains, de vin, d'avoine, etc. Le tout était porté à Jaecklein ; il avait établi dans la cour du couvent un grand bazar et présidait à la vente générale, pour remettre à chacun, après l'opération, une part du butin en argent comptant.

Les honnêtes bourgeois, les vénérables bourgeoises de Heilbronn surtout, auxquels le nouvel Evangile avait donné des idées très-larges sur le droit de propriété, en particulier lorsqu'il s'agissait

[1] Zimmermann, t. III, p. 473. — Témoignages contemporains.

du clergé et de l'Eglise, profitèrent de l'occasion pour faire des marchés fort avantageux. Ils s'approvisionnèrent, se meublèrent, se vêtirent pour longtemps et à vil prix; les chasubles, les aubes, les autres ornements sacerdotaux furent achetés par des femmes qui comptaient s'en faire des bonnets, des corsages et des tabliers [1]. Le docteur Martin Luther avait déclaré que l'on faisait une œuvre pie en dépouillant les évêques, les moines et les autres enfants de Bélial; la population de Heilbronn pratiquait ses enseignements avec un zèle incomparable. La perte faite en ce jour par la commanderie fut estimée à 20,703 florins [2]. Metzler eut pour sa part de butin 1,300 florins; Jaecklein emporta des rouleaux de ducats, des bijoux de prix et de belles pièces d'orfèvrerie d'église [3]. L'ivresse des paysans ne connaissait plus de bornes; ils parcouraient les rues en triomphateurs, entraient dans les maisons des familles paisibles, le verbe haut, l'insulte à la bouche, bras dessus, bras dessous avec la canaille de la ville, qui partageait leur joie et leurs transports.

Si, au milieu de ce dévergondage, de cette victoire sans combat ni résistance, la ville même de Heilbronn fut épargnée et échappa à une destruction complète, cela doit être attribué à l'influence des nombreux amisque les Rustauds avaient dans la place, et dont

[1] Ibid.
[2] Oechsle et Zimmermann, loc. cit. — Inventaire contemporain.
[3] Ibid.

les demeures et les personnes eussent été également compromises dans un désastre général. Ces gens, tout en étant partisans des insurgés, étaient restés bourgeois de Heilbronn et veillaient au salut de la cité, auquel ils étaient personnellement intéressés. Dans leur nombre figurait un citadin, parent de Metzler et de plusieurs des chefs Rustauds, nommé Jean Müller et plus connu sous le sobriquet de Flux. C'était un individu vaniteux, sot, très-épais, bouffi de son importance, fier à la fois de sa riche taverne et de ses relations avec les augustes capitaines des régénérateurs du monde; en cette occasion il rendit de grands services à sa ville natale et la sauva du pillage.

Cependant, dès le jeudi de Pâques, il y eut de nouvelles difficultés, de nouveaux embarras. Les paysans exigeaient qu'en sa qualité de cité amie, Heilbronn équipât et armât un corps de 500 volontaires destinés à se réunir à la troupe de la vallée du Neckre, et portant un étendard aux armes de la ville. Les magistrats craignaient également d'irriter les rebelles par un refus, et de se brouiller avec la ligue de Souabe, en ayant l'air de se déclarer ouvertement pour eux. Ils eurent recours encore à l'intervention de Flux, et, à la suite de longs pourparlers, ils autorisèrent les volontaires du lieu à se réunir aux Rustauds et leur fournirent des armes. Flux prit le commandement de cette troupe et lui remit un étendard de fantaisie. Puis les magistrats écrivirent à la commission

permanente d'Ulm pour s'excuser, alléguant la nécessité et l'impossibilité de résister à une force majeure [1].

Tandis que l'armée stationnait à Heilbronn, Florian de Geyer et sa troupe noire ravageaient la contrée voisine, forçaient les seigneurs et les communes à devenir membres de l'*Association chrétienne,* faisaient une nouvelle invasion à Neckarsulm et y enlevaient l'artillerie de la place. Quelques bandes détachées de l'armée de Metzler circulaient aussi de divers côtés. L'un de ces corps s'empara de Neidenau ; un autre prit le fort teutonique de Scheurenberg, qui se rendit sans résistance parce que l'un des défenseurs du château, traître à son devoir et ami secret des paysans, avait mouillé la poudre au moment de leur arrivée. Ils y trouvèrent des canons de différents calibres. Le château fut pillé d'abord, brûlé ensuite. Le fort de Horneck, près de Gundelsheim sur le Neckre, éprouva le même sort ; les Rustauds y firent un butin énorme. Horneck servait de résidence habituelle à Thierry de Clée, grand-maître de l'ordre teutonique ; celui-ci, voyant ses sujets plus disposés à s'allier avec les insurgés qu'à le défendre, s'était éloigné le 17 avril, pour chercher un refuge à Heidelberg [2].

Après avoir saccagé le pays environnant, la tourbe

[1] Zimmermann, t. III, p. 483 et seq. — Bundesakten.

[2] Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 189.
Crinitus, ch. XVIII, p. 244.
Oechsle, ch. II, p. 115 et seq. — Archives locales.

immonde des Rustauds quitta enfin Heilbronn, à l'extrême satisfaction des magistrats et de tout ce qui conservait encore quelque sentiment honnête au fond du cœur. Les habitants paisibles se réjouissaient en voyant partir, avec les paysans, tous les mauvais sujets de la ville; — ces derniers déclaraient « qu'ils allaient tomber sur les couvents, les châteaux et les cités, qu'ils feraient une bonne boucherie et s'en donneraient à cœur joie envers les ennemis de l'Evangile [1]. »

Une troupe de femmes se joignit également à l'armée, portant cuirasses et hallebardes, et voulant travailler aussi à la propagation des lumières. Parmi ces viragos, on remarquait l'abominable Hoffmann la noire, la sorcière, que la foule croyait douée de talents surnaturels; la compagne fidèle, l'instigatrice du féroce Rohrbach, plus féroce encore que lui; la monstrueuse créature qui avait arraché les entrailles du comte de Helfenstein, et qu'un auteur allemand ne rougit point de qualifier de *Jeanne d'Arc de la guerre des Rustauds* [2]. Cette hyène avait une soif inextinguible de sang; elle eût voulu se baigner dans celui des prêtres, des nobles et des bourgeois; elle marchait à la tête de l'armée, lui promettait la victoire, l'assurait que sa bénédiction rendait les paysans invulnérables, et, d'une voix criarde qui do-

[1] Ibid.

[2] Zimmermann, t. III, p. 483.

minait le tapage de la horde indisciplinée, elle maudissait et remaudissait tout le long du chemin les ennemis des insurgés.

Les chefs avaient eu soin, en s'éloignant, de laisser quelques-uns des leurs à Heilbronn et dans la vallée de Weinsberg, pour maintenir les lieux en leur absence; ils avaient d'ailleurs dans tous les villages des amis sur lesquels ils pouvaient compter, bien qu'ils ne se fussent pas réunis à l'armée. Celle-ci se dirigea vers le diocèse de Mayence, conformément au plan arrêté à Weinsberg, et se rendit d'abord à Neckarsulm pour s'approvisionner. — Les Rustauds y vendirent à des juifs le butin qu'ils avaient recueilli dans les couvents, les châteaux et les églises. — Avant d'arriver à cette ville, Jaecklein Rohrbach et sa horde quittèrent la grande troupe pour prendre la route du Wurtemberg. Une odeur de sang et de pillage, qui venait de ce côté, tenta Jaecklein et l'engagea à se séparer de ses alliés. Nous exposerons au livre suivant les événements qui provoquèrent sa détermination. De Neckarsulm l'armée marcha sur Gundelsheim, petite ville assignée comme lieu de rendez-vous aux diverses bandes qu'on avait envoyées isolément de Heilbronn pour rançonner la contrée. Celle de Florian de Geyer seule n'y vint pas, et, après maintes expéditions, elle alla renforcer l'armée de Franconie. Le grand conseil des Rustauds reprit ses séances à Gundelsheim.

CHAPITRE V.

Goetz de Berlichingen, général en chef de l'armée des Rustauds. — Affaire d'Amorbach. — Modifications des 12 articles. — Le comte de Wertheim se fait Rustaud.

L'armée des Rustauds n'était pas, à proprement parler, une armée ; c'était une masse d'hommes de divers lieux, rassemblés, les uns volontairement, les autres forcément, et qui manquaient d'unité, d'ensemble et d'un lien commun. C'était un pêle-mêle de bourgeois, de paysans, où la subordination n'existait pas et où chacun voulait commander. On avait besoin d'un chef entendu, reconnu en cette qualité par tous, capable d'introduire et de maintenir la discipline parmi cette foule de gens désœuvrés, désordonnés, ne sachant pas faire usage de leurs armes et ne connaissant pas les premiers principes de l'art de la guerre. — La prétendue armée n'avait pas même de caisse militaire ; rien n'était organisé pour son entretien régulier et uniforme; chacun songeait uniquement à soi et pillait pour satisfaire à ses besoins.

De plus, les Rustauds s'en retournaient chez eux après quatre semaines de service, remplacés alors par de nouveaux contingents ; il en résultait qu'on n'avait jamais que des recrues. Wendel Hipler proposa de statuer, qu'à partir du moment présent on resterait réunis jusqu'à la fin de la campagne ; il de

manda aussi que l'on engageât des lansquenets, car alors précisément il y en avait beaucoup de disponibles. Hipler pensait que leur présence et leur exemple aguerriraient vite les paysans. Les deux propositions furent adoptées en conseil, mais la troupe les repoussa à une immense majorité ; chacun désirait retourner chez soi, les poches bien garnies, après avoir employé quatre semaines à battre le pays. Quant aux lansquenets on n'en voulait pas ; on connaissait leurs habitudes et l'on savait qu'en se les associant, il faudrait se résigner à leur abandonner toujours la meilleure partie du butin. Repoussés par les insurgés, les lansquenets se vendirent au comte Palatin Louis, et devinrent ainsi les ennemis de ceux qui n'avaient pas accepté leurs services [1].

Hipler fut accueilli avec moins de défaveur lorsqu'il engagea l'armée à se donner un commandant général, en la personne de Goetz de Berlichingen.

Nous disions précédemment, à l'occasion de l'entrevue du chevalier avec les Rustauds, pendant la halte au couvent de Schœnthal, que Goetz, partisan des idées de François de Sikingen et de la noblesse dégénérée et apostate de l'époque, sympathisait avec la levée de boucliers des paysans et était assez porté à faire cause commune avec eux. Mais la terrible affaire de Weinsberg, le massacre du comte de Helfenstein et de ses compagnons avaient modifié ses

[1] Oechsle, loc. cit. — Zimmermann, t. III, p. 492 et 493.

dispositions ; il ne se dissimula plus que les Rustauds devenaient aussi dangereux pour les gentilshommes que pour les princes, les évêques et les abbés, et que les châteaux étaient exposés aux mêmes risques que les couvents et les chapitres. Pénétré de cette idée et inquiet du sort de ses domaines, il pensa qu'il fallait aller au plus pressé et chercher à arrêter les progrès des ennemis du moment. Il écrivit en conséquence à l'électeur Palatin pour lui offrir ses services *gratuitement*, et se prépara à mettre en sûreté, à Heidelberg, ses effets les plus précieux. Il engagea aussi un bon nombre de seigneurs de ses amis à se rendre, le 21 avril, à Boxberg, où il devait se trouver lui-même, afin que l'on pût s'entendre sur les mesures à adopter dans les circonstances présentes. La réunion eut lieu. Berlichingen proposa aux assistants de se mettre à la disposition du Palatin [1]. Les gentilshommes, tiraillés en sens divers, haïssant les princes, mais redoutant les Rustauds, ne surent pas prendre de parti décisif et convinrent d'attendre la réponse affirmative de l'Electeur à Goetz, avant de s'engager. L'on se sépara sans être convenu de rien [2]. Or, cette réponse était arrivée au château de Hornberg pendant la conférence de Boxberg; la femme du chevalier était en couches ; sa belle-mère ouvrit la lettre, la lut; pleine de terreur en voyant qu'il ne s'agissait de rien moins que de les

[1] Oechsle, p. 245 et seq^s. in den Urkenden.
Sartorius, p. 165 et seq^s.

[2] Ibid.

laisser, elle et sa fille, à la merci des Rustauds, elle engagea cette dernière à supprimer l'épître du prince et à n'en point parler à son mari. Le chevalier revint chez lui le 22, et demanda aussitôt si aucun message n'était arrivé en son absence, et comme on lui répondit négativement, il se décida à attendre les événements dans son château, très-étonné du silence de l'Electeur et ne sachant à quoi l'attribuer [1].

Sur ces entrefaites, Wendel Hipler avait soumis son projet aux Rustauds, et, ainsi que nous le disions, il avait passé, malgré l'opposition de la minorité; car le nom, l'épée et la main de fer de Goetz étaient célèbres : on connaissait son amour des combats, la haine qu'il portait au clergé, et la façon dont il s'était prononcé en faveur du luthéranisme. On lui envoya un sauf-conduit en l'engageant à venir au camp de Gundelsheim. Il paraît bien que Berlichingen, tout en écrivant au Palatin, était resté en relation avec Hipler depuis la visite à Schœnthal, et qu'il s'était ménagé une porte de derrière, de manière à pouvoir s'entendre avec les insurgés si cela devenait nécessaire. Il profita du sauf-conduit, se rendit au camp le 24 avril et traita immédiatement; il fut reçu membre de la *ligue chrétienne* et obtint une lettre de protection pour ses châteaux et ses terres.

Alors seulement on lui proposa de devenir général en chef de l'armée; Goetz raconte dans ses mémoires

[1] Ibid. — Plus tard, lorsque Goetz découvrit le fait, il chassa sa belle-mère de sa demeure.

qu'il refusa d'abord, malgré les instances et les menaces des capitaines des rebelles, des gentilshommes qui s'étaient joints à eux, et enfin de la troupe entière; il allégua, à ce qu'il affirme, ses liens avec la ligue de Souabe; mais tout ce qu'il put obtenir fut un répit de vingt-quatre heures. Il partit après avoir prêté serment de se rendre le jour suivant à Buchen, où le camp devait également se porter [1].

Il y vint, en effet, accompagné seulement de deux valets d'armes, et, après de longs pourparlers, il céda aux cris et aux injonctions des insurgés. Il consentit à être leur chef pour *huit jours*, mais à la condition qu'on s'abstiendrait à l'avenir de massacres, que l'on respecterait les seigneurs et les châteaux des princes et des gentilshommes [2]. La tendre sollicitude de Goetz ne s'étendit pas aux possessions ecclésiastiques; nous verrons bientôt que lorsqu'il s'agit de les piller, il se montra aussi Rustaud que les Rustauds eux-mêmes, et ne se fit aucun scrupule de s'enrichir à leurs dépens.

Les offres du chevalier de Berlichingen furent acceptées pour la forme, on exigea toutefois qu'au lieu de huit jours, il restât quatre semaines à la tête de l'armée. Ce point réglé, les insurgés déclarèrent à Goetz que leur intention était d'envahir, sous sa conduite, le diocèse de Wurzbourg. « Amis, je ne

1 Ibid.

2 Oechsle Unkunden. Goetz von Berlichingen.
Sartorius, loc. cit.
Biographie de Goetz, éditée par Pistorius, p. 200.

vous le conseille pas, leur répondit le chevalier, vous n'avez rien à démêler avec l'évêque; si vous avez des sujets de plainte, adressez-vous à vos seigneurs. Pensez à vos femmes, à vos enfants, à vos maisons. Dès que vous vous éloignerez pour marcher sur Wurzbourg, la ligue de Souabe mettra le pays à feu et à sang, et vous reviendrez de votre expédition dépouillés et déguenillés comme des Bohémiens. Tâchons plutôt de nous rendre maîtres de Halle, et attaquons ensuite en rase campagne, l'armée de la ligue, votre plus dangereuse ennemie [1]. »

Mais Goetz put voir dès le premier jour que sa qualité de généralissime ne lui donnait pas d'autorité réelle. De violents murmures accueillirent ces paroles. Un misérable tailleur du Pfedelbach l'apostropha avec une véhémence inouïe et s'écria : « Nous le savons maintenant, tu es un ami des prêtres, tu as sans doute quelque parent parmi les membres du chapitre, et tu crains qu'il ne lui arrive malheur [2]. »

Bref, malgré l'avis opposé du sieur de Berlichingen, on résolut de rester fidèle au plan dès longtemps arrêté, et de commencer par le diocèse de Mayence, pour se diriger ensuite vers Wurzbourg. Le 30 avril, l'armée se rendit à Amorbach; — le plus ancien couvent bénédictin de l'Odenwald s'élevait en ce lieu. Il avait été fondé au huitième siècle par St.-Amor, qui en fut le

[1] Oechsle, loc. cit., p. 340 et seq[s].
Zimmermann, t. III, p. 501 et seq[s].

[2] Ibid.

premier abbé. Goetz et Metzler ayant mis pied à terre à la *cellerie* mayençaise, députèrent un des leurs au monastère. Cet homme rassembla au réfectoire l'abbé et les religieux et leur exposa le motif de la visite dans les termes suivants [1] : « Nous venons en frères chrétiens, avec l'intention d'opérer une réforme, et *par conséquent* — (le *par conséquent* est impayable) — nous vous sommons, sous peine de mort, de nous indiquer et de nous remettre ce que vous possédez en argent comptant, en bijoux et en objets d'orfèvrerie; par contre, nous vous assurerons un entretien suffisant pour le reste de vos jours. » Les moines répondirent qu'ils n'avaient point d'argent (ils venaient en effet de dépenser de fortes sommes en bâtisses), mais qu'ils possédaient quelque peu de vaisselle; — et chacun d'eux présenta son gobelet à l'envoyé des Rustauds, en demandant qu'on les protégeât contre la horde qui arrivait en ce moment.

Amorbach devait éprouver le sort de Schœnthal et des autres couvents de la contrée. Les paysans pillèrent le monastère; ils enlevèrent même les tuyaux des orgues, les autels, les tuiles et les provisions de briques; enfin ils dépavèrent les cours et les corridors pour voir s'ils n'y trouveraient pas de trésors cachés. La bibliothèque, les titres et les chartes furent livrés aux flammes; Goetz de Berlichingen réclama sa part de butin comme tout le

[1] Ibid. — Les expressions du message ont été recueillies dans les dépositions contemporaines.

monde, et s'empara d'un très-riche ornement d'église qu'il envoya à sa femme ; la noble dame en dédétacha un bon nombre de perles et de pierres précieuses pour s'en faire un collier [1]. Les paysans furent enchantés de la conduite du chevalier en cette occasion, et reconnurent qu'il était vraiment un des leurs [2].

Le pillage achevé, il y eut, suivant l'usage, un grand repas ; seize calices servirent de tasses à boire aux principaux convives. L'abbé d'Amorbach, auquel on avait arraché ses vêtements pour le couvrir d'une souquenille de paysan, dut servir à table. Goetz apprit que le prélat avait gardé encore un gobelet et le lui demanda. Le vieillard l'ayant prié de le lui laisser pour son usage, Berlichingen lui frappa la poitrine de sa main de fer, et lui dit : « Vous avez bu assez longtemps dans des vases d'argent, il est temps que vous appreniez à faire usage d'ustensiles de terre cuite. » Et voyant alors l'air profondément affligé de l'abbé, il ajouta : « Ne soyez pas si triste et si découragé ; regardez-moi, j'ai été complétement à bas trois fois déjà, et cependant je vis encore ; c'est l'habitude qui vous manque, cela viendra [3]. »

L'armée fit une halte de plusieurs jours à Amorbach et y reçut diverses adhésions [4].

[1] Studien und Skizzen, p. 264 et seq.
Leodius, p. 288.
Zimmermann, t. III, p. 504 et 505.

[2] Ibid.

[3] Trois semaines plus tard, la ligue de Souabe réintégra l'abbé.

[4] Oechsle, p. 118 et seq., d'après les actes du temps.

Cependant Goetz, Metzler et les autres chefs sentaient de plus en plus la nécessité d'établir un peu d'ordre parmi les Rustauds ; les fameux douze articles, livrés à l'interprétation de chacun, étaient une cause perpétuelle de troubles. Ils désiraient les modifier, mais ils ne savaient comment s'y prendre. Or, tandis qu'ils étaient à Amorbach, Jean Berlin, secret ami des insurgés et le plus retors des magistrats de Heilbronn, vint les trouver de la part de cette ville pour les prier de régler un différend survenu avec le bourg de Bœckingen, à propos d'un pré communal. Berlin était un homme parfaitement capable de faire le travail dont on avait besoin. Il s'en chargea, en réclamant l'assistance de Wendel Hipler et du chevalier de Berlichingen, et suspendit provisoirement les articles 6e, 7e, 8e et 10e. L'article 2 fut modifié, on confirma la suppression de la petite dîme, mais on décida que la grande subsisterait jusqu'à la réforme de l'Empire. Berlin changea l'article 4, en ce sens qu'il ne permît la chasse à chacun que sur son propre territoire ; il adoucit le 5e, en défendant de couper le bois ailleurs que dans les lieux désignés par les autorités communales et en interdisant de conduire le bétail dans les jeunes forêts. L'article 10 fut changé aussi ; l'impôt mortuaire (Todfall) resta aboli ; mais on rétablit celui appelé *Handlohn* [1].

Des dispositions supplémentaires, ajoutées aux ar-

[1] Ibid.

ticles, essayaient de mettre quelques entraves au pillage et au vagabondage, de donner quelques garanties à la propriété, et obligeaient chacun à acquitter ses impôts, ses redevances et ses dettes, comme par le passé, jusqu'à la réforme générale [1].

Jean Berlin termina son œuvre le 4 mai ; elle fut adoptée le jour suivant par l'assemblée genérale des capitaines et des conseillers, et l'on fit imprimer cette explication des 12 articles, afin qu'elle servît de norme et de règle de conduite à la troupe réunie de l'Odenwald et de la vallée du Neckre. Elle était précédée d'une *déclaration*, destinée à faire comprendre la nécessité de réprimer la licence présente.

Mais cette première tentative d'arracher à l'état sauvage les brigands qui avaient rejeté toute règle et tout frein devait susciter une violente tempête. Les Rustauds furieux y virent une atteinte portée à leurs droits les plus sacrés. La noire Hoffmann jura qu'elle éventrerait Jean Berlin avec son grand couteau ; la foule criait qu'il fallait faire passer par les armes Goetz de Berlichingen et Wendel Hipler, et assommer ceux qui ne seraient pas pour la conservation des articles primitifs. D'autres paysans encore mirent le feu aux châteaux voisins de Wildenberg et de Limpach, pour montrer le cas qu'ils faisaient des nouvelles dispositions ; exigèrent que l'on s'emparât de l'artillerie et que l'on plantât là les faiseurs de *déclarations*.

Pendant le tumulte, les trois principaux auteurs de

[1] Ibid.

la pièce qui excitait ces vives colères demeuraient invisibles. Jean Berlin était retourné à Heilbronn, Hipler se tenait prudemment à l'écart dans le lieu le plus retiré du camp, le chevalier de Berlichingen était allé à la rencontre du comte George de Wertheim [1]. Ce seigneur, très-mauvais sujet, très-ardent pour le nouvel évangile, et serré de près par ses vassaux révoltés, venait traiter avec l'armée des Rustauds dans l'espérance d'en user comme d'un piédestal pour prendre la place des princes après les avoir renversés. Goetz et George s'étant rencontrés, se dirigèrent ensemble vers Amorbach; au moment où ils y arrivaient, Berlichingen aperçut le château de Wildenberg en feu, et demanda avec colère qui avait osé contrevenir de la sorte à ses ordres. Les paysans en étaient au plus fort de leurs vociférations; au lieu de répondre au chevalier, ils se mirent à crier : « Arrachons-le de dessus son cheval, qu'il périsse, tuons-le »! — Et déjà ils allaient passer de la menace à l'exécution, lorsqu'arriva George Metzler qui parvint, quoiqu'avec peine, à tirer le malencontreux généralissisme des mains des furieux. — Toutefois, à partir de ce moment, Goetz perdit presque toute son autorité; considéré comme un faux-frère par la plupart des Rustauds, objet de leur constante méfiance, il fut leur prisonnier plutôt que leur chef [2].

1 Ibid.

2 Oechsle, loc. cit., p. 337 et seq.
Zimmermann, t. III, p. 515 et 516.

Quant au comte de Wertheim, cet échantillon de l'insubordination qui régnait au camp des paysans ne le découragea pas ; il conclut son traité, promit d'équiper un corps de troupes à ses frais, d'envoyer à l'armée sa belle artillerie, et d'assister en personne à l'expédition de Wurzbourg.

Sur ces entrefaites, les insurgés de la Franconie envoyèrent des messagers à ceux de l'Odenwald et de la vallée du Neckre pour les engager à hâter leur arrivée ; on leur promettait bonne et cordiale réception.

Le 5 mai, la horde se mit en mouvement, et se dirigea vers Miltenberg, gros bourg dépendant du diocèse de Mayence. Mais avant de raconter ce qui s'y passa, il nous faut jeter un coup-d'œil sur les évènements qui s'étaient accomplis dans le Rhingau et dans les lieux riverains du Rhin inférieur.

CHAPITRE VI.

Troubles le long du Rhin inférieur. — L'armée de l'Odenwald et du Neckre dans le Mayençais, et son arrivée à Wurzbourg.

La doctrine issue de Wittemberg se répandit de bonne heure sur les fertiles contrées qui avoisinent le Rhin[1] et comme partout ailleurs ses premières conséquences furent la démoralisation, le trouble, l'oubli de toute loi divine et humaine, les désordres de toute nature. Nous n'avons à nous occuper ici que des pays du Rhin inférieur; lesévénements d'Alsace, du Palatinat et des margraviats de Bade seront racontés plus tard dans une autre division de ce travail.

La ville de Francfort fut gangrenée une des premières; déjà, en l'année 1523, de sourdes rumeurs contre le clergé et le magistrat circulaient et faisaient prévoir un orage. Alors, pour le malheur de la ville, un certain docteur Gérard Westerburg, prêtre apostat, taillé sur le modèle du trop fameux Carlostadt, vint s'y établir. La bourgeoisie, amie des nouveautés et de l'opposition, suivant son invariable coutume, fit son idole du docteur. Elle le proclama l'*homme évangélique par excellence*, s'éprit pour lui d'une passion frénétique et assiégea jour et nuit la maison qui lui servait de cénacle, afin de jouir sans cesse de ses élu-

[1] Ibid.

cubrations. Westerburg avait un acolyte digne de lui dans la personne du savetier Hans, qui ne le quittait pas plus que son ombre, se mêlait aussi de dogmatiser et prenait la parole lorsque le maître était enroué à force d'avoir péroré.

Les enseignements de ces deux hommes, touchant les franchises et les libertés chrétiennes, portèrent leurs fruits. Le 10 avril 1525, 600 bourgeois se réunirent à midi au cimetière de Saint-Pierre et commencèrent à déclamer : qui sur le clergé, qui sur les impôts, qui sur les magistrats. — Chacun des assistants faisait sa proposition; l'un voulait qu'on abolît tel usage, l'autre que l'on modifiât la constitution en tel sens, le troisième assurait d'un air grave que tout irait pour le mieux, aussitôt qu'on aurait changé toutes choses, d'après un plan qu'il avait dessein de présenter incessamment. Sur ces entrefaites, les bourguemestres, avertis du tumulte, arrivèrent pour demander ce qui se passait. On leur répondit par un tonnerre d'invectives contre les prêtres et les impôts; et la présence des deux magistrats, loin de calmer l'effervescence, devint la cause immédiate d'une explosion complète. La résolution fut prise de *réformer* séance tenante. La foule, se porta en masse au couvent des bénédictins, y enfonça la cave et les greniers, s'attabla, puis, après s'être repue et enivrée, elle alla recommencer la même orgie dans une autre maison religieuse. Cette manière de réformer était trop conforme aux exemples donnés par le docteur Martin Luther,

trop conforme surtout au goût de la populace pour être promptement abandonnée. Le même service évangélique fut célébré le lendemain 11 avril dans plusieurs couvents et dans les maisons ecclésiastiques que l'on savait hostiles aux doctrines nouvelles [1].

Pendant ce temps, messieurs les membres du sénat délibéraient et exposaient, en termes doux et paternels, aux chefs des meneurs, que leur conduite inconsidérée causerait infailliblement un dommage notable aux foires célèbres de leur ville. Cette sage observation calma le zèle outré de quelques marchands; mais la majorité des artisans des diverses tribus n'en tint aucun compte, s'arma de pied en cap et se réunit au marché aux chevaux. Les meneurs avaient fait croire à ces braves bourgeois que le grand conseil avait appelé de la troupe à cheval, pour forcer les mutins à rentrer dans le devoir [2]. Le sénat leur députa en vain Philippe Fürstenberg, le plus aimé et le plus éloquent des échevins, pour essayer de les calmer; ils s'emparèrent des tours, des murs et des portes de la ville et y mirent des sentinelles. Fürstenberg les engagea alors à désigner des mandataires chargés de négocier avec le corps de la magistrature. On suivit son conseil. Une députation fut élue le 13 avril (jeudi saint), et chargée de rédiger la liste des doléances et des prétentions de la bourgeoisie. Cette liste fut prompte-

[1] Chron. de Francfort, citée par Zimmermann, t. III, p. 524 et seq^{s}.

[2] Ibid.

ment écrite; elle renfermait 46 articles; les tribus armées la portèrent en grande pompe au sénat. La populace voulut profiter de l'occasion pour procéder fraternellement au pillage du quartier des juifs; mais les artisans arrivèrent à temps pour l'en empêcher [1].

Les articles étaient précédés d'un préambule empreint des folles idées du temps. « Dieu, y dit-on en commençant, Dieu a répandu la connaissance du pur Evangile dans bien des âmes, au moyen de son Saint-Esprit, et il a éclairé la foi d'un grand nombre de personnes; mais malgré cela, la tourbe mensongère des prêtres et des moines, continue à tenir la vérité enchaînée, et à entraver l'essor glorieux de la parole éternelle. » — Vient alors la série habituelle des déclamations contre le clergé; puis les auteurs du morceau ajoutent : « Nous devons obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes; il est donc nécessaire que nous rejetions les choses anti-divines et que nous entreprenions une œuvre céleste et fraternelle pour la gloire du Très-Haut, pour l'honneur de sa sainte parole et du Christ notre cher Seigneur, et afin d'établir sur la terre le règne de la charité et de l'union. Il faut que nous opérions nous-mêmes une réforme parmi nous, pour éviter qu'elle ne soit faite par des étrangers; nous allons par conséquent nous débarrasser des fardeaux qui nous ont été imposés, ou au moins les alléger. »

[1] Ibid., p. 526 et 527.

Ce factum, écrit dans le style de la réforme, précédait des articles parfaitement dignes d'un semblable prélude. Il y en avait de relatifs à des usages locaux, à des impôts, droits et redevances, à des abus administratifs et judiciaires dont on exigeait l'abolition. Mais la pièce était dirigée surtout contre le clergé et n'allait à rien moins qu'à la suppression de tous les usages catholiques. Les auteurs des articles insistaient en particulier sur les points suivants : le droit de nommer et de destituer leurs curés, — la participation aux charges publiques, imposée aux ecclésiastiques, — la distribution aux pauvres ou à la ville des biens des couvents, — la défense signifiée aux moines de prêcher, confesser et demander l'aumône, — la liberté de sortir des couvents et la défense d'y admettre de nouveaux sujets, — le séquestre mis sur les papiers et les trésors des monastères, — l'emploi des fondations en œuvres de bienfaisance (dès l'origine, la réforme a volé le bien d'autrui pour faire ses générosités), — l'abolition des messes pour les morts, et du célibat des prêtres.

C'étaient, on le voit, messieurs les tailleurs, cordonniers, menuisiers, pelletiers, serruriers, etc., de Francfort, s'érigeant en concile œcuménique ou en papes, et prononçant par un *motu proprio* sur toutes les questions de dogme et de haute discipline! — Encore ces vénérables bourgeois se réservaient-ils expressément le droit de décider les points qui pourraient se présenter ou être soulevés à l'avenir; et

ils exigeaient la réponse du grand conseil pour le lendemain à midi [1].

Cette réponse fut portée aux tribus réunies par Fürstenberg ; elle se bornait à quelques demi-concessions et ne les satisfit pas. — La petite bourgeoisie passa la nuit sous les armes, déclara fièrement qu'elle était devenue : empereur, pape, évêque et bourguemestre, et qu'elle ne se rétracterait sur rien. — Dans la matinée du samedi saint, le savetier Hanz, — qui devait nécessairement jouer dans cette affaire un rôle très-important, — alla dire aux magistrats que la commune exigeait l'admission pure, simple et immédiate des 46 articles. — Le savetier se sentait appuyé par un grand corps armé, et se regardait comme le temple vivant du Saint-Esprit; il le prit par conséquent sur un ton fort élevé. Le sénat, « considérant que les temps étaient mauvais et difficiles », céda sur tous les points. Il admit à perpétuité les 46 articles et prêta serment de les respecter. Cette importante décision fut célébrée au bruit des fifres et des tambours; on rouvrit les portes de la ville, l'ivresse était au comble parmi les artisans; ils se félicitaient et s'embrassaient dans les rues; l'hydre romaine était écrasée, le règne de Dieu, du pur Evangile et de la liberté chrétienne allait commencer à Francfort. Les magistrats, au contraire, étaient pleins de souci et versaient en secret quelques larmes ; — non assurément qu'ils regrettassent le pa-

[1] Ibid.

pisme; — ils étaient zélés disciples de Wittemberg; — mais ils venaient d'apprendre à leurs dépens que le mépris de la plus auguste des autorités entraîne tôt ou tard la chute des autorités secondaires, et que les coups qu'ils avaient portés à l'église étaient retombés en plein sur le corps respectable du sénat de la ville libre et impériale de Francfort! — De là leurs douleurs et leurs regrets!

Les tribus, fières de leur triomphe, firent imprimer et répandre dans la contrée les 46 articles; puis elles établirent une commission de dix membres choisis dans leur sein, et chargés de veiller à la stricte observation de la nouvelle législation. Cette commission procéda à l'inventaire des biens des couvents, et dès son installation, elle se mit en état d'hostilité ouverte contre le sénat. A chaque instant il y avait des troubles dans les rues; la populace, à laquelle les 46 articles ne suffisaient plus, forma un complot qui fut découvert à temps, et dont le but était d'assommer les chevaliers teutoniques, les prêtres et les juifs [1].

Le docteur Westerburg et Hanz contribuaient puissamment à entretenir les désordres. La maison du premier servait toujours de lieu de rendez-vous nocturne à toutes les mauvaises têtes. Le sénat enjoignit à deux reprises à cet homme dangereux de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. Il ne daigna pas répondre au premier ordre; la se-

[1] Ibid.

conde fois il déclara : qu'il s'en irait quand cela plairait à Dieu, mais que pour le moment il resterait[1]. Les magistrats subirent l'humiliation avec patience, et peu de jours après, la commission des dix les força à conférer le droit de bourgeoisie à ce même Westerburg.

Les événements de Francfort eurent un grand retentissement dans la contrée. Mayence fut la première à imiter ce glorieux exemple. Le 25 avril, pendant la procession de la croix, une grande partie de la bourgeoisie se rassembla en armes sur la place du marché, et délivra quatre prédicants que leurs discours hérétiques et incendiaires avaient fait jeter en prison. Les mutins s'emparèrent ensuite de l'artillerie et des clefs des portes de la ville, et le grand chapitre se vit dans la nécessité d'admettre 31 articles qu'ils lui présentèrent. Ils étaient calqués sur ceux de Francfort, quoique plus modérés.

Presqu'en même temps l'émeute et le poison des nouvelles doctrines s'étendirent sur la plupart des villes de la contrée ; des scènes tumultueuses agitèrent Boppart, Wesel, Trèves, Cologne, Coblence, Bonn, Clève, Dusseldorf, etc., la populace de ces lieux voulait également une réforme religieuse et civile.

Quant aux paysans du Rhingau, leur premier rassemblement se fit dans la plaine de Saint-Barthélemy, le 23 avril, deux jours avant l'émeute des Mayençais. Ils formulèrent aussi leurs plaintes et leurs

[1] Ibid., p. 534, tiré des archives de Francfort.

prétentions en 31 articles, dont les uns, relatifs à des droits civils et politiques, reproduisaient à peu près les exigences des insurgés de la Souabe et de la Franconie ; tandis que les autres avaient trait à la prétendue pure parole de Dieu, et réclamaient l'abolition de la plupart des institutions et des usages du Catholicisme.

Ces articles furent présentés au chapitre de Mayence, Albert de Brandebourg, cardinal archevêque étant absent.

Le chapitre déclara qu'il en fallait conférer avec Guillaume de Honstein, évêque de Strasbourg, qui gouvernait le diocèse en qualité de lieutenant de l'Electeur, et qui se trouvait alors à Achaffenbourg.

Cette réponse calma une partie des insurgés ; ils résolurent d'attendre le résultat des pourparlers entamés avec Guillaume. Les autres, au contraire, en particulier ceux de Johannisberg et d'Eibingen, exigèrent qu'on fît droit immédiatement à leurs demandes. Ils se réunirent en armes, le 1er mai, sur un pâturage situé à une lieue du Rhin, près du couvent d'Eberbach, et auquel les genèvriers dont il était couvert, avaient fait donner le nom de Wachholder ; ils y convoquèrent les paysans et les chevaliers des pays environnants.

La noblesse se rendit à l'appel des Rustauds et se mit à la tête du mouvement le 5 mai. En cette même journée, l'avant-garde de l'armée du Neckre et de l'Odenwald entrait dans le diocèse de Mayence, pil-

lait le bourg de Miltenberg et se dirigeait vers Achaffenbourg.

L'évêque de Strasbourg résidait dans le château fortifié qui domine cette ville. Il avait ordonné en vain aux vassaux du diocèse de s'armer et de se tenir prêts à entrer en campagne. Au lieu d'obéir, les habitants d'Achaffenbourg, séduits également par les nouvelles doctrines, avaient commencé le siége du fort, et maintenant ils trouvaient de zèlés auxiliaires dans les premiers détachements de la grande troupe ennemie [1].

Abandonné de tous, n'ayant de secours et d'appui à attendre de personne, menacé à la fois par les rebelles du Rhingau, et par ceux qui arrivaient de la vallée du Neckre et de l'Odenwald, Guillaume de Honstein céda à la nécessité, traita avec ces derniers, et fut obligé d'admettre leurs conditions. C'étaient d'abord les douze articles, modifiés toutefois par la déclaration d'Amorbach, et en outre plusieurs dispositions supplémentaires également déplorables. — On accordait aux rebelles amnistie complète pour le passé. Il fut stipulé que les villes et bourgs de l'Électorat se soumettraient aux chefs de l'armée, qu'ils fourniraient à cette armée des vivres et des munitions, lui accorderaient le passage en tous lieux, que chacun serait libre de se réunir à elle. — D'autres articles étaient relatifs à la

[1] Crinitus, ch. XX, p. 245.
Gnodalius, p. 141.
Leodius, p. 289.
Sartorius, p. 140 et seq.

sécularisation des couvents, à l'abolition des vœux monastiques, à la dispersion des moines et des religieuses. — Les Rustauds exigèrent également qu'avant un mois révolu toute la noblesse du diocèse comparût en personne à l'armée, pour fraterniser avec elle, et que le clergé payât dans la quinzaine et en bonnes espèces sonnantes, une somme de 15,000 florins à l'association chrétienne. Ce traité fut signé dans la matinée du 7 mai, par l'évêque de Strasbourg, et par Laurent Truchsess, doyen du chapitre de Mayence, d'une part, et de l'autre par George Metzler et Goetz de Berlichingen [1].

Le même jour, le gros de la bande des insurgés du Neckre et de l'Odenwald entra à Miltenberg, que son avant-garde avait déjà traversé ; c'était le lieu où résidait habituellement le rusé Weigand, l'écrivain démagogue; alors il était absent. Les Rustauds considéraient, à tort ou à raison, cet homme comme l'un des principaux auteurs de la déclaration d'Amorbach, qui les avait si violemment irrités ; sans tenir compte des lettres de protection et de sûreté que lui avaient données leurs chefs, ils dévalisèrent ses deux maisons, qui avaient été épargnées lors du précédent pillage, puis ils se remirent en marche. Vers le soir ils arrivèrent à Hochberg, en vue de Wurzbourg, et y campèrent au mo-

[1] Crinitus, loc. cit.
Gnodalius, loc. cit.
Leodius, p. 289.
Sartorius, p. 150.

ment où les insurgés de la Franconie débouchaient à Heidingsfeld, sur le rivage opposé du Mein [1]. Florian de Geyer et la bande noire y étaient depuis le 5 mai.

25,000 insurgés, venus de différents côtés en l'espace de deux jours, se trouvaient maintenant auprès de la capitale de la Franconie ; ils opèrerent leur jonction, sommèrent en vain la garnison du Frauenberg d'admettre leurs 12 articles, et convinrent de rester réunis jusqu'après la prise de ce fort, qu'ils considéraient comme la clef du pays.

Les bourgeois de Wurzbourg leur firent grand accueil ; les capitaines des insurgés se formèrent en conseil et tinrent leurs séances dans la salle du chapitre de la nouvelle cathédrale. Les membres de ce conseil étaient, pour la troupe de Franconie : Jacques Kohl, Florian de Geyer et Bernard Bubenleben, auxquels on associa plus tard Etienne de Menzingen et Ehrenfreid Kumpf. — Les principaux délégués de l'Odenwald et du Neckre étaient : Georges Metzler, Goetz de Berlichingen et Wendel Hipler, l'âme de tout le mouvement. On résolut de commencer sur le champ les opératious du siége.

Metzler et le chevalier de Berlichingen envoyèrent, après leur arrivée à Wurzbourg, huit députés dans l'électorat de Mayence, pour faire prêter serment aux communes qui n'étaient pas encore entrées dans

[1] Voy. liv. II, ch. V.

leur alliance, et pour toucher l'amende de 15,000 florins que devait payer le clergé. Ils accomplirent leur mission sans difficulté; le pays était pour les Rustauds.

La réunion au Wachholder subsistait toujours et recevait de jour en jour de nouvelles adhésions. Les insurgés se faisaient traiter par le couvent voisin d'Eberbach, dont ils vidèrent en cette occasion le célèbre grand tonneau, rival de celui de Heidelberg.

Le 9 mars, l'évêque de Strasbourg et le doyen du chapitre, voyant que l'émeute gagnait de tous les côtés, se rendirent eux-mêmes au Wachholder, afin d'éviter de plus grands excès, et signèrent les articles des paysans, l'évêque pour l'Electeur, le doyen pour le chapitre. Une troupe armée et menaçante les entourait et exigeait impérieusement la conclusion immédiate du traité. — Les insurgés forcèrent ensuite les couvents à signer également, c'est-à-dire, à consentir leur arrêt de mort; à livrer leurs franchises, leurs papiers, leurs priviléges, leurs sceaux, leurs titres, leurs armes, leurs provisions et leurs revenus; ils s'engagèrent à ne plus recevoir de novices et à donner à chaque religieux qui voudrait reprendre sa liberté, 200 florins en argent, ses livres, ses vêtements, enfin à se laisser visiter de trois en trois mois, par les délégués des gentilshommes et des paysans de l'association.

Malgré cette désastreuse convention, l'insurrection du Rhingau fut infiniment moins hideuse que celle de

la Souabe et de la Franconie. Cette modération relative est due au profond respect que Guillaume de Honstein avait généralement inspiré. Les sujets Mayençais, tout en se révoltant contre lui, ne pouvaient se défendre de vénérer un prélat dont la mansuétude et la charité paternelle les avaient préservés de bien des maux [1].

[1] Oechsle, loc. cit.
Sartorius, p. 154 et seq.
Zimmermann, loc. cit.

CHAPITRE VII.

Embarras de Luther; son premier écrit à propos de la guerre des Rustauds.

Luther avait appelé le peuple aux armes, non seulement par des messages secrets, mais encore par des écrits répandus à profusion et rédigés dans les termes les plus énergiques et les plus incendiaires. Il en a été question dans notre introduction.

Cependant le réformateur, tout en prêchant la révolte, n'avait pas cru à la possibilité d'une victoire complète des insurgés du bas-étage. Ami et allié des Sikingen, des Hutten, de la chevalerie révolutionnaire en un mot, comptant aussi sur l'appui de plusieurs princes, partisans intéressés de ses doctrines, il n'avait vu dans les habitants des campagnes, nous le répétons, qu'un instrument de destruction qu'on brise ou qu'on remet à sa place après s'en être servi. La pensée ne lui était pas venue que cet instrument pût s'aviser un jour d'agir en dehors de la direction qui lui serait imprimée.

Mais le soulèvement des Rustauds avait pris un développement formidable, contrairement aux prévisions de Luther. Les paysans venaient de lui envoyer leurs 12 articles pour les soumettre à son approbation; la guerre était devenue une lutte à mort entre eux et leurs seigneurs, et dans ce combat, les princes, par-

tisans des doctrines nouvelles, ne montraient pas moins d'animosité que les autres contre les rebelles.

Obligé de se prononcer à propos de la missive que lui adressaient les insurgés, l'apôtre de Wittemberg éprouva la perplexité la plus cruelle, le plus mortel embarras. — On ne pouvait savoir encore auquel des deux partis resterait la victoire, et il était de la politique de Luther de demeurer en bons termes avec les vainqueurs, quels qu'ils fussent; de ne se brouiller avec aucun de ceux sur le concours desquels il comptait pour ruiner et renverser l'Eglise catholique. D'ailleurs en se déclarant pour les Rustauds, il se mettait à dos tous les puissants de l'Empire dont il pouvait avoir besoin d'un moment à l'autre; en se prononçant en faveur des princes et des seigneurs, au contraire, il se brouillait avec une nombreuse armée, et il mettait en jeu ce qu'il avait de plus cher au monde, sa popularité; il la voyait passer aux mains exécrées d'un Carlostadt, d'un Zwingle, ou de l'apôtre des masses, du redoutable Thomas Munzer!.....

Dans cette position critique, il fallait trouver moyen de réunir tout le monde, pour tomber sur l'ennemi commun, sur l'Eglise; — ou bien encore s'arranger de façon à passer entre les deux partis, et à gagner un poste d'observation, sans se compromettre vis-à-vis de personne. De cette manière on se maintenait en position d'arborer l'étendard de celui auquel resterait la victoire définitive, et d'affirmer en temps opportun, qu'au fond on avait toujours incliné pour lui. C'est ce

que fit le docteur Martin, dans son *exhortation pacifique* sur les douze articles des Paysans, qu'il publia alors. — Toutefois la cause des Rustauds avait dans ce moment des chances de succès; ils triomphaient partout; par conséquent c'est de ce côté aussi que semblent se porter les sympathies du prudent réformateur, dans l'écrit en question.

Les historiens protestants se sont efforcés de jeter un voile sur la profonde infamie de Luther, et de faire admettre que sa première adresse aux paysans avait été rédigée au commencement de leur révolte, avant les pillages et les massacres. Ils ajoutent que le second écrit, — dont nous parlerons plus tard et dans lequel il engage tout le monde à assommer les Rustauds, — avait été motivé par les horreurs dont les rebelles s'étaient rendus coupables. — C'est un impudent mensonge, un mensonge volontaire fait en pleine connaissance de cause; il n'y a rien de plus péremptoire et de plus impitoyable que *les dates*; or, les infamies de la Souabe et de la Franconie, la destruction par le fer et par le feu, des églises, des couvents et des châteaux, et les massacres de Weinsberg étaient des faits accomplis le 16 avril, et l'exhortation pacifique de Luther fut rédigée et publiée quelques semaines plus tard[1]. La seconde adresse est postérieure aux revers des paysans, c'est là ce qui explique le changement de ton de l'auteur.

[1] Lutheri opera Ed. de Walsh, t. XVI, p. 58 et seq., ou Ed. d'Altenbourg, p. 114 et seq.

Dans le premier écrit, il s'adresse d'abord aux princes et aux seigneurs; ici le style de la pièce indique clairement que le réformateur croyait au fond du cœur à la victoire des paysans. Son langage est celui d'un démagogue porté, par les évènements, des derniers bas-fonds de la société au faîte du pouvoir, et ivre de ses succès. L'outrecuidance la plus arrogante, le cynisme de l'orgueil satisfait, percent à chaque ligne. « C'est à vous, princes et seigneurs, dit-il au début, c'est à vous surtout, évêques aveugles, prêtres et moines fous et endurcis qui ne cessez d'agir contre le pur Evangile, — c'est à vous que nous devons les désordres et les insurrections. — Vous gouvernez en écorchant et en écrasant, pour satisfaire à votre orgueil et à votre magnificence; l'homme du peuple ne veut ni ne peut supporter cela. Vous avez déjà l'épée sur la nuque, et cependant vous croyez être encore bien en selle; cet aveuglement vous cassera le cou, je vous en préviens. — Souvent je vous ai engagé à méditer le passage du psaume : *Effudit contemptum super principes,* — il a versé le mépris sur les princes; — vous voulez avoir la tête brisée; ni conseils, ni avis ne servent. Vous êtes causes de la colère de Dieu, elle va éclater sur vous si vous ne changez..... Sachez-le bien, mes chers messieurs, Dieu ne tolèrera pas davantage vos excès. Il faut que vous cédiez aux ordres divins; si vous n'y consentez de gré, ce sera d'une façon terrible et forcée. — Assommez tous les paysans et le Seigneur en

suscitera d'autres, car il veut vous frapper et il vous frappera. — Ce ne sont pas les paysans qui s'élèvent contre vous, c'est Dieu lui-même qui vous châtie. — Il en est parmi vous qui ont dit : « *Et dussions-nous sacrifier hommes et domaines, nous extirperons la doctrine luthérienne.* » Que vous en semble? la prophétie commence-t-elle à s'accomplir, quant à la perte des hommes et des domaines? Ne plaisantez pas avec Dieu, mes chers messieurs; les Juifs aussi disaient : nous n'avons pas de roi (Jean 19, 15), et ce mot s'est accompli de telle sorte qu'ils sont condamnés à n'en pas avoir éternellement. » — Après cette sortie, Martin revient brusquement sur ses pas, car il ne veut pas rompre complètement avec les princes et les seigneurs, qui peuvent être appelés à lui rendre encore de notables services, et dont, après tout, la défaite n'est pas consommée. Il proteste qu'il est parfaitement innocent de la révolte, qu'il a fait son possible pour tenir le peuple en soumission et en respect, même vis-à-vis des autorités tyranniques. « Mais, ajoute-t-il : « Si Dieu veut vous punir, s'il permet au diable de susciter les populations contre vous, au moyen des faux prophêtes, qu'y pouvons-nous, *moi et mon Evangile?* Si à présent je voulais me venger de vous, je rirais dans ma barbe, je regarderais faire les paysans, ou bien même je me joindrais à eux pour rendre les choses pires encore. Mais que Dieu m'en préserve, comme il m'en a préservé jusqu'à présent...» Luther engage ensuite à ne pas opposer de résistance

aux Rustauds, de crainte de les rendre plus furieux ; il veut qu'on les gagne par la raison et la douceur. C'était au moment où ils mettaient à feu et à sang la moitié de l'Empire qu'il donnait ce charitable conseil.

Passant ensuite à l'examen des douze articles qui lui ont été communiqués, il les déclare rédigés dans un esprit fort doux, quoique dans un intérêt privé et étroit, et il a soin de dire : que pour sa part il pourrait proposer d'autres articles d'une bien plus grande importance, concernant l'Allemagne et le gouvernement en général. Il approuve en finissant les plaintes des paysans touchant les abus dont ils demandent la suppression, et il rappelle que les autorités ne sont pas instituées pour rechercher leurs propres avantages, mais pour veiller à ceux des sujets [1].

S'étant assuré de la sorte la faveur des insurgés pour le cas où ils resteraient vainqueurs, il fallait se ménager aussi une porte de sortie dans l'hypo-

[1] D'après la manière dont Luther parle ici, on devrait le croire plein de compassion pour les paysans, mais ce n'était qu'une feinte afin de se rendre agréable aux insurgés. Les véritables sentiments de l'apôtre à ce sujet, sont exprimés dans une lettre qu'il écrivit postérieurement à un comte Henri d'Einsiedeln. Ce seigneur éprouvait des scrupules touchant certaines charges imposées arbitrairement, par ses ancêtres, aux paysans de ses domaines. Il croyait devoir les abolir et consulta Luther, qui lui répondit : « Il n'est pas bon de renoncer à des droits en faveur des paysans, il est utile que l'homme du commun soit accablé de charges, autrement il devient outrecuidant. » (Studien und Skizzen, p. 318.) Mais Luther se garda bien de manifester cette pensée qui était au fond de son cœur, alors qu'il tenait encore à ménager les Rustauds.

thèse contraire, et ne pas se brouiller à tout jamais avec l'adverse partie. La seconde division du travail de Luther, s'adresse par conséquent aux Rustauds; mais, — nous le répétons, — comme, au moment où il écrivait, leur cause semblait triompher, il les apostrophe d'un ton infiniment plus doux que les princes et les gentilshommes : *Très-chers amis et messieurs* (Liebe Freunde und Herren) leur dit-il en commençant, — (les incendiaires et les assassins de la Souabe et de la Franconie, les profanateurs de tout ce qu'il y a de saint et de sacré, étaient en effet des amis bien dignes du docteur Martin), « Très-chers amis, — les puissants et les seigneurs qui défendent de prêcher le pur Evangile et qui accablent les gens outre-mesure, ont mérité que Dieu les renverse de leurs siéges, car ils pèchent contre le Tout-Puissant et contre les hommes, et ne peuvent faire valoir aucune excuse. » — Après avoir emmiellé de la sorte le bord de la coupe pour essayer de faire passer la potion un peu plus aigre qui devait suivre, Luther engage *fraternellement* et *amicalement*, les paysans *ses très-chers messieurs et frères* (sic) à sonder leurs consciences, à discerner l'esprit et les sentiments qui les font agir, et à ne pas croire aux paroles des premiers prédicants venus; car, ajoute-t-il — « l'abominable Satan a réveillé de nos jours et sous le nom de l'Evangile une foule d'esprits de révolte et de meurtre qui remplissent le monde. » Puis, oubliant ce qu'il vient de dire aux seigneurs, oubliant aussi qu'il avait engagé très-peu d'années auparavant :

tous les fidèles à se laver les mains dans le sang des papistes, oubliant enfin qu'il avait attisé le feu de la révolte alors qu'elle se préparait, en déclarant : *qu'il valait six cents fois mieux voir périr tous les évêques et détruire tous les chapitres et les couvents, que de permettre à une seule âme de demeurer dans les ténèbres du papisme*, — renonçant en un mot à tous ses antécédents, — Luther se pose en champion de la paix. Il proclame que son *Evangile* n'a rien de commun avec la rébellion, il entasse les citations pour prouver que le Seigneur s'est réservé la vengeance, qu'il défend toute espèce de révolte et que celui qui tire l'épée périra par l'épée. Le chrétien, dit-il, n'a d'autre droit que celui à la croix et à la souffrance ; il donne sa robe à celui qui lui prend son manteau, il tend sa joue droite à celui qui le frappe sur la gauche, il ne se fait pas justice lui-même, il recommande sa cause à Dieu. »

Assurément jamais Luther n'avait songé à pratiquer les leçons renfermées dans cette touchante homélie. — Il écrit encore : « Le diable a suscité parmi vous des prophètes assassins ; son but en faisant cela a été d'anéantir *mon Evangile* et de me dévorer moi-même. Mais que m'importe ; qu'il m'avale et que le ventre lui en crève. » ... Le docteur termine le préambule adressé aux paysans en affirmant « que, par ces paroles, il n'entend en aucune façon justifier la conduite indigne de leurs oppresseurs ; puis il déclare que, ni d'un côté ni de l'autre, ils ne méritent d'être qualifiés de chrétiens et que Dieu se sert des deux par-

tis pour opérer un châtiment réciproque ; enfin, il dit aux paysans que, si la mission qu'ils prétendent accomplir leur vient de Dieu, ils doivent le prouver par des signes et par des miracles. » — Luther, cependant, n'avait jamais démontré la sienne de cette façon, quoique les défenseurs de l'Eglise l'en eussent sommé à plusieurs reprises.

Le morceau que nous venons d'indiquer sert d'introduction à la seconde partie du factum du prétendu réformateur ; il passe ensuite de nouveau à l'examen des douze articles. Il vient de les approuver dans la première division de son exhortation ; cette fois-ci, il les blâme, il trouve contraire à l'Evangile ce qu'il y a déclaré conforme. S'adressant alors aux deux partis, Luther se maintient dans sa position équivoque, de manière à pouvoir se placer, à l'avenir, du côté des vainqueurs, quels qu'ils soient. Il se donne les airs d'un supérieur impartial, appelé à prononcer un jugement en dernière instance ; il proclame qu'il y a des torts réciproques, que de part et d'autre on agit contrairement à l'Evangile, et qu'on empêche de la sorte son extension en Allemagne. « Quant à vous, seigneurs, dit-il, l'Ecriture et l'histoire vous apprennent comment sont punis les tyrans : les poëtes payens eux-mêmes vous enseignent qu'ils ne meurent guères de mort naturelle et qu'ils périssent d'une manière sanglante. Or, il est certain que vous gouvernez d'une façon tyrannique et désordonnée, que vous opprimez l'Evangile, que vous écorchez et écrasez les pauvres ;

ne vous flattez donc pas de l'espoir de mourir d'une façon différente de vos pareils. »

« Et pour vous, paysans, l'Ecriture et l'expérience vous démontrent que jamais mutinerie n'a pris bonne fin ; les jugements de Dieu ont été sévères à cet égard. Vous agissez mal en vous posant en juges et en vengeurs dans votre propre cause ; vous portez indignement le nom de chrétiens, vous êtes aussi sous la colère de Dieu, et quand bien même vous l'emporteriez et vous détruiriez toutes les seigneuries, vous finiriez par vous entredéchirer, semblables à des bêtes sauvages. »

Comme péroraison, Luther propose aux seigneurs et aux Rustauds de désigner des arbitres et de leur remettre la décision des points en litige. Il engage les princes et la noblesse à se relâcher de leur tyrannie, à descendre de leur hauteur, *afin que les gens du commun trouvent de l'espace pour respirer et pour vivre,* il exhorte les paysans à céder sur quelques-uns de leurs articles. — Puis prononçant *ex cathedrâ,* il déclare *éternellement maudits* ceux qui ne suivront pas son conseil, et il s'applaudit d'avoir parlé en conscience. « Dieu veuille que ce n'ait pas été en pure perte, » dit-il en finissant. La dernière proposition de l'apostat ne tendait à rien moins qu'à la ruine de l'Allemagne. On ne sait s'il faut l'attribuer à l'aveuglement d'un orgueil qui prétendait trancher les questions les plus ardues, ou si elle a été la conséquence d'une perfidie calculée. En considérant les paysans

et leurs chefs comme une puissance dans l'Empire, comme une armée légalement constituée avec laquelle on traite d'égal à égal, on eut exalté de plus en plus leur orgueil et leur insolence. C'en était fait à jamais des idées d'ordre, de subordination et de respect sans lesquelles l'existence des états est impossible.

Les victoires de George Truchsess empêchèrent heureusement qu'on ne s'occupât des avis du docteur Martin. Ces victoires, nous le verrons au livre suivant, firent changer de langage le lâche hérésiarque.

Il renonça à son juste-milieu, inclinant vers la gauche, pour se jeter subitement à l'extrême-droite. Nous ferons connaître plus bas l'écrit qu'il publia, fort peu de temps après celui que nous venons d'analyser, quand le noble Waldbourg eut écrasé les Rustauds; alors, et d'un moment à l'autre, les paysans cessèrent d'être les *chers messieurs, les frères et amis* de Luther; ils devinrent des chiens enragés, que tout le monde était tenu d'étrangler, d'assommer, d'assassiner, — des possédés dans lesquels étaient entrés tous les diables de l'enfer et qui faisaient cueillir la palme du martyre à ceux qui mouraient en les combattant.

Au reste, le premier écrit de Luther n'eut pas les résultats sur lesquels il avait compté, et il lui fit perdre en grande partie son crédit. Les princes et les nobles lui en voulurent de la parité, du pied d'égalité sur lequel il les avait placés vis-à-vis des Rustauds, et ne considérèrent plus dès-lors *son Évangile* que comme un instrument dont ils pouvaient faire un

merveilleux usage pour s'enrichir aux dépens de l'Eglise et pour devenir papes dans leurs états. Le peuple également retira sa confiance au docteur Martin. Les Rustauds s'étaient crus de bonne foi les plus parfaits de ses disciples, les pratiquants les plus accomplis *du nouvel et pur Evangile*. Luther avait attaqué l'Eglise, la plus respectable des autorités, il avait travaillé au renversement des princes ecclésiastiques, c'est-à-dire des princes les plus anciens de l'Empire, de ceux dont les droits étaient historiquement les mieux établis. Les paysans en avaient conclu qu'ils étaient parfaitement en droit d'attaquer les autorités secondaires et de renverser aussi les seigneurs laïques; ils trouvaient avec infiniment de logique qu'il était absurde et contradictoire de vouloir défendre *le moins* après avoir permis *le plus*, et cela les choquait surtout de la part de Luther, qui avait refusé l'obéissance non-seulement au Pape, mais encore aux plus hautes autorités temporelles, à l'empereur et à la diète. Ils cessèrent par conséquent de l'écouter, et dès qu'il voulut opposer une digue au torrent qui s'était débordé à sa voix, l'apôtre, le prophète illustre, ne fut plus considéré que comme un politique soufflant à la fois le froid et le chaud, ayant deux poids et deux mesures.

[1] Luth. op., t. II, p. 87 et seq^{q}.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE II.

Insurrection en Franconie.

LIVRE III.

Insurgés de l'Odenwald et de la vallée du Neckre et leur jonction avec ceux de la Franconie.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TROYES. — Typographie CARDON.



